IL Y A 120 ANS : L'AFFAIRE JACK L'ÉVENTREUR[1]

Gérard Hocmard

RÉSUMÉ

D'août à novembre 1888, l'East End de Londres fut le théâtre de meurtres de prostituées que s'attribua dans une lettre à la police un mystérieux "Jack l'Éventreur". L'enquête, maintes fois reprise, sur des événements dont certains aspects sont fort étranges, n'a jamais permis d'élucider l'affaire, qui déclencha la panique collective dans les quartiers populaires londoniens avant que la série d'assassinats sordides ne cesse brusquement. La série de meurtres dont l'assassin est crédité sont devenus un épisode mythique de l'histoire du monde et ont fait de Jack l'Éventreur le premier serial killer moderne. La pérennité de sa présence dans l'inconscient collectif est le gage de la puissance des phobies qu'il est convenu d'appeler les "légendes urbaines". Plus que sur l'affaire elle-même, la présente communication se propose d'insister sur les tensions sociales et les réactions psychologiques qu'elle éclaire.

Londres est une ville hantée. Ce n'est pas la seule. C'est aussi le cas de Prague, où rôde le Golem, ou bien de Venise, où l'eau sombre des *rii* réverbère les soirs sans lune les pas de Casanova sur la piste d'une aventure…

À Londres, c'est l'ombre de Jack l'Éventreur qui passe et fait frissonner la nuit le passant attardé dans les rues désertes de l'East End ou de Bermondsey sur la rive sud, partout où la présence d'un passé sordide se fait encore un peu sentir. J'en ai fait l'expérience plusieurs fois avec des amis. Il suffit d'un peu de brume dans l'air, d'une rue mal éclairée… Il y aura toujours quelqu'un dans ce cas-là pour évoquer l'Éventreur. Alors les têtes se retournent pour regarder en arrière, les mains réajustent le manteau, on presse le pas…

Londres a pourtant beaucoup changé. Le Blitz et les promoteurs y ont veillé. Jack ne reconnaîtrait pas son East End ni les quartiers des docks ; les grands travaux entrepris dans la perspective des Jeux Olympiques de 2012 vont probablement finir d'effacer ce qui reste des lieux de ses crimes. Il y a encore dix ans, on les retrouvait tous tels quels (hormis quelques changements à Mitre Square bombardé). En 2007, un seul restait inchangé.

Mais l'ombre est toujours là. Soir après soir, des promenades guidées emmènent les touristes avides de sensations en un circuit sordide pour tenter de l'apercevoir, sous le regard étonné des immigrés bengladeshi qui peuplent désormais le quartier. Les guides évoquent des faits divers qui auront finalement peut-être fait couler plus d'encre que de sang, avant d'emmener la caravane faire une pause au pub des *Three Bells*[2] au coin de Commercial Street, où se sont sûrement désaltérées ses victimes et où l'on sert désormais un cocktail "Jack l'Éventreur" à base de jus de tomate.

Indépendamment d'une tentative d'y voir clair dans ce qui reste une affaire particulièrement ténébreuse, qui tint en haleine non seulement le Royaume-Uni, mais le monde

[1] Séance du 4 décembre 2008.
[2] C'est-à-dire *Les Trois Cloches*. Rien à voir avec Edith Piaf.

entier, pendant deux mois, de la fin août au début de novembre 1888, je voudrais essayer ici d'analyser l'étrange fascination qu'elle continue d'exercer.

I. Londres 1888

Plantons d'abord le décor. En ces années 1880, Londres est la métropole du plus vaste empire qui ait jamais existé, alors à son apogée. Dépassant 4,5 millions d'habitants, c'est la plus grande ville du monde, son port le plus important du globe ; la City éclipse toutes les autres places financières. Emblème de la modernité, elle possède un métro depuis 1854, un système d'égouts mis en place par l'ingénieur Bazalgette pour éviter le retour de la "Grande Puanteur" de l'été 1858, pendant lequel le Parlement avait dû tendre devant ses fenêtres des draps imprégnés de créosote pour pouvoir siéger sans défaillir. Ses rues sont patrouillées jour et nuit par de placides *bobbies*[3] et le *gentleman* britannique est une référence mondiale en matière d'élégance et de culture : dans le beau sarrau que lui promet sa mère s'il est sage et fait dodo, le P'tit Quinquin "comme un p'tit milord [il] sera faraud" et Odette, la dame aux catleyas de Swann, trouve très "smart" d'affecter un accent anglais.

Ceci, c'est le côté brillant de la médaille, le West End, les beaux quartiers à l'ouest de la City, les seuls où se risquent les touristes, à moins qu'ils ne soient trop pauvres, comme Jules Vallès, désireux de s'encanailler comme Verlaine et Rimbaud, ou encore chargés d'illustrer une étude sociologique, comme le graveur Gustave Doré. Car les "deux nations" qu'avait si bien décrites jadis le jeune Disraeli dans son roman *Sybil* se juxtaposent sans se mêler et une frontière invisible sépare en deux la métropole. À côté des quartiers élégants, voire en leur sein même, comme dans le cas des "rookeries"[4] de Saint-Gilles, au nord de Soho, s'étendent des zones de misère sordide auprès desquelles le Paris populaire d'Eugène Sue ou de Zola passerait presque pour "bourgeois". Pour une comparaison exacte, il faudrait plutôt penser à Calcutta : familles nombreuses entassées dans une seule pièce, points d'eau rares avec des queues aux fontaines dès le matin, hygiène raréfiée, rues sans tout-à-l'égout, où le caniveau central en tient lieu, enfants sans chaussures, épidémies diverses de typhoïde et de choléra, promiscuité, bière et gin à gogo… La mortalité infantile est considérable et les indicateurs fiables que sont la taille moyenne des recrues ou l'espérance de vie sont significatifs : les marins enrôlés parmi les jeunes Londoniens de l'East End font en moyenne 4 pouces (soit 10 cm) de moins que les jeunes aristocrates qui rejoignent les rangs des gardes royaux et les habitants de Whitechapel meurent en moyenne dix ans plus tôt que ceux de Mayfair ou de Sloane Square.

La prostitution est omniprésente. Certaines estimations font état de 80 000 prostituées à Londres. Les plus élégantes circulent avec un parapluie dans les beaux quartiers (elles n'ont pas le droit de s'arrêter sous peine d'arrestation) et frappent le trottoir de la pointe de leur parapluie en une série de coups rythmés qui signifie "*meet me in Piccadilly*"[5]. Les Tommies de la Première Guerre mondiale populariseront cette façon de frapper en France. Dans l'East End, l'abordage est plus direct et l'offre abondante. À Whitechapel, dans le périmètre restreint où va sévir Jack, l'enquête à son propos relèvera la présence de 62 bordels et de 233 immeubles de rapport abritant 8 350 femmes, dont 1 200 se livrent, au moins occasionnellement, à la prostitution.

Le crime est partout ; les guides mettent en garde les touristes étrangers contre les pickpockets, spécialité londonienne ; on retrouve chaque semaine des corps découpés dans la Tamise ou ailleurs, et jusque dans le chantier de construction des nouveaux bâtiments de Scotland Yard…

Par ailleurs, le climat social et politique de ces années-là est délétère. La vie politique est empoisonnée depuis longtemps par la question irlandaise et une crise économique sévère laisse sur le carreau quelque 10% de chômeurs. Les années qui viennent de s'écouler ont vu une

[3] Du nom du créateur de la *Metropolitan Police*, le Premier Ministre Sir Robert Peel, Bobby étant le diminutif affectueux de Robert.

[4] On pourrait proposer comme équivalent "cour des miracles", l'image étant ici celle des nichoirs multiples d'une volée d'étourneaux.

[5] Viens me retrouver à Piccadilly…

floraison d'attentats à la bombe et d'assassinats politiques de la part de patriotes irlandais. Le lundi 8 février 1886, resté dans l'histoire sous le nom de ***Bloody Monday***[6], une émeute a fait rage à Trafalgar Square, valant au Premier Ministre Gladstone un télégramme bien senti de la part de la reine Victoria :

> La Reine ne saurait exprimer avec assez de force son indignation devant la monstrueuse émeute qui a eu lieu l'autre jour à Trafalgar Square, mettant en danger des vies humaines et signifiant pour la capitale un triomphe momentané du socialisme et de la honte.

Les élections du printemps 1886 ont amené au pouvoir les Conservateurs. Le Premier Ministre, Lord Salisbury, a pris des mesures anti-subversives énergiques, nommant Préfet de Police le général Sir Charles Warren, qui s'était illustré au Soudan. Cela n'avait pas empêché une nouvelle émeute le dimanche 13 novembre 1887, restée dans l'Histoire sous le nom de ***Bloody Sunday***[7] où les affrontements avec la police avaient fait un mort et quelque 150 blessés. Dans le cadre d'une reprise en main des services de police, le général Warren a obtenu, en cette fin août 1888, de se séparer de son adjoint Monro, avec lequel il ne s'entend pas, pour le remplacer par Sir Robert Anderson.

On ne s'étonnera donc pas que le sentiment républicain soit alors au plus haut de toute l'histoire anglaise. La Reine qui ne se montre plus guère en public depuis la mort de son "cher Albert" en décembre 1861, est aux abonnés absents et se fait représenter dans la plupart des cérémonies auxquelles elle devrait assister ; l'héritier du trône, le Prince de Galles, est un fêtard invétéré, le fils de ce dernier, le duc de Clarence, un désespérant imbécile. Aussi la monarchie en vient-elle à être remise en cause. Au moment du vote de la liste civile pour 1886, le ***Times*** a intitulé un éditorial "***What does she do with it ?"***[8]. Au point qu'il faudra l'opération de propagande de la célébration du Jubilé en 1887 pour commencer à retourner la situation et, incidemment, redonner à la Reine le goût de la vie publique.

Tel est le climat général dans lequel éclate l'affaire.

II. Les cinq meurtres de l'affaire "Jack l'Éventreur"

On s'accorde généralement à penser que cinq meurtres et cinq seulement, perpétrés entre le 31 août et le 9 novembre 1888, sont à mettre au compte du même homme parmi les différents crimes commis au cours de la même période. Ce qui les relie entre eux est aussi bien le ***modus operandi***, de l'assassin qu'une série de lettres adressées dans le même temps à Scotland Yard et censées émaner du meurtrier, qui ne tarda pas à s'affubler lui-même du sobriquet de "***Jack the Ripper"***, sans qu'on puisse être sûr à 100% qu'il s'agit bien de lui et non d'un mauvais plaisant.

Vendredi 31août 1888. Meurtre de Mary-Ann (dite Polly) Nichols à Buck's Row.

La nuit est claire. Un violent incendie ravage dans la soirée les entrepôts de la Compagnie des Indes près des docks. Beaucoup de gens qui sont allés voir l'attraction que cela constitue rentrent tard. Certains témoigneront avoir vu la victime vivante vers 2h30. Le policier qui est passé vers 3h par Buck's Row au cours de sa ronde n'a rien remarqué. Mais à 3h30, un charretier qui part travailler découvre le corps de la victime. Elle a 43 ans, cinq enfants, mais a quitté son mari et vit depuis de prostitution occasionnelle. Elle est propre et coquette, mais portée sur l'alcool. Elle habitait au 56 Flower & Dean Street, une pension douteuse. L'autopsie révèle qu'il n'y a pas eu viol, mais le corps est mutilé, de manière assez méthodique. Elle a été attaquée par derrière et l'assassin est gaucher.

Aussitôt, l'émotion est intense dans le quartier, mais aucune panique ne s'empare d'une population qui en a vu d'autres. La police ne reste pas inactive ; dans la semaine qui suit, quelque

[6] Le lundi sanglant.
[7] Le dimanche sanglant.
[8] Mais enfin, qu'en fait-elle ? (sous-entendu : de son argent).

150 personnes seront arrêtées pour vérification et si les journaux révèlent immédiatement l'affaire, c'est surtout pour suivre l'évolution de l'enquête.

Samedi 8 septembre. Meurtre d'Annie Chapman dans Hanbury Street.

Le 8 septembre, un voiturier qui part travailler découvre à 6h devant le 29 Hanbury Street le corps d'une femme égorgée et éviscérée, dont les intestins ont été jetés sur son épaule droite. À ses pieds, on trouve quelques menus objets tirés de ses poches et un tablier de cuir. Il se révélera appartenir à un cordonnier nommé Richardson qui avait passé une partie de la nuit à réparer des chaussures assis sur un perron près de là. On trouve aussi un foulard rouge qui n'appartient apparemment pas à la victime et une enveloppe déchirée où se lisent des fragments d'adresse : *2 Sq* et *M,* et qui porte les armes du Royal Sussex Regiment. Le corps est rapidement identifié comme étant celui d'Annie Chapman, veuve de 47 ans qui, sans ressources depuis la mort de son mari en 1886, est tombée dans l'alcoolisme et la prostitution.

Les témoignages affluent. Elle a été vue à 5h30 parlant avec un homme, aperçu de dos. Peu après, un autre témoin a entendu une plainte derrière une palissade ("Non, non !" criait une voix de femme), puis un impact. Il a pensé à une querelle de ménage et n'y a pas prêté davantage attention sur le moment, mais son témoignage permet de situer l'heure du crime.

Cette fois-ci, l'horreur des circonstances déclenche la panique. Des pétitions commencent à circuler pour demander une meilleure protection policière ; déjà des groupes d'habitants se proposent de patrouiller, l'opinion se focalise sur la découverte du tablier de cuir et, le médecin appelé à témoigner dans l'enquête du *coroner*[9] à propos de l'assassinat ayant déclaré que les mutilations infligées supposaient des connaissances anatomiques, elle se met à désigner des coupables. On s'en prend aux Juifs, aux bouchers, aux cordonniers, à tous ceux dont la profession impose le port d'un tablier de cuir. La presse et la rumeur publique surnomment déjà l'assassin *Leather Apron* — Tablier-de-cuir. Un charcutier suisse, Joseph Isenschmidt, qui a précédemment fait l'objet de plaintes pour avoir suivi des femmes dans la rue et avoir voulu vérifier la qualité de la viande, se retrouve immédiatement surnommé par les journaux "*the mad pork butcher*"[10] et livré à la vindicte populaire. Lui et un bottier juif d'origine polonaise, John Pizer, échappent de peu au lynchage. Entre-temps, Scotland Yard a déployé 300 policiers, perquisitionné 200 asiles et dépôts de mendicité. Elle va interroger plus de 8.000 suspects et diffuser des signalements en fonction des témoignages collectés. Peine perdue, l'enquête n'avance pas d'un pouce.

C'est alors que, le 17 septembre, une lettre parvient sur le bureau du Préfet de Police, en provenance du Central News Office, une sorte d'agence de presse avant la lettre. Elle est écrite à l'encre rouge et porte une étrange signature. Le contenu n'en sera publié que plus tard. Elle dit :

> Cher Patron,
> Ils disent donc maintenant que je suis juif ? Quand apprendront-ils ? Vous et moi connaissons la vérité. Attrapez-moi si vous pouvez.
> Jack l'Éventreur.

Le 29 septembre, c'est une carte postale à l'orthographe approximative, datée du 25, postée le 27 dans l'East End, qui est transmise à Scotland Yard par le Central News Office :

> Cher Patron,
> J'entends sans arrêt que la police m'a attrapé, mais ils ne vont pas m'alpaguer comme ça tout de suite. Je me marre quand ils font leurs malins et parlent d'être sur la bonne piste. La blague de Tablier-de-cuir m'a fait me tenir les côtes. Je suis après les putains et je ne cesserai pas de les éventrer jusqu'à ce qu'on m'ait bouclé. Pas mal le dernier boulot ! Je n'ai pas laissé à la dame le temps de brailler. Comment peuvent-ils m'attraper maintenant, j'aime mon

[9] Magistrat enquêteur chargé d'établir les causes de la mort en cas de mort apparemment violente ou survenue sur la voie publique.
[10] Le charcutier fou.

> travail et je veux recommencer. Tu entendras bientôt parler de moi et de mes petits jeux amusants. J'ai gardé un peu du bon liquide rouge du dernier boulot dans une bouteille de bière au gingembre pour écrire avec, mais il est devenu épais comme de la colle et je ne peux pas m'en servir. Donc, j'espère que l'encre rouge t'ira, ha ! ha ! La prochaine fois, je vais découper les oreilles et les envoyer aux policiers, simplement pour rire, vous allez voir. Gardez cette lettre jusqu'à ce que j'ai un peu avancé dans mon travail et puis publiez-la. Mon couteau est si bon, si aiguisé, que je veux m'en servir tout de suite si j'en ai l'occasion. Bonne chance !
> Bien cordialement,
>
> Jack l'Éventreur
>
> PS. Je vous autorise à utiliser mon nom de scène.

Verticalement en marge de la lettre, l'auteur a rajouté :

> Pas réussi à poster ceci avant d'avoir essuyé toute l'encre rouge de mes mains. Eh merde ! Toujours pas trouvé ? On dit maintenant que je suis un docteur, ha ! ha !

Une autre lettre, censément écrite de Liverpool le même jour annonçait :

> Prenez garde, je serai à l'œuvre le 1er et le 2 courant dans les Minories[11] à minuit et je donne aux autorités une bonne occasion, mais il n'y a jamais de policier dans les parages quand je fais mon travail.

Bien des doutes subsistent sur l'authenticité de ces lettres. Il est plus que probable que certaines, parmi les centaines reçues, soient l'œuvre de mauvais plaisants. On a même suggéré que les plus notoires, celles que l'Histoire a retenues, pourraient avoir été écrites par un journaliste bien introduit à Scotland Yard, George Sims, qui témoignait d'un étrange intérêt pour l'affaire au point de rôder dans Whitechapel le soir et qui, bénéficiant d'informations privilégiées, s'en serait servi pour une mystification. De fait, l'envoi à une agence de presse plutôt que directement à la police suggère que l'auteur avait ce qu'on appellerait aujourd'hui une "stratégie de communication" très au point.

En tout cas, la première que je vous ai traduite va prendre un relief tout particulier après les événements du 30 septembre. Elle va être reproduite en fac-similé le 3 octobre par la police soucieuse d'associer la population à sa traque et distribuée à 80.000 exemplaires. Le nom de Jack l'Éventreur est à ce moment-là lancé pour la première fois et devient l'identité de celui qui n'était jusque là officiellement désigné, faute de mieux, que comme "l'assassin de Whitechapel".

Dimanche 30 septembre 1888. Double meurtre d'Elizabeth Stride dans Berner Street et de Catherine Eddowes dans Church Passage, qui donne dans Duke Street.

Vers 1h du matin, le camelot Louis Diemschutz rentre chez lui avec sa carriole quand soudain, dans Berner Street, à l'angle de Dutfield Court, son cheval se cabre et refuse d'avancer. Il descend de son siège pour aller voir la raison de cette peur et découvre le corps d'une femme étendu à proximité de l'*International Working Men's Education Club*, un club d'ouvriers socialistes que fréquentent beaucoup de juifs du quartier. Il voit du monde à l'intérieur et va chercher des secours. Le médecin qui arrive bientôt déclare que la mort remonte à moins d'un quart d'heure. Il n'y a aucune trace de sang. La femme porte une fleur à la boutonnière de son manteau. Celui-ci est entrouvert, la robe a été déboutonnée, mais il n'y a pas de mutilation et la police pensera que le meurtrier a probablement été dérangé par l'arrivée de la carriole.

La victime est bientôt identifiée comme étant Elizabeth Stride, 45 ans, d'origine suédoise, qui a un compagnon, Michael Kidney, et se livre très occasionnellement à la prostitution. Elle a été vue à 23h accompagnée d'un petit homme à moustache et favoris, coiffé d'un chapeau mou, qui l'embrassait, puis vers 23h45 devant le 63 Berner Street en compagnie d'un homme en noir et casquette de marin, qui lui disait : "tu feras tes prières". Vers minuit et demi, un policier l'a vue

[11] Nom d'une rue et par extension du secteur de Whitechapel où ont eu lieu tous les meurtres.

avec un jeune homme vêtu d'un manteau noir et d'un chapeau de chasse portant un paquet de 45 cm sur 25 enveloppé dans du papier journal. Un autre témoin l'a vue vers une heure moins le quart adossée à un mur dire à un homme : "pas ce soir, une autre fois" et, peu après, un autre témoin, qui la connaît, a vu un homme l'agripper par le revers du manteau, la jeter à terre et l'entraîner dans la cour, tandis qu'un second homme, qui allumait sa pipe, semblait faire le guet. Le témoin a voulu s'interposer, mais il a été aussitôt arrêté dans son élan par l'homme à la pipe, qui l'a menacé. L'homme, vêtu d'un pardessus sombre et d'un chapeau noir, était grand, le témoin un freluquet et il a pris ses jambes à son cou. Quelques minutes plus tard, Louis Diemschutz découvrait le cadavre…

La nuit n'est cependant pas à bout de surprises, puisque vers 1h45 va être découvert dans Church Passage, une venelle qui donne dans Mitre Square, le corps de Catherine (dite Kate) Eddowes, 46 ans, petite femme boulotte d'1,50 m, tatouée aux initiales de son compagnon, Thomas Conway, qu'elle a quitté. Arrêtée plus tôt dans la soirée pour ivresse sur la voie publique, elle avait été placée en cellule de dégrisement et relâchée vers 1h du matin, comme l'indique la main courante du poste de police d'Aldgate. Des ouvriers qui rentraient d'une partie de poker l'ont vue vers 1h35 dans Church Passage en compagnie d'un homme dont ils donnent un signalement assez précis : 35-45 ans, 1,75 m avec une moustache, une veste trop large, une casquette et un foulard rouge. Un *bobby* faisant sa ronde vers 1h40 le long de Church Passage n'a rien remarqué… Le Dr Brown, qui arrive sur les lieux à 2 h estime que la mort remonte à une demi-heure au plus. Le visage et le corps de la victime sont atrocement mutilés. Divers viscères, dont un de ses reins, ont disparu. Plus tard dans la nuit, vers 3 h, un policeman trouvera, devant l'escalier du 108-119 Garslton Street, le tablier ensanglanté de la victime et plus loin, remarquera le bassin de la fontaine publique teinté de sang. Il trouvera également sur un mur une inscription à la craie : "*The Juwes* (sic[12]) *are the men that will not be blamed for nothing"* (Les Juifs sont les hommes auxquels on n'imputera pas la responsabilité pour rien). Le Préfet de police Warren appelé sur les lieux fera immédiatement effacer l'inscription, afin de maintenir l'ordre public dans un quartier sensible, peuplé de nombreux immigrants juifs.

Entre-temps, une nouvelle carte postale, postée le 1er octobre, était parvenue à la police :

> Je ne blaguais pas, cher vieux patron, quand je vous ai filé mon tuyau, vous entendrez parler demain du boulot de Jack. Coup double cette fois-ci. Le numéro un a un peu braillé, je n'ai pas pu finir immédiatement. Pas eu le temps d'avoir les oreilles pour la police. Merci de retenir ma dernière lettre jusqu'à ce que je sois de nouveau au travail.
>
> Jack l'Éventreur

Le message est troublant, mais, dès le 30 septembre, les détails des assassinats avaient été divulgués et aucun détail qui serait connu de lui seul ne vient prouver que l'auteur de la lettre est celui des crimes. Encore une fois, celui qui signe "Jack l'Éventreur" pourrait être un mauvais plaisant.

Le 16 octobre, George Lusk, chef du comité de vigilance de Whitechapel, formé après les deux premiers meurtres, reçut de son côté un petit paquet contenant une boîte de carton et une lettre. Il y avait effectivement une moitié de rein humain dans la boîte et la lettre à l'orthographe approximative que j'essaie de rendre ici disait :

> En provenance de l'enfer
>
> Mr Lusk
> Monsieur
> Je vous envoie la moitié du rin que j'ai pris de l'une des femmes ; je l'ai consarvé pour vous. L'ôt morceau, je l'ai fait frire et mangé. S'étai très bon. Si vous avez la passience d'attendre encore un peu, je peu vous envoyer le coutôt sanglant qui l'a découpé.
> Signé : Attrapez moi si vous pouvez,
> Mochieu Lusk.

[12] "*Juwes*" écrit phonétiquement. L'orthographe correcte est : *The Jews*.

Les journaux se sont jetés sur la coïncidence du rein manquant de la victime et du macabre envoi. Cependant, on peut douter qu'il s'agisse d'autre chose que d'une farce de carabin. L'auteur ne signe pas, comme précédemment, "Jack l'Éventreur" et l'orthographe est cette fois-ci plus une orthographe déguisée qu'une orthographe fautive. Un illettré écrirait ***knife : naif,*** de manière phonétique, plutôt que ***knif***, par exemple. En l'absence de police scientifique et de tests ADN pour comparer celui du rein et celui de Catherine Eddowes, on ne saura jamais le fin mot du mystère, d'autant que la boîte et le morceau de rein ont disparu. Mais j'ai cité ces lettres pour montrer dans quelle ambiance se déroula l'affaire et dans quelles conditions travaillait la police. On peut justement penser que ces lettres ont influé sur le cours de l'enquête et que les prendre comme des aveux du meurtrier aura puissamment contribué au caractère sensationnel de l'affaire.

Après le double assassinat, la panique devient générale, les lettres de dénonciation affluent à la police tandis que les journaux en reçoivent qui dénoncent l'incurie de Scotland Yard. Car l'enquête piétine, malgré la présence sur le terrain de 300 policiers qui font du porte-à-porte, le doublement des rondes, l'existence d'une cellule de crise analysant tous les indices et vérifiant toutes les lettres reçues. On va au-delà de la diffusion de signalements en publiant pour la première fois ce qui est l'ancêtre du portrait-robot, fondé sur les témoignages enregistrés. Au total, plus de 8 500 personnes seront contrôlées, mais dans l'ambiance de l'époque et dans un pays où n'existent pas les papiers d'identité. Lors d'un contrôle, un homme aux airs de gentleman qui donne un nom et une adresse a de fortes chances d'être relâché sans plus de vérification ; un homme interpellé avec du sang sur les poignets de chemise, qui affirme qu'il est médecin et vient de procéder à un accouchement, sera cru sur parole... Octobre s'écoule sans que l'enquête ait progressé. On se moque de Bill Flatfoot[13] et bientôt les éditoriaux se déchaînent. La Reine elle-même s'en inquiète, écrit à son Premier Ministre que tout cela commence à faire désordre, Salisbury met la pression sur le Ministre de l'Intérieur, qui écrit le 7 novembre une lettre très ferme à Warren. Le 8 novembre, Warren démissionne… la veille du cinquième meurtre. Sa démission ne sera annoncée à la presse que le 13, aussi les journaux demanderont-ils sa tête et celle du Secrétaire général du Ministère de l'Intérieur au lendemain du cinquième meurtre sans savoir qu'elle a déjà roulé.

La veille de sa démission, Warren a reçu une seconde missive, une étrange lettre de trois pages, portant dans le coin les initiales DSS, qui prouvent que l'auteur connaît suffisamment Scotland Yard pour savoir que l'officier préposé à l'analyse des lettres que reçoit la police s'appelle Donald Sutherland Swanson. La lettre lui dit notamment :

> Je pense que mon prochain boulot sera de te faire renvoyer. Et dès que possible, je deviendrai membre de la Force (*i.e. de la police*). Je pourrai bientôt te demander des comptes.

Vendredi 9 novembre 1888. Meurtre de Mary-Jane Kelly.

On doit procéder dans la journée à l'élection du Lord-Maire de Londres. Le lendemain matin aura lieu dans la Cité le traditionnel défilé de chars précédé du carrosse doré duquel le nouveau Lord-Maire salue la foule. Un frisson passera sur les foules amassées le long des trottoirs lorsque les crieurs de journaux annonceront le nouveau meurtre.

Le corps a été découvert peu avant 11 h du matin dans une pièce meublée au 13 Miller's Court. Il s'agit de Mary-Anne Kelly, dite Ginger[14], prostituée de 25 ans, aux cheveux blond cendré. Venant collecter le loyer comme chaque semaine, John Bowyer, militaire en retraite, a vu que de la lumière filtrait entre les rideaux de la pièce, a risqué un œil et a reculé, effrayé. Il avertit le logeur, John McCarthy, qui force la porte à 13 h 30. Le spectacle est hallucinant. Le corps est atrocement mutilé, les intestins de la victime festonnent la pièce, le cœur a disparu, un M a été tracé en lettres de sang sur le mur, tandis qu'un autre M et un V sont gravés au couteau sur le

[13] Bill les pieds-plats. Surnom générique de l'agent de police. Offenbach avait ridiculisé les carabiniers italiens qui, "par un malheureux z-hasard", arrivaient toujours trop tard. Mais à l'époque des crimes, ce sont les policiers anglais que brocardent à plusieurs reprises Gilbert et Sullivan dans leurs opérettes, pour la plus grande joie du public.

[14] La rouquine.

corps de la victime. On retrouve parmi les objets appartenant à Mary-Jane Kelly un foulard rouge qui lui aurait été offert la veille.

Elle a été vue vers 23 h 45 avec un client dans Miller's Court, puis vers 2h du matin dans Thrawl Street en compagnie d'un homme de 35 ans environ, assez grand, avec une moustache rousse, des sourcils touffus et un regard sombre. Il portait un grand manteau noir, tenait à la main un petit paquet entouré d'une lanière et entraînait Mary-Jane vers Miller's Court. Vaguement inquiet, le témoin, qui la connaît, va faire le guet devant sa porte, mais renonce vers 3h. Sur les 4h, la voisine du dessus entend crier "au meurtre", mais, ivre, n'y prête pas plus attention que cela.

L'effroi succède à l'indignation. Un nouveau Préfet de Police est nommé, Sir James Monro. On reprend l'enquête. Des noms de suspects sont avancés, des primes proposées pour toute information susceptible de faire avancer l'enquête, mais en vain. L'histoire s'arrête là. Le 31 décembre sera repêché dans la Tamise le corps d'un jeune homme instable, Montague John Druitt, dont on déclarera qu'il est l'assassin recherché, puisque entre-temps aucun nouveau meurtre n'a été commis, conclusion commode et peu probante, qui permet de fait à la police d'enterrer l'affaire.

III. Les étrangetés de l'affaire

Compte tenu de l'époque et de l'absence de police scientifique, on peut affirmer que l'enquête a été sérieuse. Comme on l'a vu, les moyens mis en œuvre ont été considérables. Les présupposés sociaux nous déconcertent, mais nous avons les nôtres : pensons à la part d'idéologie entrant dans certaines réactions contemporaines. Les pistes ont sûrement été brouillées par les lettres, dont il a pu être montré qu'elles n'étaient pas toutes de la même main, mais aussi par le rôle de la presse. On reste songeur à la pensée qu'il est à peu près certain statistiquement que l'assassin a été contrôlé par la police à un moment ou à un autre et qu'on l'a laissé filer…

Ce n'est pas le plus étrange. Vu l'exiguïté du périmètre dans lequel les crimes ont été commis et la coupable industrie à laquelle elles se livraient, les victimes se connaissaient au moins de vue, fréquentaient les mêmes pubs et l'on relève parfois leur présence dans les mêmes garnis. Étrange coïncidence que cette démission du Préfet de Police la veille du dernier meurtre… Curieux, l'intérêt de la Reine pour l'affaire, alors que l'East End a connu depuis le début de son règne des crimes sordides sans qu'elle y prête attention….

Pourquoi aussi cet intérêt malsain pour l'affaire de la part de personnages tels que le journaliste George Sims, qui se déguise d'après les signalements du meurtrier pour patrouiller de nuit sur le terrain de chasse de celui-ci ? Ou encore celui du peintre Walter Sickert, qui se grime et va s'encanailler dans l'East End en emmenant parfois avec lui le duc de Clarence, fils du futur Edouard VII, sous prétexte de lui faire connaître ses sujets et la vraie vie ? Pourquoi le médecin de la Cour, William Gull, qui a commencé sa carrière dans le quartier, y revient-il parfois le soir faire la tournée des beuglants et y sera-t-il vu ce fameux automne ? Qu'est-ce que ce fiacre aux armes de la Cour qu'on voit parfois passer dans les rues ?

Mais surtout, pourquoi cet arrêt brusque des crimes ? Comment croire à la thèse qu'avance en 1915 dans ses mémoires McNaghten devenu Préfet de Police l'année d'après l'affaire, qui, sur un total de 130 suspects, en retient seulement trois, Druitt, Ostorg et Kosminski, disant sa conviction que l'Éventreur était un médecin fou nommé Druitt et que c'est le suicide de ce dernier qui a mis fin à la sanglante série ? On sait désormais que Druitt n'était pas médecin et l'on a découvert qu'il avait mis fin à ses jours parce que compromis dans une affaire de mœurs. On sait qu'Ostorg était un voleur et un escroc, mais très peu probablement un assassin. On sait que Kosminski non seulement n'était pas violent mais qu'il était interné au moment de l'affaire… Pourquoi cette explication hâtive, qui semble dénoter un souci d'enterrer l'affaire ? Comment expliquer par ailleurs que lorsque ont été ouverts les dossiers de l'affaire, soumis à embargo jusqu'en 1992 sans qu'on sache trop pourquoi, mais admis à la consultation en

1974 par dérogation spéciale signée du Ministre de l'Intérieur Roy Jenkins, un certain nombre de pièces à conviction et de documents avaient disparu ?

Tout ceci ne peut que nourrir un intérêt qui ne s'est jamais démenti de la part des chercheurs et a trouvé un regain de vigueur à partir des années 1970, lorsque la BBC a mobilisé une équipe d'historiens pour essayer de démêler l'écheveau en vue d'un de ces téléfilms dont elle a le secret. Ce sont précisément les investigations menées à cette occasion qui ont soulevé les interrogations et relevé les détails que je viens de citer en reprenant les témoignages, en recoupant les éléments biographiques des victimes. Une floraison d'ouvrages consacrés à l'affaire a vu le jour. Diverses théories ont été émises, en se fondant notamment sur les connaissances nouvelles acquises en matière de psychologie du comportement appliquée aux tueurs en série. Le public a été tenu en haleine par des "révélations" successives qui ont fait tour à tour du duc de Clarence, de Netley son cocher, du Dr. Gull ou des trois à la fois, le "véritable" Jack l'Éventreur. L'auteur de romans policiers Patricia Cornwell a acquis des toiles de Walter Sickert uniquement pour les désosser afin d'y trouver les mêmes traces d'ADN que sur les lettres de l'assassin (sans penser un instant qu'elles pouvaient ne pas être de lui et qu'elles avaient été entre-temps manipulées par des dizaines de mains ; que ne ferait-on pas pour vendre une théorie ?). Les Américains, passionnés, dès 1888, par l'enquête, ont avancé l'hypothèse selon laquelle l'auteur des crimes serait un certain Tumblety, faux médecin, maniaque sexuel recherché par la police américaine, venu se faire oublier (si l'on peut dire !) à Londres à l'été 1888. De fait, l'arrivée de l'individu à Liverpool en juin 1888, le signalement transmis à Scotland Yard, sa présence attestée de leur compatriote dans un garni de Whitechapel au moment de l'affaire, son arrestation puis son départ pour les États-Unis le 4 décembre, sont autant d'éléments troublants. Une récente étude fondée sur la psychologie des tueurs en série dénonce avec une certaine cohérence McNaghten, ami et protégé de Monro. Il aurait agi pour se venger de Warren parce que celui-ci l'aurait humilié et aurait refusé sa nomination au sein de la police, dont il serait devenu membre une fois que Monro aurait remplacé Warren, devenant même Chef de la Brigade criminelle londonienne…

Ce qu'il y a de positif dans le foisonnement d'ouvrages consacrés à l'affaire Jack l'Éventreur, c'est que l'enquête est à chaque fois reprise, que les faits, les documents et les protagonistes font à chaque fois l'objet d'une nouvelle analyse et que, dans l'aventure, des pistes sont réexplorées ou défrichées. Il n'est pas sûr que le mystère ne s'épaississe pas avec chaque nouvelle hypothèse émise. Du moins ce processus a-t-il permis d'éliminer quelques interprétations, à commencer par l'interprétation "officielle", celle de la culpabilité de Druitt.

On voit bien néanmoins comment les impasses de l'enquête ainsi mises en lumière depuis peuvent, à une époque comme la nôtre où l'on a tendance à voir des complots un peu partout, donner l'impression que certains savaient ou que quelqu'un a su qui était l'Éventreur et que les pistes ont été brouillées volontairement. Je ne crois personnellement pas aux hypothèses tournant autour de Clarence ou de Sickert, mais l'hypothèse Tumblety, sur la piste duquel s'était lancée Scotland Yard en allant jusqu'à dépêcher un enquêteur aux États-Unis, me paraît intéressante, et par ailleurs, l'attitude de McNaghten paraît, dans tous les cas de figure, assez trouble.

On ne connaîtra vraisemblablement jamais le fin mot de l'histoire. Reste que le véritable intérêt des macabres événements de l'automne 1888 réside dans la postérité du sanglant fait divers et dans la naissance du mythe à laquelle il a donné lieu.

IV. La postérité et le mythe de Jack l'Éventreur

La postérité de Jack l'Éventreur est innombrable. Il y a les enfants légitimes, les films directement inspirés par l'affaire, depuis *The Waxworks* ("Musée de cire"), film muet de 1924 à *From Hell*, de 2001, en passant par *The Lodger* ("Le Locataire"), un Hitchcock muet de 1926, *Pandora's Box* ("La Boîte de Pandore") de Pabst en 1929 et, bien sûr, le téléfilm de David Wilkes tourné en 1988, avec Michael Caine dans le rôle de l'inspecteur, qui colle le plus aux faits enregistrés. Mais il y a également une foison d'œuvres qui, pour puiser de manière plus indirecte leur inspiration dans les exploits du meurtrier de Whitechapel, ne font pas moins partie de la

postérité indiquée. On pensera d'abord à *Fantômas* de Marcel Allain dont l'ombre s'étend sur la ville, au *Docteur Mabuse*, mais aussi au *Chien des Baskerville*, de Conan Doyle (où le meurtrier court sur la lande et disparaît dans les brouillards de Dartmoor), à l'opéra *Lulu* d'Alban Berg, à *M. le Maudit* de Fritz Lang, à *Drôle de Drame* de Carné, à *Psychose* d'Hitchcock.

Même la BD s'y est mise, puisque le thème de l'aristo pervers, du prédateur, du méchant frappant dans l'ombre, a été copieusement exploité par des bandes comme *Batman, Superman* ou *Mandrake*. Les héros de ces bandes, qui redressent les torts et empêchent les méchants de nuire, sont comme le portrait en creux, le double de Jack. Ils reprennent d'ailleurs certains de ses attributs : un masque (son masque à lui est la nuit), une cape, un chapeau… et, comme lui, ils se déplacent suffisamment vite pour avoir une quasi ubiquité. Plus récemment, des BD telles que *From Hell*, d'Eddie Campbell, publiée en 1979, qui a servi de base à un film en 2001, ont donné une représentation graphique des événements de Whitechapel qui montre que le fait divers est devenu matière à conte et a désormais sa place dans l'imaginaire humain.

Il est justement intéressant de se pencher sur les avatars de ce mythe. Les hypothèses sont révélatrices des mentalités qui les portent. L'opinion qui prévaut au départ, fondée sur le rapport du médecin légiste produit lors de l'enquête sur le premier meurtre, est que le découpage de la victime suppose des connaissances anatomiques et une certaine expérience de la dissection. On passe alors très vite de l'hypothèse d'un boucher à celle d'un médecin pervers. Ceci d'autant plus que le succès théâtral de la saison, qui, lorsqu'éclate l'affaire, fait courir depuis quelques semaines tout Londres au théâtre du Lyceum, est la pièce tirée du roman de Robert Louis Stevenson, *Dr. Jekyll et Mr. Hyde*. Cela permet à McNaghten de faire d'autant mieux passer l'attribution des assassinats à Montague Druitt (qui, je l'ai dit, n'a jamais été médecin) et d'expliquer par le suicide de ce dernier l'arrêt des horreurs. Rappelons-nous que la fin du XIX^{e} siècle est caractérisée par un rapide progrès de la science en général et de percées importantes dans le domaine médical en particulier, avec les découvertes de Pasteur, de Lister, de Semmelweis[15], les recherches de Charcot et la mise au point de techniques opératoires audacieuses qui vont permettre de sauver des vies jusque-là condamnées. L'époque est caractérisée par sa foi dans le progrès, dans la science. Mais en même temps, dans la mesure où les choses vont vite, de vagues peurs ancestrales se font jour : peut-on absolument faire confiance à la science ? Que se passe-t-il quand elle est pervertie, que le savant se sert de ses connaissances pour faire le mal, le médecin pour tuer ? Tel est le contexte qui impose à l'imagination du public l'image d'un médecin fou comme auteur des crimes de Whitechapel.

Mais au fil des ans, on voit l'image de Jack se transformer. Après la Guerre de 14, celle de l'aristo pervers prend le relais du médecin fou du début. L'East End, scène des meurtres, n'exerçait-il pas une fascination trouble sur les rupins du West End, qui prenaient plaisir à venir s'y encanailler, en se déguisant si besoin était, pour, croyaient-ils, mieux passer inaperçus alors que ceci avait pour effet de les faire remarquer ? On voyait jusqu'à des voitures de la Cour le traverser ; on y reconnaissait le docteur Gull, le peintre Sickert accompagné du futur héritier du trône, le duc de Clarence, et certains soirs après le turbin, le Premier Ministre Gladstone lui-même venait tenter d'arracher des prostituées au trottoir en leur montrant le droit chemin… La plupart des témoignages, ceux qui avaient permis d'établir des sortes de portraits-robot, faisaient état d'un homme portant des couvre-chefs divers, mais toujours vêtu d'un grand manteau, signes extérieurs d'appartenance à un milieu aisé, étranger au quartier… La perception de Jack se transforme. Il est dorénavant identifié à l'Establishment[16], mais apparaît comme défiant l'autorité et l'ordre établi, puisqu'il n'assassine pas pour voler, mais gratuitement, comme par plaisir. Il exerce dès lors un genre de fascination qui n'est pas sans rapport avec le frisson qu'inspire cet autre "grand seigneur méchant homme" qu'est Don Juan.

Ce sont les films qui vont concrétiser le mythe par le pouvoir de suggestion de l'image. Tous incorporent depuis le premier un certain nombre de clichés destinés à "parler" au spectateur. Il y a toujours du brouillard lorsque frappe l'assassin, alors que tous les meurtres ont eu lieu par des nuits claires. Les rues sont mal éclairées alors que sauf les passages, les autres

[15] Dont la thèse de médecine de Louis-Ferdinand Céline a rappelé le génie en même temps que la folie.
[16] Mot difficile à traduire, mais un équivalent pourrait être : les classes dirigeantes.

étaient dotées de réverbères, qui ont justement permis aux témoins d'identifier des détails. Il y a toujours des marins en goguette, des enfants dépenaillés, des femmes vulgaires, portant inévitablement des boas et laissant voir — au moins depuis l'avènement de la couleur — des jupons rouges, symboles infaillibles, comme les boas, de mauvaise vie. On n'a pas retrouvé la moindre trace de "truc en plumes" auprès des victimes et le seul morceau de tissu rouge de leur tenue était celui des foulards trouvés auprès d'elles dans trois cas, cadeau de la veille dans le cas de Mary-Jane Kelly. Il est clair que l'East End que hante le fantôme de Jack l'Éventreur est celui de notre imagination.

Si l'on y songe bien, les clichés en question ne sont pas sans rappeler ceux du roman "gothique"[17] de la fin du XVIII[e] siècle et du début du XIX[e] dont s'est moquée Jane Austen avec tant de brio dans *Northanger Abbey* ("L'Abbaye de Northanger") : abbayes en ruine, nuits de lune, moines pervers, séquestrations, tortures et viols d'innocentes jeunes filles… Mais depuis une cinquantaine d'années, nous avons nos « mythes urbains », qui ne le cèdent en rien en horreur, depuis le python sortant de la cuvette des toilettes jusqu'à la baby-sitter droguée qui place le bébé dans le micro-ondes avec l'idée de cuire un rôti, ou le chat dans la machine à laver. Ce n'est pas à Orléans que je vais devoir rappeler cet autre mythe urbain qu'est la disparition de femmes entrées dans des cabines d'essayage à porte secrète… Ce à quoi nous assistons avec le mythe de Jack l'Éventreur, c'est à la naissance du premier mythe urbain. L'événement se produit comme par hasard dans la "Babylone des temps modernes", au moment où tente de s'imposer une nouvelle esthétique, "fin-de-siècle", décadente, qui donnera lieu à son tour à une esthétique du laid censée caractériser la modernité, si l'on en croit aussi bien le manifeste moderniste de Marinetti que le mouvement Dada ou les Surréalistes.

Le mythe de Jack l'Éventreur constitue le chaînon manquant entre les peurs collectives des Romantiques et les nôtres et c'est pour cela qu'il a une aussi riche descendance artistique, parce qu'il puise dans une longue tradition en la revisitant. Une lettre qui lui était attribuée pour les besoins de la cause dans le film *From Hell* de 2001, le faisait se vanter d'être "l'accoucheur de la modernité", "celui par qui le XX[e] siècle est né" en matière de crime. Le dialoguiste hollywoodien se donnait les gants de la prophétie rétroactive, mais il voyait juste. Jack l'Éventreur est le premier assassin moderne.

Bibliographie sommaire

Begg Paul, *Jack the Ripper, the facts*, London, Robson Books, 2004.
Bourgouin Stéphane, *Le Livre rouge de Jack l'Éventreur*, Paris, Grasset, 1998.
Chesney Kellow, *Les Bas-Fonds victoriens*. Paris, Laffont, 1982.
Cullen Tom, *Autumn of terror, Jack the Ripper, his crimes and times*. London, Bodley Head, 1965.
Evans Stewart P. & Gainey, Paul, *Jack the Ripper, first American serial killer*. London, Arrow Books, 1996.
Evans Stewart P. & Skinner, Keith, *The Ultimate Jack the Ripper Sourcebook*, London, Robinson, 2000.
Fishman William, *East End 1888*, London, Dickworth, 1988.
Fuller Jean Overton, *Sickert and the Ripper crimes*, London, Marmaduke, 1990.
Herfort Sophie, *Jack l'Éventreur démasqué*, Paris, Tallandier, 2007.
Jones Gareth Stedman, *Outcast London*. Oxford University Press, 1971.
Jumeau Alain, *L'Angleterre victorienne*, Paris, P.U.F., 2001.
Kelly A., *Jack the Ripper. A Bibliography and review of the literature*. London, S.E.D., 1973.
Knight Stephen, *Jack the Ripper, the final solution*, London, Grafton Books, 1977.
Jack London, *Le Peuple des abysses* 1903. Nouvelle édition : *Le Peuple d'en bas*. Paris, Phébus, 1999.
Marx Roland, *Jack l'Éventreur et les fantasmes victoriens*, Bruxelles, éd. Complexes, 1987.
Mayhew Henry, *London labour and the London poor*, 1861. New edition : London, Frank Cass, 1967.
Navailles Jean-Pierre, *Londres victorien, un monde cloisonné*, Paris, Champvallon, 1996.
Odell Robin, *Jack the Ripper in fact and fiction*, London, Harrap, 1965.
Rumbellow D., *The Complete Jack the Ripper*. London, Allen 1975, revised 1987.
Sugden Philip, *The Complete History of Jack the Ripper*, London, Carroll & Graf, 1994.

[17] On citera, parmi les plus célèbres, *Le Château d'Otrante* d'Horace Walpole, *Le Moine* de Lewis et, bien sûr, *Frankenstein* de Mary Wollstonecraft Shelley.

Werner Alex (ed.), *Jack the Ripper and the East End*. London, Chatto & Windus, 2008.

On consultera également avec profit les documents du dossier de presse "Jack the Ripper" sur le site www.casebook.org/index.html

Filmographie sommaire

The Waxworks (1924)
Pandora's Box (P. Pabst, 1929)
Room to let (1949)
Jack the Ripper (1958)
A Study in terror (1965)
Hands of the Ripper (1971)
Time after time (1979)
Jack the Ripper (David Wilkes, téléfilm, 1988)
The Lodger (Alfred Hitchcock, 1926)
The Phantom Fiend (1935)
The Man in the attic (1954)
Yours truly, Jack the Ripper (1961)
Knife in the darkness (1968)
Jack the Ripper (1976)
Murder by decree (1979)
From Hell (2001)

Œuvres présentant un lien avec l'affaire

Le Chien des Baskerville de Sir Arthur Conan Doyle
Lulu (opéra d'Alban Berg)
Drôle de drame (Marcel Carné, 1937)
Fantômas (série de romans de Marcel Allain)
M. le Maudit (film de Fritz Lang, 1931)
Psychose (film d'Hitchcock, 1960)

et tant d'autres…

DÉBAT

Jean Lévieux : On n'est pas très précis sur sa disparition à Londres.

Gérard Hocmard : Non. On a simplement constaté un arrêt des meurtres et conclu à sa disparition (à sa mort, même en incriminant Druitt). C'est un élément qui alimente justement la suspicion et nourrit les théories du complot.

Gérard Lauvergeon : Jack l'Éventreur est le premier *serial killer* moderne, mais ce n'est pas le premier dans l'histoire. Je pense à Gilles de Rais, le grand féodal, protégé par son statut social, qui a assassiné de nombreux jeunes gens avec des comparses, et qui a été pris seulement à cause d'une faute commise vis-à-vis de l'Église à Nantes. Ensuite, les plaintes des parents ont été audibles.

Gérard Hocmard : Il y a eu beaucoup de *serial killers* du même genre, mais Jack est le seul qui hante l'inconscient collectif, au point de servir de référence. Il y a eu le *Yorshire ripper*, l'*Éventreur suisse*, etc.

Éric Lefebvre : Sur le mythe créé par le personnage de Jack. Dans de nombreux pays, celui-ci s'est développé à travers d'autres assassins en série tels l'étrangleur de Boston, le boucher de Hanovre et le vampire de Düsseldorff et l'on ne peut préciser dès lors quel fut l'inspirateur de *M. Le Maudit* de Fritz Lang.

Il m'a paru fort judicieux que M. Hocmard rappelle l'influence dans la littérature et la pensée anglaise du roman gothique créé par Horace Walpole, repris par Ann Radcliffe, "Monk" Lewis, Charles-Robert Mathurin, entre autres, voire même plus tard par Sheridan Le Fanu. Or, ne pourrait-on voir une certaine résurgence de ce courant qui relance la "folie" du fantastique à travers les œuvres des membres de la "Golden Dawn" à la fin de la période victorienne au moment où sévit Jack ; des auteurs comme Yeats, Arthur Machen et Bram Stocker, membres de cette société ésotérique, ainsi que des affiliés tels que Bulwer Lytton ou Conan Doyle n'auraient-ils pu avoir une influence sur la création du mythe.

Gérard Hocmard : À ma connaissance, le seul qui l'aurait pu est Conan Doyle, qui s'est souvenu de Jack dans *Le Chien des Baskerville*, mais il a préféré créer un autre mythe, celui de Sherlock Holmes, resté lui aussi si vivant que des lettres lui parviennent encore chaque jour à sa (fausse) adresse londonienne.

Jacqueline Suttin : Y a-t-il des analogies avec le docteur Jekill ?

Gérard Hocmard : Oui et non. La version théâtrale du *Dr Jekill et Mr Hyde* était le succès de la saison au moment des événements. Les analogies éventuelles sont toutes relevées par les partisans d'une théorie du complot, qui voient en Jack l'avatar nocturne d'un gentleman victorien.

Jean-Pierre Navailles : À la différence des meurtres en série commis par un Landru ou un docteur Petiot, les crimes de Jack l'Éventreur ne peuvent être attribués à la vénalité de leur(s) auteur(s). Ils n'ont été accompagnés ni de vol, ni de viol, mais par des mutilations, des éviscérations, et des mises en scène particulièrement macabres. Ne peut-on voir, dans un tel "sadisme" s'exerçant contre des prostituées, l'effet ou les reflets des phantasmes et des refoulements qui taraudaient la très pudibonde société victorienne ?

Gérard Hocmard : Probablement. La société victorienne avait une attitude très ambiguë à l'égard de la prostitution, à la fois réprouvée et considérée comme nécessaire pour la sécurité des honnêtes femmes. Le soir, après sa journée aux affaires, on voyait le Premier Ministre Gladstone, bible en main, parcourir les rues chaudes pour tenter de convaincre les prostituées de revenir sur le droit chemin…

Micheline Cuénin : Comment cette affaire a-t-elle été perçue en France par les contemporains ?

Gérard Hocmard : Un peu comme toujours, sur le mode "il n'y a que les Anglais pour faire des choses comme çà" et "ce n'est pas ici que cela arriverait". Ceci étant, les journaux ont régulièrement couvert l'affaire.

Jean Lévieux : Y avait-il une piste qui s'orientait vers la famille royale ?

Gérard Hocmard : À l'époque, le lien n'a pas été établi. On a vu un fiacre aux armes de la Cour circuler à Whitechapel, on y a reconnu le D^{r} Gull, médecin de la Reine, mais personne n'a porté d'accusation directe sur la famille royale. Or, vu le climat que je vous ai décrit, il aurait sans doute été difficile d'étouffer la rumeur. Il a suffi inversement que soit publiée dans les années 80 une biographie du duc de Clarence, 2^{e} dans la ligne de succession, et que soient relevés son retardement mental et sa sexualité erratique (il a été arrêté en 1889 au cours d'une rafle dans un bordel d'hommes … comme le Préfet de Police quelques jours après) pour que tout ce qui grouille, gratouille et scribouille sur "les-grands-mystères-de-l'histoire-enfin-révélés" (cf. Jeanne d'Arc, Corneille et Molière, etc. …) se jette sur ces éléments pour broder autour.

Jean-René Perrin : Il semble que toutes les victimes présumées n'aient pas toutes été tuées de la même manière. Est-on sûr qu'elles ont toutes été frappées par Jack l'Éventreur ?

Gérard Hocmard : Je ne sais pas. On a expliqué cela aussi par la précipitation plus ou moins grande avec laquelle les meurtres ont été commis. Un médecin légiste pourrait mieux répondre que moi sur ce point.

L'ÉPURATION DANS LES LETTRES FRANÇAISES (1944-1953)[1]

Géraldi Leroy

RÉSUMÉ

À la suite de la libération de Paris (25 août 1944) a commencé, parallèlement aux mesures prises à l'encontre des personnalités et des institutions accusées de complicité avec l'occupant, un vif débat sur les critères, l'ampleur et la durée que devait prendre l'épuration. Comme il était prévisible, celle-ci a visé en premier lieu un certain nombre d'écrivains et d'intellectuels tant il est vrai qu'une longue tradition avait enraciné en France l'idée de leur vocation et de leur responsabilité en matière politique. On restituera ici la chronologie des événements marquants ainsi que l'argumentaire des sévères polémiques qui ont fracturé la société littéraire jusqu'à l'amnistie de 1953. Dans l'ensemble, il apparaît que la collaboration intellectuelle a plus été frappée que les autres formes de collaboration et que la rigueur de la répression a progressivement diminué avec le temps.

L'histoire montre que les périodes de grands bouleversements génèrent très généralement une mise en cause, plus ou moins profonde, plus ou moins durable, des personnalités et des institutions liées au régime qui les précédaient. C'est sous la Révolution française que le mot et la notion d'épuration se sont imposés tant il est vrai qu'on a visé alors à instaurer un mode de gouvernement radicalement nouveau, conviction qui entraînait la nécessité de purger de façon drastique toutes les traces de l'ordre ancien[2]. D'où la Terreur de 1793 qui frappa autant ceux qui étaient définis comme suspects que les opposants déclarés. En sens inverse, sous la seconde Restauration, une phase de Terreur blanche s'en prit aux républicains et aux bonapartistes. Des opérations identiques, quoique de brutalité inégale, furent perpétrées par la suite à chaque épisode violent de notre histoire : en 1830, 1848, 1852, sous l'Ordre moral et lors de l'installation de la III[e] République[3]. Le régime de Vichy ne fit pas exception à ces comportements partisans (encore que le mot "épuration" apparaisse peu dans le vocabulaire officiel de l'époque). On connaît les mesures d'exclusion qui ont frappé les étrangers, les juifs, les francs-maçons, les communistes, bref, tous ceux qui étaient catalogués dans "l'anti-France".

Nous nous intéresserons ici à la période de la Libération en privilégiant une catégorie socioculturelle particulière, celle des intellectuels et, plus précisément encore, celle des écrivains. Ceux d'entre eux qui s'étaient exposés à l'accusation de collaboration étaient tout désignés pour rendre des comptes dans les plus brefs délais, d'une part à cause de l'influence politique qu'on leur prêtait traditionnellement[4], d'autre part parce que l'instruction de leurs procès n'exigeait pas de longues expertises : il suffisait de se reporter aux écrits publiés.

L'accord est alors majoritaire pour ne pas laisser impunis tous les excès commis. Il convient de bien restituer le climat des derniers mois de l'Occupation. L'exaspération de l'opinion est extrêmement vive. La "collaboration" voulue par Pétain apparaît désormais comme

[1] Séance du 17 avril 2008.
[2] On n'oubliera pas que l'Ancien Régime connaissait une forme d'épuration : le du bannissement.
[3] Des décrets en 1883 mirent par exemple à la retraite ou déplacèrent des magistrats antirépublicains.
[4] On sait que l'affaire Dreyfus a particulièrement enraciné en France l'idée que l'intervention des intellectuels était légitime dans les affaires politiques.

vide de contenu, si tant est qu'elle en ait jamais eu un. L'économie française travaille pour l'Allemagne et la Milice de Darnand coopère main dans la main avec la Gestapo. La police française elle-même est mise au service de l'occupant dans une coopération dont Bousquet est la figure emblématique. À la pénurie alimentaire et à la répression implacable s'ajoutent des épisodes sanglants bien propres à exaspérer les tensions : l'exécution des membres de la MOI[5] marquée par "l'affiche rouge" (février 1944), l'anéantissement du maquis du Vercors (mars), le massacre d'Oradour (juin), les assassinats de Georges Mandel et de Jean Zay en juin-juillet et, d'une façon générale, les atrocités commises par la Milice. Et à la libération de Paris, la guerre est encore loin d'être finie.

Très rapidement pourtant, des dissensions sont apparues. Quels critères devaient présider à l'épuration ? Quelles devaient en être les modalités pratiques ? En clair : qui épurer ? pourquoi épurer ? comment épurer ? L'exécution des mesures adoptées, trop laxiste pour les uns, apparut trop rigoureuse pour les autres. On la jugea souvent inéquitable en observant l'inégalité du traitement réservé aux présumés coupables jugés différemment selon les instances de juridiction, selon les endroits, selon le moment.

En ce qui concerne les milieux littéraires, la question de l'épuration avait été posée au sein d'une organisation d'écrivains, alors clandestine, le Comité national des écrivains (CNÉ) constitué sur une initiative communiste autour de Jean Paulhan en zone nord à l'automne 1941, étendu sous l'impulsion d'Aragon en zone sud au cours de l'année 1943. Dans les premiers temps de la Libération, le CNÉ se gonfle d'un afflux de nouveaux adhérents et s'affirme comme une puissance qu'aucun éditeur ou directeur de revue ne s'aviserait de défier ouvertement. A l'automne 1944, il s'emploie à établir une "liste noire" (plusieurs fois remaniée) d'écrivains plus ou moins compromis où figuraient environ cent cinquante noms dont ceux de Béraud, Brasillach, Céline, Chardonne, Drieu La Rochelle, Giono, Jouhandeau, Massis, Maurras, Montherlant, Morand.

Plusieurs écrivains de renom qui se jugeaient non sans raison très exposés se hâtèrent de prendre des dispositions pour rester hors d'atteinte de la justice. Il en fut ainsi de Céline qui s'enfuit en Allemagne peu après le débarquement. Céline est un cas à part. Il ne se rattache pas à un courant doctrinaire, marche en solitaire et proteste de son indépendance. L'outrance souvent délirante des propos émanant d'une personnalité à pulsions paranoïaques ne doit pourtant pas masquer des convictions fortes et anciennes chez lui. Elles s'expriment dans un pamphlet, *Les Beaux Draps* (février 1941) et dans une quarantaine de lettres et d'interviews parues dans la presse d'occupation. Un anticommunisme viscéral le porte à souhaiter la victoire allemande. Au nom d'un hygiénisme prétendant à la régénération de la France, il témoigne surtout d'un antisémitisme exacerbé fondé sur un racisme dont la spécificité est d'être d'ordre biologique et qui l'amènera à dénoncer comme insuffisantes toutes les mesures prises par Vichy à l'encontre des juifs car seul le discours de Hitler lui paraît pertinent en cette matière. Enfin, il invoque un parti pris pacifiste dont il se prévaudra surtout après 1943 comme alibi ultime. De telles idées n'étaient pas pour déplaire aux ultras de la collaboration et aux occupants qui lui ouvrirent assez souvent les portes de l'Institut allemand. Mais ses diverses excentricités et ses surenchères (Hitler juif !) le rendirent toujours suspect à ses interlocuteurs.

Paul Morand diplomate-écrivain qui s'était fait connaître par sa peinture brillante du Paris d'avant-guerre et du cosmopolitisme caractéristique de la civilisation moderne trouva en Suisse où il avait été ambassadeur un asile confortable. Ce grand bourgeois conservateur et antisémite se trouvait en poste à Londres au début de la guerre, mais il se garda de rallier le général de Gaulle et se hâta de rentrer en France. Sa femme, la princesse Soutzo, rouvrit alors son salon parisien où fréquentaient des personnalités vichystes et des officiers allemands comme Heller et Jünger. À partir d'avril 1942, il bénéficie du retour au pouvoir de son ami Laval. Il prête par écrit serment de fidélité au maréchal, préside un an durant la commission de censure

[5] Les francs-tireurs de la Main d'œuvre immigrée composaient une organisation clandestine de militants d'origine étrangère, communistes ou proches du parti communiste. Ils inaugurèrent de manière très déterminée dès 1941 la forme armée de la Résistance. La MOI parisienne (groupe Manouchian) a été célébrée dans "L'Affiche rouge", poème d'Aragon.

cinématographique. Il sera surtout ambassadeur à Bucarest. Les *Chroniques de l'homme maigre* (1941) baignent dans le climat idéologique de la Révolution nationale, reconnaissant les vertus de l'expiation et stigmatisant les tares de la Troisième République. Il s'arrangera toutefois pour ne pas participer aux voyages à Weimar[6] et s'abstiendra d'un engagement trop marqué aux côtés des extrémistes de la collaboration.

Alphonse de Châteaubriant, pour sa part, se réfugia en Allemagne puis en Autriche. Cet auteur avait connu la notoriété avec *Monsieur des Lourdines* (prix Goncourt 1911) et un *best-seller*, *La Brière* (1923). Convaincu, après le premier conflit mondial, de la nécessité d'une alliance avec l'Allemagne pour éviter le retour d'une guerre entre les deux pays, il se prononça pour le national-socialisme (*La Gerbe des forces)* (1937). Il vouait une admiration quasi-mystique à la personnalité de Hitler. Pendant la guerre, il présida le groupe Collaboration qui réunissait des intellectuels traditionalistes et antidémocrates et qui travaillait à rendre acceptable l'alliance avec l'Allemagne. Il dirigea *La Gerbe* (150 000 exemplaires, fin 1941), hebdomadaire politico-littéraire où était abondamment développée la thématique collaborationniste. Il mourut en 1951 dans le monastère autrichien où il avait trouvé refuge.

Drieu La Rochelle comptait dès avant la guerre comme un nouvelliste et romancier important. Le cinéma contemporain a réactualisé plusieurs de ses œuvres. Granier-Defferre a ainsi tourné *Une femme à sa fenêtre* (avec Romy Schneider et Victor Lanoux) qui raconte les amours entre une bourgeoise d'Athènes et Boutros, militant communiste. On a pu voir aussi *Le Feu follet* (avec Maurice Ronet et Jeanne Moreau) réalisé par Louis Malle, histoire d'un drogué qui se détruit consciemment parce qu'il a le sentiment d'avoir raté sa vie. Dès 1934, Drieu s'était rallié au fascisme et, par la suite, avait compté parmi les tenants de l'extrémisme collaborationniste qui dénonçaient l'inconséquence de la politique menée par Vichy dont les principes affichés auraient dû conduire selon eux, à un régime ouvertement fasciste, appuyé sur un parti unique, dépassant la seule collaboration d'État par une politique de franche alliance, éventuellement militaire. Les articles écrits par Drieu La Rochelle dans *La Gerbe* et *La Révolution nationale* montrent qu'il compte parmi ceux qui se sont le plus engagés dans cette voie. L'auteur de *Gilles* s'est persuadé que la France ne disposait plus des ressources matérielles et morales nécessaires pour tenir tête aux grands empires politico-économiques constitués sous l'impulsion respective du Japon, de la Russie et des États-Unis. Seule l'Allemagne témoignait, économiquement, politiquement, démographiquement, militairement, du dynamisme indispensable pour former autour d'elle un pôle européen susceptible de rivaliser avec ces grands ensembles. Dans le nouveau contexte, le nationalisme hexagonal est dépassé. "Il s'agit pour nous Français de faire enfin chez nous cette révolution nationale-socialiste qui se fait partout en Europe et qui, pour s'achever, ne peut être qu'une révolution socialiste européenne". Il ne tarde pas à tirer la conclusion que le régime de Vichy n'est pas enclin à s'avancer aussi loin et il se convainc d'autre part que les Allemands n'entendent pas reconnaître à la France le statut d'une véritable alliée. À partir du débarquement anglo-américain en Afrique du Nord (8 novembre 1942), il oscille entre le pessimisme et une attitude de défi consistant à réaffirmer un fascisme en la victoire duquel il ne croit plus. Par une dernière embardée provoquée par le rôle décisif qu'il attribue à la force en politique, il se tourne vers la Russie pour accomplir la tâche à laquelle l'Allemagne a failli : "il est peut-être impossible de fédérer l'Europe autrement que par les méthodes absolues de l'impérialisme communiste." Le suicide en mars 1944 mettra fin et à ses contradictions et aux poursuites dont il se savait l'objet.

Quant aux écrivains restés sur le territoire, les arrestations, quelquefois dues à des initiatives spontanées de FFI, se multipliaient dans leurs rangs. Parmi eux, Sacha Guitry, Jean Giono, Jacques Chardonne, Robert Brasillach. Les deux derniers surtout ont affiché un engagement marqué.

[6] En octobre 1941, à l'invitation de Goebbels, sept écrivains, Jacques Chardonne, Marcel Jouhandeau, Ramon Fernandez, Pierre Drieu La Rochelle, Robert Brasillach, André Fraigneau et Abel Bonnard se rendirent en Allemagne où, bien entendu, ils furent très choyés pour qu'ils servent de relais culturel à la propagande nazie. En octobre 1942, Chardonne, Drieu, Fraigneau consentirent à un nouveau voyage, accompagnés de Georges Blond et André Thérive.

Jacques Chardonne, le peintre moraliste du couple (*L'Épithalame, Les Destinées sentimentales)* fut reconnaissant à l'occupant de ne pas avoir imposé son contrôle à la maison Stock dont il était copropriétaire. De ses premiers contacts avec les Allemands après la défaite de 1940 il reçut une véritable révélation renversant du tout au tout ses idées antigermaniques antérieures. Il se hâta d'en faire part aux lecteurs de *La NRF* renaissante dans "Un été à la Maurie", futur chapitre de *Chronique privée de l'an 1940* (février 1941). Il y célèbre la correction et la retenue des Allemands, croit pouvoir assurer qu'ils ne veulent pas le malheur de la France. Dès lors, il convient d'assumer la défaite sans arrière-pensée. Le vieux paysan charentais, ancien combattant de Verdun, qui offre du cognac à un officier de l'armée victorieuse, accomplit un geste à la fois symbolique et réaliste répondant à l'état du nouveau rapport des forces. La domination allemande est aux yeux de Chardonne une chance à saisir. Elle enseigne que "c'est l'autorité qui fait la responsabilité, et qui relève l'homme à tous les échelons". Pétain est donc chaleureusement approuvé de réformer les institutions en ce sens. Dans *Voir la figure* (octobre 1941), Chardonne se réfère à Drieu La Rochelle et compte comme lui sur l'Allemagne pour préserver le continent du communisme et pour réaliser "l'unité européenne dans le respect des unités nationales spirituelles." Ce zèle lui vaudra de participer aux deux voyages à Weimar. En 1943 encore, persistant dans son aveuglement à l'égard du national-socialisme, il envisageait de confirmer ses prises de position dans un ouvrage, *Le Ciel de Nieflheim* : il fut heureusement dissuadé de le publier. Ce grand bourgeois fut donc, activisme et brutalité du propos en moins, fort proche des forcenés du collaborationnisme.

Robert Brasillach était beaucoup plus compromis. Après avoir commencé à l'Action française aux côtés de Maurras, ce jeune écrivain (il a 35 ans en 1944) avait subi la fascination de l'Italie fasciste et de l'Allemagne nazie. Passé à l'hebdomadaire fascisant *Je suis partout* au printemps 1936, il signa quantité d'articles très polémiques contre les idées de gauche et contre la démocratie en général tout en édifiant une œuvre littéraire abondante et précoce. Auteur de romans à succès (*Comme le temps passe*, 1937, *Les Sept Couleurs*, 1937), il écrivit avec son beau-frère Maurice Bardèche une *Histoire du cinéma*, une *Anthologie de la poésie grecque* et on lit toujours avec intérêt les souvenirs qu'il relate dans *Notre avant-guerre*. Réputé gentil et drôle sur le plan privé, il s'affirme extrémiste sur le plan politique. Revenu de captivité, Brasillach reprend sa place à *Je suis partout* qu'il contribue à orienter vers le collaborationnisme. Pour l'essentiel, ses idées sont voisines de celles de Drieu La Rochelle. Lui aussi trouvera, tout en ménageant la personne de Pétain, la politique de Vichy exagérément pusillanime. Lui aussi souhaite un ralliement décidé au fascisme et une alliance poussée avec l'Allemagne nazie seule capable de réaliser une Europe fédérée et d'instituer enfin une paix durable entre des pays qui n'avaient cessé de s'affronter par le passé. Alors que Drieu conservait une certaine retenue, la passion de Brasillach multiplie les déclarations outrancières qui pèseront lourd le jour de son procès. Il fustige la République démocratique, "la vieille putain agonisante, la garce vérolée, fleurant le patchouli, et la perte blanche". Il appelle surtout à la répression généralisée contre les opposants, recourant à la délation contre les responsables du régime précédent ou les résistants. De Blum et Reynaud, il assure au moment du procès de Riom : "On les laissera crever sans sourciller, qu'on se rassure." Quant à son antisémitisme, il est hystérique et absolument implacable. Au moment des grandes déportations des juifs, il aura cette phrase affreuse : "Il faut se séparer des juifs en bloc et ne pas garder de petits[7]."

Plus encore que Brasillach, un de ses camarades de *Je suis partout* a incarné la dérive ultime du collaborationnisme littéraire : Lucien Rebatet. Ce dernier publia chez Denoël en 1942 *Les Décombres* qui fut le plus gros succès de librairie sous l'Occupation. Dans cet ouvrage réunissant tous les ingrédients du pamphlet, il accable en termes volontiers orduriers toutes ses phobies en affichant une sévérité qui n'épargne pas plus la droite que la gauche. Il s'emporte contre l'Église et la droite officielle accusées de dégénérescence. Maurras lui-même est pris à partie dans un portrait au vitriol de "l'Inaction française". Il multiplie les sarcasmes contre le régime de Vichy, trop lié aux notables conservateurs et à ce titre incapable de promouvoir un régime véritablement fasciste articulé sur un parti unique. Se réclamant d'un antisémitisme raciste, il justifie *a priori* les mesures les plus extrêmes contre les juifs. De tant d'outrances ne se dégage pour l'avenir aucune proposition claire.

[7] "Les sept internationales contre la patrie", *Je suis partout*, 25 septembre 1942.

À cette date, c'est le crime "d'intelligence avec l'ennemi" prévu par le Code pénal qui est appliqué à un certain nombre d'écrivains. D'octobre 1944 à février 1945, des peines sévères sont prononcées. Sont condamnés à mort Robert Brasillach, Henri Béraud[8] ainsi que Lucien Rebatet l'année suivante. Charles Maurras est condamné à la réclusion perpétuelle. Par ailleurs sont distribuées des peines de travaux forcés comme celle qui frappe, à perpétuité, Abel Hermant[9]. Pour sa part, Céline, alors en fuite, écope d'un an de prison par contumace.

D'autres écrivains ont été poursuivis en vertu d'un crime défini par une ordonnance du 26 août 1944 : l'indignité nationale. Ce texte s'appliquait à tout Français qui, sans avoir à proprement parler fait acte de trahison, "même sans enfreindre une loi pénale existante, s'est rendu coupable d'une activité antinationale caractérisée". Sont ainsi visés les soutiens actifs de la politique de collaboration de Vichy, ceux qui apportaient de fait une aide à l'Allemagne. L'indignité nationale était sanctionnée par la dégradation nationale qui entraînait la perte de certains droits civiques et interdisait l'accès à la fonction publique. Alfred Fabre-Luce[10] se vit ainsi condamné à dix ans de dégradation nationale, André Salmon[11], à cinq ans.

Ainsi se présentait au tournant de 1944-1945 l'épuration judiciaire[12] chez les écrivains. Nous verrons plus loin que les décisions prises ne traduisent pas l'état définitif de la question qui va connaître des évolutions parfois spectaculaires.

L'épuration s'est appliquée également aux sociétés littéraires et aux milieux éditoriaux. On se bornera ici à l'Académie Goncourt et à l'Académie française. Quatre membres de la première firent l'objet de poursuites. Sacha Guitry (élu en 1939), acteur et auteur de pièces de théâtre à la mode, était le moins compromis. Je reviendrai plus loin sur son cas.

La situation était plus délicate pour les trois autres. Jean Ajalbert, auteur de récits de voyages exotiques, avait fréquenté jadis les milieux littéraires d'avant-garde dans la mouvance symboliste. Il témoignait alors de sympathies anarchistes et avait même compté parmi les intellectuels dreyfusards. Mais il avait par la suite évolué vers des thèmes de droite (le retour à la terre) et avait fini par se rallier au PPF de Doriot. Au siège de Léon Daudet avait été élu en 1942 le vicomte Jean de La Varende dont un récit, *Nez-de-cuir*, avait été un *best-seller*. Ce gentilhomme normand, royaliste hostile à la République, catholique, traditionaliste, fut un collaborateur de feuilles d'extrême droite comme *Candide* et *Je suis partout*. Il avait commis dans les *Cahiers franco-allemands* un article où il incitait la jeunesse à accepter la défaite et à renouer avec les anciennes valeurs. Le plus marqué à droite était René Benjamin, prix Goncourt 1915, qui s'était fait connaître par des satires du régime démocratique et avait rejoint les rangs de la droite ultraconservatrice, proclamant son admiration pour Franco et Mussolini. Il était allé jusqu'à approuver l'invasion de la zone sud par les Allemands. On ne s'étonne pas que le prix Goncourt

[8] Henri Béraud (1885-1958) fut prix Goncourt en 1922 pour *Le Martyre de l'obèse*. Doté d'une redoutable verve pamphlétaire, il mena entre les deux guerres de violentes campagne dans les organes d'extrême droite contre la démocratie, le communisme et les juifs. Il était notoirement anglophobe et antigaulliste.

[9] Abel Hermant (1862-1950) commença une très abondante production dans le sillage du naturalisme avant d'évoluer vers le roman moraliste et la peinture satirique des mœurs contemporaines. Il fut aussi un dramaturge à succès. Pendant l'Occupation, il écrivit dans des journaux pro-allemands et fut membre du groupe Collaboration où s'activaient des intellectuels favorables à la collaboration avec l'Allemagne nazie.

[10] Cet écrivain connut un parcours compliqué, de l'Action française au Parti populaire de Doriot en passant par le radicalisme des "jeunes-turcs". Son antisémitisme fut, lui, constant.

[11] Poète et critique d'art, cet ancien ami d'Apollinaire avait fréquenté les milieux artistiques d'avant-garde et défendu le cubisme à son apparition. Il lui fut reproché d'avoir continué à collaborer au *Petit Parisien* pendant l'Occupation.

[12] Nous ne traiterons pas ici de l'épuration professionnelle pour laquelle avait été institué un Comité national d'épuration par l'ordonnance du 30 mai 1945. Elle prévoyait entre autres l'interdiction de percevoir des droits d'auteur pour les écrivains sanctionnés. La durée des peines prononcées ne pouvait excéder deux ans. Le fonctionnement du Comité fut assez chaotique, notamment parce qu'il était souvent dans l'attente du résultat des procédures judiciaires.

1941 ait été attribué à *Gaspard des montagnes* d'Henri Pourrat écrivain régionaliste célébrant le retour à la terre et qui apparaissait un peu comme "l'écrivain officiel du pétainisme".

Ces quatre auteurs renoncèrent à siéger parmi les Goncourt. La Varende et Guitry démissionnèrent ; les deux autres moururent avant qu'une décision fût officiellement prise à leur encontre.

À la Libération, l'Académie Goncourt se hâta de faire oublier les sympathies vichystes qui l'avaient traversée. Le prix de 1944 fut remis à Elsa Triolet, juive, résistante, épouse d'Aragon communiste et actif résistant.

Et l'Académie française ? À la Libération, sept "immortels" furent inquiétés. Trois d'entre eux bénéficièrent d'un non-lieu : le général Weygand, Pierre Benoît, l'auteur de *L'Atlantide*, Edmond Jaloux[13]. Quatre membres furent condamnés : Pétain, Maurras, Hermant et Abel Bonnard, ministre de l'Instruction publique sous Vichy, qui s'était répandu dans la presse collaborationniste.

Sans heurter de front le nouveau pouvoir, l'Académie s'emploie à temporiser autant qu'elle le peut. Elle se refuse à un blâme public envers ses membres condamnés en justice. Si elle finit par se résoudre à pourvoir les sièges d'Hermant et de Bonnard avant leur mort, elle laisse vacants ceux de Pétain et de Maurras, manière déguisée de ne pas les renier. En plus, elle fait la sourde oreille aux suggestions du général de Gaulle qui avait fait savoir qu'il souhaitait l'entrée à l'Académie de Gide, Claudel, Maritain, Bernanos, Malraux, Éluard, Roger Martin du Gard, Jules Romains, Aragon, Benda. Entre 1944 et 1946, elle ne s'adjoindra que Claudel et Romains. En fait, la droite académique n'allait pas tarder à reconstituer un groupe influent. En 1953, sont élus le duc de Lévis-Mirepoix (au fauteuil de Maurras) et Pierre Gaxotte, très marqué à droite bien qu'il ait récusé le collaborationnisme de ses anciens amis de *Je suis partout*. En 1955, on note l'arrivée de Daniel-Rops, auteur catholique et maréchaliste, et de l'historien Jérôme Carcopino qui avait occupé des fonctions officielles sous Vichy. En 1958, l'élection de Paul Morand, ambassadeur de France sous Vichy, et à ce titre objet de la vindicte du général, fut écartée de justesse. Deux écrivains de la mouvance maurrassienne, Henri Massis et Thierry Maulnier, entrèrent sous la Coupole, respectivement en 1960 et 1963. Morand lui-même finit par être admis en 1968. On voit qu'en manière d'épuration, l'Académie avait procédé au service minimum.

Sous l'Occupation, les éditeurs avaient manifesté une certaine complaisance à l'égard des exigences allemandes. En signant le 28 septembre 1940 la convention sur la censure des livres, leur syndicat s'engageait à ne rien publier qui soit de nature à nuire "au prestige et aux intérêts allemands." En cas d'infraction, de lourdes sanctions financières étaient prévues. L'interventionnisme de la Propaganda[14] a voulu par ailleurs promouvoir les ouvrages qui reflétaient le point de vue allemand sur l'Allemagne, sur la France de l'avant et de l'après-guerre, sur leurs ennemis. Les éditeurs français ont collaboré à un catalogue, *Le Miroir des livres nouveaux. 1941-1942*, dans lequel étaient recensés Brasillach, Chardonne, Drieu La Rochelle, Rebatet ainsi que des auteurs moins marqués comme Bertrand de Jouvenel, Pierre Benoît, Arland, Giono, Morand. À la Libération, les grands patrons de l'édition alléguèrent la nécessité où ils s'étaient trouvés de faire les concessions indispensables à la survie de leur entreprise et que, pour le reste, ils avaient freiné au maximum les exigences qui leur avaient été présentées. Ils se dédouanèrent assez facilement, à l'exception de Bernard Grasset qui, au moins au début de l'Occupation (*A la recherche de la France*, 1940), s'était laissé aller à des déclarations imprudentes. À ce jeu, Gaston Gallimard se montra habile : en confiant la direction de la *Nouvelle Revue française* à Drieu La Rochelle tout en y maintenant la présence de Jean Paulhan, il put reprendre possession de sa maison un moment fermée et garder toutes les cartes en main. Au début de l'Occupation, il

[13] Edmond Jaloux (1878-1949), grand connaisseur des littératures anglaise et allemande, fut un auteur romanesque très fécond. Il a laissé d'intéressants témoignages sur les lettres françaises dans *Les Saisons littéraires*.

[14] La Propaganda-Abteilung Frankreich était un service chargé de surveiller la production culturelle en France. À Paris, la section littérature (Schriftum) avait Gerhard Heller comme responsable.

consentit à évincer les auteurs juifs de son catalogue, mais fut dédouané lors de la Libération grâce à l'appui que lui apportèrent les Camus, Malraux, Sartre, Éluard qui avaient continué à publier chez lui durant les Années noires. Cette logique, finalement plus économique qu'idéologique, se perçoit bien dans la résistance opposée par les éditeurs aux tentatives des Allemands pour s'assurer le contrôle du réseau éditorial par l'introduction de capitaux ou d'hommes à eux. Certes, les maisons juives n'ont pu échapper aux mesures d'aryanisation décidées par l'occupant dès le 20 mai 1940. Les Allemands se sont ainsi rendus maîtres de Ferenczi et de Calmann-Lévy devenus respectivement Éditions du livre moderne et Éditions Balzac. Mais les éditeurs non juifs, face à ces prétentions qui touchaient leurs intérêts majeurs, ont négocié serré, multipliant les finasseries juridiques ; dans l'ensemble, ils ont préservé leur autonomie sur le plan économique et financier. Au total, comme tous leurs auteurs ou presque avaient continué sous les années noires à publier chez eux, ils échappèrent généralement aux sanctions.

Tels sont, rapidement énoncés, les faits. Il convient maintenant de rendre compte des termes des vifs débats qui, une dizaine d'années durant, se sont élevés autour du thème de l'épuration chez nos hommes de lettres. Nous retiendrons les prises de position de deux d'entre eux pour leur portée emblématique. En premier lieu, celles de François Mauriac. Membre du CNÉ dès sa fondation, auteur dans les publications clandestines[15] de la Résistance, il figurait parmi les personnalités qui comptaient le plus dans le monde littéraire de la Libération. D'abord partisan d'une épuration sévère, il avait été rapidement heurté par la "loterie" des décisions de justice qui faisaient apparaître beaucoup d'incohérences. Dans ses articles du *Figaro*, il plaida, dès septembre 1944, pour la réconciliation nationale, invoquant aussi la nécessité de ne pas amputer le patrimoine spirituel de la France par l'élimination d'écrivains de talent, se refusant au nom des valeurs chrétiennes à l'application de la loi du talion, posant en principe qu'"il ne fallait à aucun prix que la Quatrième République chaussât les bottes de la Gestapo[16]." À ce titre, il appela avec succès à la grâce d'Henri Béraud condamné à mort plus pour ses campagnes outrancières d'avant-guerre dans *Gringoire* que pour une complicité avec l'Allemagne qui n'avait pu être démontrée à son procès. Il déploya surtout toute son énergie pour sauver Brasillach de la peine capitale en participant notamment à la réunion des signatures pour la pétition demandant la grâce du condamné. Ce comportement ne manquait pas de générosité puisqu'il avait été copieusement injurié par l'ancien rédacteur en chef de *Je suis partout*. Ce comportement lui valut le surnom de "Saint François des Assises" dont l'affubla *Le Canard enchaîné.*

On sait que le général de Gaulle a refusé de commuer la peine infligée à Brasillach "car dans les lettres comme en tout, le talent est un titre de responsabilité[17]". En tout cas, l'attitude de Mauriac est l'indice du trouble qui s'était emparé d'un certain nombre d'"épurateurs". Même Albert Camus qui, dans *Combat*, s'était prononcé au début pour une répression sans concession avait finalement admis la pertinence de l'argumentation de son aîné.

Les dissensions en cours au sein du CNÉ furent exacerbées par "l'éminence grise du monde littéraire", Jean Paulhan. Cette personnalité peu connue du grand public occupait depuis 1925, en tant que secrétaire puis gérant de *La Nouvelle Revue française*, une place stratégique dans le domaine de l'édition. Lui aussi était un authentique résistant, ayant fondé *Les Lettres françaises* (avec Jacques Decour) et les Editions de Minuit, ce qui rendait particulièrement dérangeante sa dénonciation des intransigeants du CNÉ. Lors de la première réunion au grand jour de cette instance, il plaide la modération au nom du "droit à l'erreur". À son sens, "l'honneur des écrivains" réside dans le principe qui avait au moment des jours sombres recueilli l'accord des membres du Comité : "ni juges, ni mouchards". Il s'oppose violemment à l'établissement d'une liste noire par le CNÉ. En 1946 il démissionne avec plusieurs notabilités des lettres comme Mauriac et Georges Duhamel. Au sein du CNÉ se retrouvaient essentiellement des communistes (Aragon, Elsa Triolet) et des compagnons de route (Julien Benda, Jean Cassou, Vercors). Cette nouvelle composition avait attaché une étiquette partisane à l'institution, marquant ainsi une étape importante dans la rupture du front de la Résistance. Dans *De la paille et du grain* (1948)

[15] *Le Cahier noir*, 1943.
[16] Article recueilli dans *Le Baillon dénoué*, Arthème Fayard, 1952, p. 398.
[17] Ch. de Gaulle, *Mémoires de guerre*, t. III, Plon, 1959, p. 141.

Paulhan poursuivra les éléments d'une polémique qui se prolongera plusieurs années durant jusqu'à l'incisive *Lettre aux directeurs de la Résistance* (1952). À ceux de ses confrères qui procèdent à une surenchère dans le patriotisme, Paulhan réplique que leurs critères de jugement condamneraient sans appel nombre d'écrivains, tels le Romain Rolland d'*Au-dessus de la mêlée* et le Rimbaud partisan du défaitisme et applaudissant en 1871, par haine de "l'idiotisme français", à l'oppression prussienne dans les Ardennes. Sa connaissance aiguë de la littérature contemporaine lui permet d'exhumer les textes relativement récents où des épurateurs intransigeants comme Aragon ou Éluard faisaient assaut, dans leur ardeur surréaliste et pacifiste, d'antimilitarisme et d'antipatriotisme. S'adressant aux communistes, il déclare parfaitement hypocrite leur condamnation inflexible de la collaboration car dans un certain cas de figure il y a fort à parier que leur attitude aurait été tout autre : "il a tenu à un hasard de l'histoire – la guerre déclarée à la Russie plutôt qu'à son alliée l'Allemagne – que vous fussiez, vous, les collaborateurs ; mais Brasillach ou Rebatet, les héros de la Résistance[18]." Il invoque enfin un autre argument consistant à mettre en évidence le paradoxe qui conduisait à frapper en priorité et plus durement la collaboration intellectuelle.

> L'épuration mène la vie dure aux écrivains. Les ingénieurs, entrepreneurs et maçons qui ont bâti le mur de l'Atlantique se promènent parmi nous bien tranquillement. Ils s'emploient à bâtir de nouveaux murs. Ils bâtissent les murs des nouvelles prisons, où l'on enferme les journalistes qui ont eu le tort d'écrire que le mur de l'Atlantique était bien bâti.
> […] Le criminel vous a paru moins coupable que le littérateur qui l'invite au crime, le traître plus digne de pardon que l'idéologue qui lui conseille la trahison. Vous décidez de vous en prendre désormais à l'auteur plutôt qu'à l'acteur, à la cause plutôt qu'à l'effet[19] .

Ce pamphlet souleva l'indignation de beaucoup de résistants, mais n'eut pas d'écho durable d'autant que l'amnistie mit l'année suivante un terme officiel à l'épuration. Le contexte était en effet bien différent de celui qui avait caractérisé les premiers jours de la Libération.

Au bout de quelques années, selon un phénomène bien connu, les passions s'étaient apaisées et l'opinion aspirait à tourner la page du passé, d'autant qu'elle était requise par l'émergence de nouveaux problèmes comme le ravitaillement et la reconstruction qui appelaient d'autres investissements. Et surtout, les anciens clivages n'avaient pas tardé à réapparaître entraînant la dislocation du Front de la Résistance. Chez les écrivains, on l'a vu, la question de la liste noire avait déjà entraîné en 1946 la démission de Paulhan et de plusieurs notabilités des lettres comme Mauriac et Georges Duhamel. La guerre froide allait accentuer les fissures de manière décisive : les purges et les grands procès staliniens mettaient de plus en plus mal à l'aise les écrivains dans leurs rapports avec le PC. En 1953, le CNÉ s'étant refusé à désigner clairement les comportements antisémites qui s'étaient fait jour au procès Slanski, les compagnons de route s'en retirèrent. L'ancienne unité de la Résistance avait définitivement volé en éclats, laissant relativement libre la voie aux anciens condamnés pour faits de collaboration qui, après l'amnistie, connaîtront peu ou prou un retour en grâce. On sait que le mouvement dit des hussards, ce groupe de jeunes écrivains (Jacques Laurent, Roger Nimier, Michel Déon, Antoine Blondin) vivement allergiques à la notion alors dominante de littérature engagée (à gauche) contribua à leur redonner une légitimité littéraire.

Quel bilan peut-on alors tirer de l'épuration dans les lettres françaises ? Il faut évidemment mettre à part ceux que leur décès avait soustraits à toute procédure (Ramon Fernandez, Drieu La Rochelle). La rigueur de l'épuration a largement dépendu de la proximité des faits qui avaient motivé les poursuites. Les écrivains qui réussirent, ne fût-ce que temporairement, à mettre de la distance entre les juridictions et eux, ou bien échappèrent aux sanctions par l'exil (Morand, Châteaubriant) ou bien furent frappés par la seule contumace (Céline) ou bien comparurent dans un climat plus apaisé. Brasillach eut la malchance d'être traduit devant un tribunal dans une période où le souvenir de la participation des collaborateurs aux excès répressifs des Allemands était encore frais. Il faut donc distinguer le court et le moyen

[18] Jean Paulhan, *De la paille et du grain,* Gallimard, 1948, p. 121.
[19] *Op. cit.,* p. 98-99.

termes. Une statistique[20] portant sur les années 1945-1946 relève que, sur 32 cas d'écrivains et de journalistes soumis à la Cour de justice de la Seine, 12 donnèrent lieu à une condamnation à mort, peine qui fut effectivement appliquée dans sept cas (dont ceux de Suarez[21], Brasillach, Ferdonnet[22], Hérold-Paquis[23], Luchaire[24]). La proportion est donc de 58 %. Or, à l'échelon national, les exécutions découlant des condamnations à mort prononcées par les Cours de justice n'ont pas dépassé 11 %. Au demeurant, le cas de Brasillach est le seul exemple d'exécution capitale parmi les écrivains dotés de quelque notoriété, les autres se définissant plutôt comme journalistes. On peut donc conclure que c'est la catégorie des intellectuels en général qui a été l'objet d'une sévérité particulière à ce moment-là.

Dans les mois qui suivirent, des non-lieux furent prononcés et des instructions furent abandonnées. Ce fut notamment le cas pour Sacha Guitry qui avait été arrêté le 23 août 1944 et interné pendant une soixantaine de jours. Il s'était attiré des antipathies pour sa suffisance et la vie fastueuse qu'il avait poursuivie sous l'Occupation. En fait aucun acte précis de collaboration ne put être relevé à son encontre, ses contacts avec les Allemands ayant surtout été motivés par le besoin d'autorisations pour faire jouer ses pièces.

Il en fut de même pour Marcel Jouhandeau. L'auteur des *Scènes de la vie conjugale* avait commis en 1936-1937 trois articles réunissant les stéréotypes antisémites traditionnels débouchant sur la condamnation de la démocratie et du communisme. Sous l'Occupation, il eut l'imprudence de participer au voyage de Weimar dont il fit un bref compte rendu, très favorable, dans *La NRF*. Pour cette tête peu politique, la motivation de ce comportement fut apparemment moins idéologique que sentimentale (son attirance pour le lieutenant Heller). Mais dès janvier 1942, il prit conscience de son faux-pas et s'abstint de tout écrit à portée politique. Il fut mis hors de cause fin 1945.

Jean Giono avait été inscrit sur la liste noire du CNÉ. Il avait eu le tort en 1941 de donner à *La Gerbe* la primeur de son roman, *Deux cavaliers dans l'orage*. Mais on ne put lui imputer un quelconque écrit en faveur de Vichy et de la collaboration. Il n'en fut pas moins détenu cinq mois sans jamais avoir été inculpé.

Montherlant s'était fâcheusement laissé aller dans *Le Solstice de juin* (octobre 1941) à exalter l'action d'une minorité "héroïque" imprégnée des idées hitlériennes susceptible de régénérer l'Europe. Ces propos extrémistes ne persisteront pas au-delà de 1942. Cette année-là, il se garde d'aller à Weimar. Sa collaboration aux journaux se raréfie et se dépolitise. Il proclame désormais un attachement prioritaire aux préoccupations artistiques et laisse entendre que sa vocation ne saurait résider dans l'engagement politique. On lui accordera que son œuvre n'a jamais fait place à l'antisémitisme officiel. En mai 1945, l'information ouverte contre Montherlant aboutira à un classement, aucun acte répréhensible n'ayant pu lui être imputé à l'exception des propos exaltés de *Solstice de juin*.

La sentence de mort contre Béraud et Rebatet fut commuée en prison et travaux forcés. Les condamnés à ces dernières peines (dont Maurras) furent généralement libérés avant terme. Une mesure d'amnistie générale fut d'ailleurs prise en août 1953. Les plus compromis purent alors reprendre une activité de publication ; Céline et même Rebatet[25] furent intégrés dans le catalogue Gallimard.

---

[20] Gisèle Sapiro, "L'épuration du monde des lettres" dans Marc-Olivier Baruch (sous la direction de), *Une poignée de misérables*, Fayard, 2005, p. 256-257.

[21] Georges Suarez (1890-1945), écrivain et journaliste, biographe de Clemenceau et d'Aristide Briand. Par hostilité à la Troisième République accusée de corruption et d'impuissance, il se rapprocha peu à peu de l'extrême droite. Pendant la guerre, il signa un essai au titre significatif : *Pétain ou la démocratie ? Il faut choisir*. Il dériva ensuite vers le collaborationnisme.

[22] Paul Ferdonnet (1901-1945), dit le "traître de Stuttgart", faisait à la radio allemande l'apologie du nazisme.

[23] Jean Hérold-Paquis (1912-1945) tenait une chronique à Radio-Paris violemment critique à l'égard des Alliés et favorable à l'Allemagne nazie.

[24] Jean Luchaire (1901-1946) fut le fondateur d'un journal collaborationniste important *Les Nouveaux Temps*.

[25] *Les Deux Étendards*, roman, 1951.

Au terme de cette enquête, est-on fondé à souscrire aux récriminations des épurés qui ont abondamment ressassé leur aigreur en protestant contre l'injustice qui, à les en croire, les a frappés ? On accordera que certaines instructions ont été diligentées sans véritable raison, que des sanctions sensiblement différentes ont été prononcées pour des faits de nature très comparable. Il est bien vrai que la collaboration en paroles a généralement été traitée plus sévèrement que la collaboration en actes. De fait, ***Realpolitik*** oblige, la collaboration économique n'a pas été beaucoup poursuivie : les besoins de la reconstruction requéraient la compétence des cadres et des entrepreneurs qui dans un proche passé avaient travaillé pour l'Allemagne. Que dire du cas d'un Bousquet, qui mit la police française au service des plus basses œuvres du nazisme, immédiatement relevé de la peine de dégradation nationale qui lui a été infligée à la Libération ?

On est cependant en droit d'estimer que le bilan de l'épuration littéraire n'est pas indigne. D'abord parce que le comportement des écrivains les plus lourdement condamnés, comme le montrent les brefs récapitulés auxquels nous avons procédé, ne les désignait que trop évidemment à rendre des comptes. Ensuite, parce que possibilité leur a été donnée de se défendre devant des instances régulières et de faire valoir une argumentation qui n'était pas rejetée d'avance ainsi que le montrent la longueur des instructions et, dans nombre de cas, l'abandon des poursuites. Reste la condamnation expéditive de Brasillach, mais précisément il est le seul cas d'écrivain reconnu à avoir subi un tel sort. L'amnistie a montré finalement qu'il n'y avait pas de volonté de persécution illimitée. Au demeurant, les condamnés de l'épuration étaient bien mal placés pour appeler à l'observation de principes qu'ils n'avaient jamais invoqués lors des procédures d'exception appliquées par le régime de Vichy. Les ennuis qu'ils ont éprouvés sont sans commune mesure avec ceux qui ont été infligés aux écrivains du camp opposé. Dans une lettre particulièrement pertinente datée de mars 1944 Jean Paulhan signifie cette réalité à Jouhandeau.

> Bien cher Marcel, de ton courage personne (ni surtout moi) ne doute. Mais en ce moment, je te prie, n'en parle pas. Ouvre les yeux. Tu n'es pas exposé. Ce n'est pas toi qui es exposé. Ce n'est pas toi qui viens de mourir en prison, c'est Max Jacob. Ce n'est pas toi qui as été tué par des soldats ivres, c'est Saint-Pol Roux. Ce n'est pas toi qui as été exécuté, après un jugement régulier, c'est Jacques Decour, c'est Politzer. Ce n'est pas toi qui es forcé de te cacher pour échapper à l'exécution, à la prison ; c'est Aragon, c'est Éluard, c'est Mauriac. Ce n'est pas toi qui es déporté en Allemagne, c'est Paul Petit, c'est Benjamin Crémieux. Ce n'est pas toi qui es en prison, en cellule, c'est Desnos, c'est Lacôte. Dans un temps où nous avons tous à montrer du courage, tu es le seul (peu s'en faut) qui ne soit pas menacé, qui mène une vie prudente et paisible[26].

Ajoutons que, rendus plus discrets sur leurs convictions intimes, ils ont rarement renié explicitement les propos qu'ils avaient tenus sous l'Occupation. La correspondance échangée entre Morand et Chardonne après la guerre montre par exemple qu'ils ont continué à évoluer dans les mêmes catégories de pensée (anticommunisme, antisémitisme, antigaullisme).

Ces débats expliquent en tout cas la fortune du thème de la responsabilité de l'écrivain qui, sous l'impulsion de Sartre en particulier, a dominé la scène de la littérature française pendant trois décennies au moins. Moins présente de nos jours, cette problématique n'est jamais complètement évacuée car elle pose un problème de fond : l'écrivain peut-il prétendre en toute circonstance à l'immunité en alléguant que ses prises de position ne relèvent que de la simple liberté d'expression puisqu'il n'a pas personnellement participé aux exactions ? C'est là assurément faire bon marché de l'influence éventuellement meurtrière qu'ont pu exercer les idées qu'il s'est employé à diffuser dans l'opinion et que son talent même a contribué à accréditer. Pour ma part, je pense que c'est l'honneur de tout écrivain et d'ailleurs de tout homme en général qui n'a pas choisi de se taire d'assumer jusqu'au bout le contenu de son discours.

[26] Jean Paulhan, *Choix de lettres II, 1937-1945. Traité des jours sombres*, Gallimard, 1992, p. 351-352.

DÉBAT

Olivier de Lacoste : À propos des éditeurs, vous avez évoqué le cas particulier de Bernard Grasset. En quoi son comportement a-t-il été plus répréhensible que celui de ses confrères ?

Géraldi Leroy : Question pertinente. À la différence des autres éditeurs, Bernard Grasset a connu des ennuis durables à la Libération. On lui reprocha alors quelques déclarations favorables à l'Allemagne, le lancement d'une collection intitulée *À la recherche de la France*, comprenant un mémoire de sa main et 5 ouvrages signés par des collaborateurs reconnus. Le 20 mai 1948, il fut condamné à l'indignité nationale à vie et à la confiscation de ses biens. Le 16 juin suivant, la société des éditions Bernard Grasset fut dissoute. Pour sa défense, il allégua que son comportement avait été purement tactique et nécessité par le besoin de poursuivre ses autres activités éditoriales, bien plus nombreuses. Au demeurant, il s'abstint de toute prise de position politique après 1941. En fait, il était plutôt suspect aux Allemands pour avoir publié en 1940 trois livres anti-hitlériens dont *Hitler et moi* d'Otto Strasser. Il n'a pas fréquenté les occupants et refusa des manuscrits de collaborationnistes comme celui de Rebatet, *Les Décombres*. Au total, l'attitude de Grasset témoigne à sa manière de l'opportunisme qui a caractérisé l'édition française au cours de la période sans qu'on puisse parler de collaboration délibérée. Le séquestre sur sa maison fut levé en janvier 1949 et Grasset lui-même amnistié en octobre 1953. (Voir Jean Bothorel, *Bernard Grasset. Vie et passions d'un éditeur*, Grasset, 1989).

Bernard Pradel : En ce qui concerne Robert Brasillach que le général de Gaulle a refusé de gracier, est-il exact que sa décision aurait été motivée par le fait qu'en examinant le dossier du procès le général avait été frappé par une photo de Brasillach revêtu d'un uniforme d'officier allemand ?

Par ailleurs, puis-je rappeler que Jacques Benoist-Méchin qui, pour s'être nettement engagé dans la collaboration avec l'Allemagne au plan gouvernemental fut condamné à mort en 1947, a bénéficié d'une grâce présidentielle, de Gaulle n'ayant pas caché son admiration pour sa grande œuvre d'historien, *Histoire de l'armée allemande*, parue en plusieurs volumes avant et après la guerre ?

Quant à Drieu La Rochelle, s'il avait écarté la solution du suicide pour se livrer à la justice, il y a lieu de penser que, ne s'étant pas compromis autant que d'autres, en particulier Brasillach, et comptant parmi ses amis des résistants tels que Malraux et Aragon, il n'aurait pas été condamné à mort.

Géraldi Leroy : L'hypothèse d'une confusion qu'aurait commise de Gaulle et qui aurait motivé en définitive le refus de la grâce revient de façon récurrente. Elle n'est validée par aucun élément sûr. J'ajoute qu'il est bien peu plausible que le général ait pu confondre deux personnages aussi morphologiquement dissemblables. Leur seule ressemblance se limitait en effet au port de lunettes d'écaille. Il n'y a pas lieu à mon sens d'imaginer d'autres raisons de la décision prise par le général que celle dont j'ai fait état dans la présente communication.

Je partage votre avis sur l'admiration qu'éprouvait de Gaulle pour l'œuvre d'historien militaire de l'Allemagne accomplie par Benoist-Méchin. Il en jugeait la lecture indispensable à qui voulait se faire une idée précise de la question traitée. Je précise que c'est le président Vincent Auriol qui a gracié Benoist-Méchin (en 1954).

Sur le destin de Drieu La Rochelle qui s'était beaucoup avancé sur la voie du collaborationnisme extrême, il est évidemment difficile de refaire l'histoire. On peut émettre l'hypothèse qu'il aurait été très exposé s'il avait été jugé dans les premiers temps de la Libération, même s'il est vrai que Malraux assurément, Aragon probablement, auraient plaidé en sa faveur.

Bernard Bailly : Le refus de grâce du général de Gaulle envers Brasillach n'est-il pas lié à la volonté du général de rompre définitivement avec le maurrassisme ?

Géraldi Leroy : La rupture avec Maurras est à mon sens bien antérieure. Certes, on peut relever des points de contact durables entre les deux hommes comme la méfiance à l'égard du parlementarisme et l'amour exclusif de la France. Mais le général ne croyait pas depuis longtemps à la possibilité d'une restauration monarchique et de son propre aveu l'idée qu'il se faisait de la France s'alimentait en premier lieu à Barrès et à Péguy, c'est-à-dire à un nationalisme républicain. S'il fustigeait les pratiques de la III^{e} République, il ne récusait pas l'idée de république en soi. Outre qu'il ne partageait pas la xénophobie et l'antisémitisme du maître de l'Action française,

l'engagement délibéré de Maurras dans le pétainisme rendait en tout état de cause tout compagnonnage impossible. J'ajoute qu'il était devenu difficile d'associer Brasillach à Maurras, le collaborationnisme du premier ayant été condamné sans réserve par le second resté fondamentalement germanophobe.

L'UNIVERSITÉ D'IÉNA ET L'HISTOIRE UNIVERSELLE[1]

Françoise L'Homer-Lebleu

RÉSUMÉ

Non loin de Weimar, l'Université d'Iéna fondée en 1558 par un décret de l'empereur Ferdinand Ier dans la mouvance de la Réforme, célèbre cette année le quatre cent cinquantième anniversaire de sa création.

Elle connut son apogée lors des dix dernières années du XVIIIe siècle, où, sous l'impulsion de Goethe qui en avait la charge, elle compta parmi ses professeurs et ses étudiants quelques-uns de ceux dont la pensée marqua durablement l'histoire de l'esprit : Fichte, Schelling, Hegel, Novalis et Hölderlin entre autres. Cette glorieuse décennie, commencée sous le signe des Lumières, introduite par la leçon inaugurale de Friedrich Schiller sur l'Histoire universelle en mai 1789, donna aussi ses fondements au romantisme naissant.

Il y a de cela quelques mois, notre confrère Pierre Gillardot nous amenait à réfléchir aux lieux et territoires rêvés[2], territoires tant imaginaires qui peuplent les romans et les mythes que ceux-là bien réels qu'a modelés l'histoire et qui vivent dans notre esprit. Aujourd'hui, c'est à Iéna que je voudrais vous emmener.

Il fut un temps, bien éloigné, où nous faisions partie d'un même empire. À l'époque carolingienne, sous Charlemagne, Iéna n'était qu'un petit village situé aux confins de l'Empire franc. En 2007, la ville d'Iéna a été décrétée en Allemagne capitale de la science pour l'année 2008, la nôtre. Entre ces deux dates se situe la haute époque d'Iéna, ville universitaire du duché de Saxe-Weimar-Eisenach dont l'esprit universel qu'est Goethe est le grand organisateur. Là-même Schiller, qui y enseigna l'histoire, composa en 1801 *La Pucelle d'Orléans*[3].

Comment cette petite ville de Thuringe est entrée dans l'Histoire universelle, c'est ce que je me propose d'étudier ce soir.

Pour nous autres Français, le nom d'Iéna qui est devenu celui d'une avenue parisienne et d'un pont sur la Seine, est d'abord lié à celui d'une victoire, celle que Napoléon remporta le 14 octobre 1806 sur l'armée prussienne que de son côté Davout battait à Auerstedt. Trois jours après cette bataille, Goethe accourait chez l'*Oberkonsistorialrat* — le président du consistoire — de Weimar pour lui demander de quelles formalités il lui fallait s'acquitter afin d'épouser au plus vite celle avec laquelle depuis longtemps déjà il vivait, Christiane Vulpius. Christiane en effet, tandis que Weimar et Iéna étaient livrés au pillage, aurait vaillamment défendu la porte de celui dont elle partageait la vie, et donc sauvé ses collections et ses manuscrits[4]. La cérémonie eut lieu le 19 octobre 1806, cinq jours seulement après la bataille. Sur les alliances, c'est la date du 14 octobre 1806 que Goethe fit graver.

---

[1] Séance du 15 mai 2008.
[2] Pierre Gillardot, *Lieux et Territoires rêvés*, séance du 21 février 2008.
[3] Création à Leipzig le 11 septembre 1801.
[4] Marcel Brion, *Goethe*, Paris, Albin Michel, 1949, éd. de 1982, p. 284-285.

Iéna, une bataille qui fit date, un poète qui fit date lui aussi : nous voici plongés en ce début du XIXe siècle au cœur même de l'histoire, celle des peuples et celle de la pensée. Avant de vous parler de l'Université cependant et de cette époque unique que fut celle de Goethe et de Schiller, il me semble important de situer Iéna dans l'espace et dans le temps.

DES ORIGINES À LA RÉFORME ET À LA CRÉATION DE L'UNIVERSITÉ

Situation géographique et création de la cité

Construite sur les bords de la Saale dans le bassin de Thuringe, Iéna, aujourd'hui ville de 101 195 habitants[5], donc comparable à Orléans, ne se trouve qu'à environ mille kilomètres de chez nous. Nous partons par le faubourg de Bourgogne direction plein est *via* Francfort-sur-le-Main puis la Porte de Thuringe, Eisenach, Gotha, Erfurt, Weimar, soit dix heures de route ; une vingtaine de kilomètres encore, et déjà nous y sommes, entrant dans Iéna par la porte Saint-Jean, comme à Orléans quand on vient de l'ouest ! À l'époque de Charlemagne, la frontière orientale de l'Empire franc suivait le cours de l'Elbe et de la Saale, affluent de la rive gauche[6]. La rive droite de la Saale était peuplée principalement de colonies slaves, comme le sont aujourd'hui encore les Sorabes. Ici comme ailleurs, à la frontière de l'Empire, on érigea forteresses, abbayes et monastères dont l'objet avoué était la propagation du christianisme, tel par exemple celui de Hersfeld qui en 775 se plaçait sous la protection de Charlemagne et dont un papier terrier mentionne aux alentours de 850 parmi les deux cent quatre-vingt-trois localités redevables de la dîme, pour la première fois le nom du village de *Jani*[7]. Dès le Xe siècle le village de *Jani* se voit doté d'une église. On a longtemps cru que c'était là le centre même de l'actuelle Iéna et de l'église principale placée aujourd'hui comme hier sous le patronage de saint Michel, l'archange gardien des seuils et des frontières. Cependant, suite à des fouilles archéologiques récentes, certains historiens supposent à présent qu'il s'agit en fait d'une première implantation située un peu en dehors de la ville, dans l'actuel quartier de *Wenigenjena,* et d'une autre église plus ancienne, dite église de Schiller, car c'est là que fut célébré le mariage du poète avec Charlotte von Lengefeld le 22 septembre 1790. L'église Saint-Michel en revanche, dite "église de la ville" (*Stadtkirche*), est à l'origine celle d'un couvent de cisterciennes fondé en 1301 qui servait aussi, clôture exclue, de lieu de culte à la communauté des fidèles. Quoi qu'il en soit le 2 septembre 1994, quatre ans à peine après la disparition de la République Démocratique Allemande et la réunification de l'Allemagne, la ville d'Iéna reprenait son ancien blason, avec au centre l'archange saint Michel ; et l'église restaurée retrouvait en l'an 2000 son bulbe, et en 2002 son archange en bronze[8].

Iéna (altitude : 155m) jouissait d'une situation favorable, au croisement d'un axe sud-nord que lui assurait son établissement sur les bords de la Saale, et de la grande voie de communication est-ouest qui, au sud de la vaste plaine du nord, au pied des massifs montagneux, traverse l'Europe de Kiev à Paris en passant par Cracovie, notre jumelle polonaise. Rien d'étonnant donc si dans un document du treizième siècle *Jani* est mentionné comme ville. Plus exactement les habitants de Iéna sont dits : "*Cives in Gene*" ; *cives*, c'est-à-dire en allemand *Bürger*, littéralement "habitant d'un *Burg*", *id est* d'un espace protégé d'un mur d'enceinte, "bourgeois" de Iéna donc, ce terme de *Bürger* signifiant aujourd'hui surtout citoyen. Nous retrouverons ce terme plus tard sous la plume de Kant et de Schiller, dans son acception actuelle cette fois. En vertu du décret de Worms dit *Constitutio in favorem principum* [9] qui en 1231 donne, ou confirme, aux princes laïques, entre autres droits, celui de créer des villes sur leurs territoires, le XIIIe siècle voit se créer et se développer nombre de villes en Allemagne. Iéna fut une de celles-là, comme l'atteste le document de 1236 à l'instant évoqué, considéré comme acte fondateur de la cité. La ville, c'est d'abord la place où se tient le marché et qui en tant que telle est régie par le droit des

[5] Donnée du 9 avril 2008, site Internet de la ville d'Iéna.
[6] Rolf Große, *Deutsch-Französische Geschichte 800-1214,* Darmstadt, WBG, 2005, p. 21.
[7] Michael Platen, *Stadtgeschichte im Museum, Jena im Mittelalter,* Halle (RDA), Schriftenreihe der Städtischen Museen Jena, 1985, p. 5.
[8] Site Internet de la ville de Iéna.
[9] Pierre Gaxotte, *Histoire de l'Allemagne,* Paris, Flammarion, 1963, t.1, p. 209.

marchands, dit *jus mercantorum*[10]. Très vite Iéna obtient le droit de basse justice, puis celui de battre monnaie et de lever des impôts, et en 1332 lui est concédé le droit dit *droit de Gotha*. Le sceau le plus ancien de la cité date de la seconde moitié du XIII^e^ siècle : *sigillum civitatis de Jene*. Au centre du sceau l'archange saint Michel bien sûr, tenant de sa main droite la lance qu'il plante dans la gueule du dragon ; à sa droite et à sa gauche, des sarments de vigne, car à côté de la pêche dans les eaux de la Saale, ce sont les vignobles qui font la réputation d'Iéna (et ce jusqu'au milieu du XIX^e^ siècle). Les doux coteaux de calcaire coquillé où niche la cité sont propices à la vigne, et les vins se vendent bien. On les exporte. À Leipzig, dans la célèbre cave d'Auerbach immortalisée par une scène du premier *Faust*, c'est du vin venant d'Iéna que l'on buvait au XVI^e^ siècle : l'aubergiste y possédait un vignoble[11], et en dépit des allégations de Mephisto, il semble que le vin se soit laissé boire.

Altmeyer : *Es lebe die Freiheit ! Es lebe der Wein* !
Mephistopheles :
Ich tränke gern ein Glas, die Freiheit hoch zu ehren,
Wenn eure Weine nur ein bißchen besser wären.
Siebel : *Wir mögen das nicht wieder hören*!

Altmeyer : Que vive la liberté ! Que vive le vin !
Mephistopheles :
Je boirais volontiers un verre en l'honneur de la liberté
Si du moins vos vins étaient un tant soit peu meilleurs.
Siebel : Voilà qu'il ne ferait pas bon nous répéter ![12]

Le temps de la Réforme à Iéna

Et nous voici au temps de la Réforme. Dure époque pour Iéna : C'est non loin de là, dans la ville universitaire de Wittenberg, en Saxe, qu'officie le professeur Martin Luther qui, le 31 octobre 1517, veille de la Toussaint, placarde sur les portes de l'église du château ses quatre-vingt-quinze thèses contre le trafic des indulgences et pour l'Évangile. Les troubles que l'on connaît et qui accompagnèrent la Réforme en Allemagne eurent pour beaucoup la Thuringe pour cadre : prédications radicales ; guerre des paysans en 1525, avec les batailles de Mühlhausen et de Frankenhausen (leur chef Thomas Müntzer est décapité non loin de Mühlhausen en 1525) ; ligue de Smalkade formée en 1531 par les princes protestants avec à leur tête l'électeur de Saxe qui rassemblait autour de lui le landgrave de Hesse, le prince d'Anhalt, le duc de Brunswick, le comte de Mansfeld, ainsi que les villes de Strasbourg, Ulm, Constance, Memmingen, Reutlingen, Biberach, Lindau, Magdebourg, Lubeck et Brême ; bataille de Mülhberg enfin en 1547. À Iéna aussi il y eut troubles et émeutes : prédications radicales, mise à sac en 1525 par les paysans en révolte du couvent des carmes (fondé en 1414) et de celui des dominicains (fondé en 1286). Le couvent de cisterciennes est dissous. Luther en personne vint à plusieurs reprises prêcher en l'église Saint-Michel pour tenter de ramener le calme[13]. Je ne vais bien sûr pas m'étendre sur ces événements, mais simplement attirer votre attention sur les conséquences qu'eut la Réforme sur le développement d'Iéna et sur l'orientation qu'y a prise l'histoire de la pensée. En 1517, lorsque éclata la Réforme, la Thuringe faisait partie du duché de Saxe où régnait depuis près d'un siècle (depuis 1423) la maison de Wettin, à laquelle d'ailleurs la ville d'Iéna appartenait depuis déjà 1331. En 1485, à Leipzig, deux frères de la maison de Wettin, Ernest et Albert, se partagèrent les terres de Saxe. Ernest reçut l'électorat et le duché de Saxe-Wittenberg qui lui était attaché, fondant la branche ernestine, tandis qu'Albert recevait Dresde et Meißen, fondant ainsi la branche albertine (celle à qui nous devons les splendeurs des musées de Dresde et une grande partie de l'argenterie royale exposée à Versailles cet hiver). C'est à l'électeur de Saxe Frédéric le Sage (*1463 ; 1486-1525, de la branche ernestine) que Luther dut son salut après la diète de Worms. Lorsqu'en 1531 se forma la ligue de Smalkade, l'électeur de Saxe Jean le Constant

[10] Pierre Bertaux, *La civilisation urbaine en Allemagne,* Paris, Armand Colin, coll. U2, 1971, p.27.
[11] Michael Platen, *Stadtgeschichte im Museum, Jena im Mittelalter,* op.cit. p. 136, p. 19.
[12] Goethe, *Faust I,* vers 2244-2247.
[13] Ilse Traeger, *Stadtgeschichte im Museum, Jena von 1500 bis 1770,* Gera (RDA), Schriftenreihe der städtischen Museen Jena, 1988, p.13.

(*Johann der Beständige*, *1468 ; 1525-1532) prit de nouveau le parti des protestants contre l'empereur et les princes catholiques, tout comme son successeur Jean-Frédéric le Magnanime (*1503 ; 1532-1554). Mais le 24 avril 1547 il fut vaincu à la bataille de Mühlberg, sur les bords de l'Elbe, par les armées impériales conduites par le duc d'Albe, et perdit l'électorat au profit de son cousin, Maurice de Saxe, de la branche albertine, qui tout protestant qu'il était, l'avait trahi pour rallier les troupes impériales. Il perdit aussi l'université de Wittenberg (Capitulation de Wittenberg, 19 mai 1547).

Ce qui s'ensuivit fut la création de l'université d'Iéna en 1558, il y a de cela exactement quatre cent cinquante ans. Et tandis que je vous parle, les festivités du quatre cent cinquantième anniversaire battent leur plein.

La création de l'Université d'Iéna

De la prison où il était retenu après la défaite de Mühlberg, Jean-Frédéric le Maganime, (1503-1554) dont la statue se dresse aujourd'hui sur la Place du Marché d'Iéna, éleva en effet dès 1547 au rang de "Lycée académique", ou "Haute école" (*Hohe Schule*) l'école que depuis deux siècles déjà la ville abritait[14]. Dix ans plus tard, par un décret du 2 février 1558, cette Haute école devenait "université" par la grâce de Ferdinand I^er^ tout juste élu empereur après l'abdication de Charles Quint. Un des premiers professeurs qui y enseigna, Johannes Stiegl, élève de l'humaniste ami de Luther Philipp Melanchton, lui donna dans un poème en son honneur le nom de *Salana*, nom sous lequel on la désigne encore aujourd'hui[15]. Le couvent des dominicains sécularisé dont quelques vestiges restaurés sont encore visibles de nos jours, devint siège de la jeune université officiellement baptisée *Collegium jenense*, et les trois mille ouvrages de la *Bibliotheca Electoralis* furent transférés de Wittenberg à Iéna où elle prit le nom de Bibliothèque académique. En peu de temps Iéna devint une des villes universitaires les plus importantes du Saint-Empire. À l'instar de Bologne, de Sienne, de Padoue, de Leipzig et de Wittenberg, elle eut, outre le droit d'enseigner dans les quatre facultés traditionnelles qu'étaient, comme le déclame Faust dans une célèbre tirade que certains d'entre vous ont, j'en suis sûre, apprise par cœur : "la philosophie, la jurisprudence, la médecine et, hélas la théologie"[16], celui de délivrer des titres universitaires. Bientôt vinrent s'ajouter, au sein de la faculté de philosophie, l'enseignement de la philologie et des sciences de la nature. Il faudra cependant attendre 1925 pour que ce dernier département forme avec les mathématiques une faculté autonome. L'université bien entendu jouissait également des franchises traditionnelles que lui conférait son statut : franchise fiscale et jurisprudence spécifique, franchises qui valurent dans les premiers temps aux étudiants de n'être pas très bien vus des bons bourgeois de la cité.

Marquée, modelée par la Réforme, Iéna devint très vite le cœur même du protestantisme, "*protestantisches Herzland*", le centre de l'orthodoxie luthérienne. C'est là d'ailleurs qu'avait eu lieu en 1523 la première prédication réformée ; là aussi, dans l'église Saint-Michel, qu'est restée la plaque tombale du réformateur coulée dans le bronze d'après un dessin de Lucas Cranach, dont une copie recouvre le tombeau de Luther à Wittenberg. Des imprimeurs s'y installèrent et furent parmi les premiers à éditer la traduction de la Bible de Luther, autour de laquelle, on le sait, se forgea la langue allemande. Dès 1525 une imprimerie est installée dans le couvent des carmes sécularisé. En 1553 l'imprimeur ami et confident de Luther, Christian Rüdiger, est appelé à Iéna et reçoit du duc l'exclusivité de l'édition et de la diffusion des œuvres du réformateur[17]. La tradition est restée : Gustav Fischer y crée en 1878 sa prestigieuse maison d'édition.

Une autre conséquence de la Réforme fut pour la Thuringe l'éclatement du pays en une multitude de petits États aux frontières fluctuant au rythme des successions. Laissons-là les

[14] Dans le couvent des cisterciennes en vertu d'un accord passé avec le « *Rat* », c'est-à-dire le conseil de la ville. *In* : site Internet de la ville de Iéna, p. 24.

[15] Par référence au nom de la Saale. *In* : Ilse Traeger, *Stadtgeschichte im Museum, Jena von 1500 bis 1770*, op.cit. p. 137, p. 14.

[16] "*Habe nun, ach! Philosophie,/ Juristerei und Medizin,/ Und leider auch Theologie/ Durchaus studiert, mit heißem Bemühn*." Goethe, *Faust*, vers 354-357.

[17] Ilse Traeger: *Stadtgeschichte im Museum, Jena von 1500 bis 1770*, op.cit. p.137, p. 31.

détails et allons à l'essentiel : à partir de 1741 la maison des Saxe-Weimar, branche aînée des Wettin, règne sur le duché de Saxe-Weimar-Eisenach, avec ses deux pôles de la culture que sont Weimar et Iéna : Weimar la résidence ducale, et Iéna avec son université, dite la *Salana* ou encore *Alma mater Jenensis,* dont l'époque la plus glorieuse bien sûr fut celle de Goethe et de Schiller. L'université cependant, bien que se trouvant sur le territoire du duché de Saxe-Weimar-Eisenach, restait financée à la fois par les ducs de Weimar, de Cobourg, de Meiningen et de Gotha, et sa gestion relevait de leur quadruple autorité, ce qui du point de vue des finances compliquait les choses[18].

DE 1775 À 1806 : DE L'ARRIVÉE DE GOETHE AU DÉPART DE HEGEL. LA HAUTE ÉPOQUE DE L'UNIVERSITÉ D'IÉNA

Arrivée de Goethe à Weimar

Automne 1775 : le jeune Goethe – il a vingt-six ans — arrive à Weimar, la capitale du duché de Saxe-Weimar-Eisenach, dont le prince, un certain Karl-August (1757-1828), vient tout juste de fêter son dix-huitième anniversaire. À présent libéré de la tutelle de sa mère Anna-Amalia qui, devenue veuve alors que l'héritier du trône n'avait que deux ans, assurait la régence, Karl-August vient de prendre en main la destinée de son État. Il aime beaucoup la chasse et les plaisirs certes, mais il a aussi reçu une éducation de qualité, dirigée bien plus vers les arts que vers la guerre, et conçue dans l'esprit des Lumières. Sa mère Anna-Amalia (1739-1807), née princesse de Brunswick-Wolfenbüttel, est nièce de Frédéric II. À Wolfenbüttel justement, où Anna-Amalia a vu le jour, les princes de Brunswick-Wolfenbüttel ont créé dès le XVI[e] siècle (1572) une célèbre bibliothèque (dite la *Herzog-August-Bibliothek*) dont après Leibniz de 1691 à 1716, l'homme des Lumières qu'était Lessing fut bibliothécaire de 1770 à 1781. Elle était dite être la huitième merveille du monde : tous les livres édités en Europe devaient y être rassemblés. Un des premiers actes de la jeune régente fut la création dès 1761 à Weimar d'une bibliothèque que très vite elle ouvrit au public. Cette bibliothèque d'ailleurs, toujours dite Bibliothèque Anna-Amalia, a brûlé en septembre 2004, mais a été réouverte au public en décembre 2007 pour clôturer l'année commémorant le deux centième anniversaire de la mort d'Anna-Amalia. Cinquante mille ouvrages cependant ont été perdus, parmi eux de précieux manuscrits[19] : la bibliothèque a lancé un appel à qui aurait des doubles des ouvrages perdus, ouvrages dont la liste est en ligne[20]. Anna-Amalia donc lit les philosophes, soutient son université, et rassemble régulièrement autour d'elle, lors de soirées devenues célèbres — sa "cour des muses" — penseurs et artistes à qui elle donne toute possibilité de se consacrer à leur art sans se soucier des contingences ni des différences de classes sociales. "Dans le salon de cette souveraine bonne, aimable, cultivée, on parlait sciences et archéologie", écrivait Marcel Brion dans son ouvrage sur Goethe, "on lisait des vers, on peignait, on feuilletait des cartons de gravures, on admirait des moulages de statues antiques, tout en écoutant l'helléniste de la cour traduire à livre ouvert Eschyle et Sophocle"[21]. C'est à cet helléniste, Wieland, qui est également traducteur de Shakespeare, qu'elle a confié quand il eut quinze ans l'éducation du futur souverain, Wieland que Madame de Staël dans *De l'Allemagne*, dit être le "Voltaire allemand", mais ajoute-t-elle : Wieland est "bien plus instruit que Voltaire"[22]. On le sait, c'est Karl-August qui a invité le jeune auteur de *Werther* à le suivre à Weimar. Goethe s'y installera, deviendra l'ami, le confident et le Premier ministre du jeune despote éclairé, qui le charge entre autres des routes, des finances, du théâtre, des pompiers, des affaires militaires, des mines d'argent d'Illmenau qu'il lui demande de remettre en activité, etc. "Notre Goethe […] siège au conseil des ministres, il est le ministre préféré, le factotum de notre duc" écrit Wieland en 1776, regrettant qu'il soit de ce fait pour de nombreuses années sans doute "perdu pour la

[18] Rüdiger Safranski, *Friedrich Schiller oder die Erfindung des Deutschen Idealismus,* Munich & Vienne, Carl Hanser Verlag, 2004, p. 306.

[19] Annette Seemann, *Die Geschichte der Herzogin Anna Amalia Bibliothek,* Francfort-sur-le-Main et Leipzig, Insel Verlag, Insel Bücherei n°1293, 2007, p. 113.

[20] Site ouvert spécialement par l'*Anna Amalia Bibliothek* avec la liste des ouvrages recherchés : http://haab.weimar-klassik.de/brandverluste/.

[21] Marcel Brion, *Goethe,* op.cit. p. 135, p. 190.

[22] Germaine de Staël, *De l'Allemagne I,* Paris, Garnier-Flammarion, GF, t.1, seconde partie, chap. IV, t.1, p.173.

littérature"[23]. Il s'occupe en effet de tout, et parmi ses fonctions il en est une qui nous ramène à Iéna, puisque Goethe est aussi responsable de tout ce qui relève des sciences et des arts, et donc de l'université. C'est surtout à partir de son retour d'Italie d'ailleurs, en 1788, qu'il consacrera le plus d'énergie à cette université, puisque la condition qu'il mit à sa réinstallation à Weimar fut d'être reçu cette fois en hôte et d'être déchargé de toutes les fonctions administratives, sauf celles qui touchaient au théâtre, aux arts, aux mines et à l'université dont il deviendra docteur en 1825 à l'occasion du cinquantième anniversaire de son installation en Thuringe[24]. À partir de 1815, quand à la suite du traité de Vienne le duché sera devenu grand-duché, Goethe portera le titre de : "*Oberaufseher über die unmittelbaren Anstalten für Wissenschaft und Kunst*"("inspecteur général de tout ce qui relève directement des sciences et des arts"). Et ce sont les meilleurs esprits de l'époque qu'il appelle ou qu'il accueille à l'université dont il a la charge ; parmi eux, en 1788, Friedrich Schiller, dont aujourd'hui l'université porte le nom.

Goethe et l'Université

C'est avec ordre et méthode que le conseiller aulique qu'est Goethe organise, avec les moyens dont il dispose, l'université d'Iéna dont il veut faire la "*Stapelstadt des Wissens und der Wissenschaften*", ("la ville de tous les savoirs et de toutes les sciences"*)*. Il appelle à Iéna les jeunes pousses les plus prometteuses — Schiller (vingt-neuf ans) en 1788, Fichte (trente-deux ans) en 1794, Schelling (vingt-trois ans) en 1798, August-Wilhelm Schlegel (sur une chaire d'esthétique ; trente et un ans) en 1798, Friedrich Schlegel (chaire de philosophie ; vingt-huit ans) en 1800, Hegel (trente-et-un ans) en 1801 — et fait en sorte de leur donner les meilleures conditions de travail possibles : laboratoires, jardin botanique, observatoire, école vétérinaire, laboratoire pharmaceutique, bibliothèques, etc. En 1788 la bibliothèque universitaire, l'ancienne *Bibliotheca Electoralis*, compte cinquante mille ouvrages. La ville d'alors environ quatre à cinq mille habitants, dont neuf cents étudiants, compte sept librairies. La presse bien entendu arrive à Iéna : sur la place du Marché, l'*Institut de lecture académique* de Voigt (*Das Voigtsche Akademische Leseinstitut*) propose une bonne centaine de gazettes venant tant d'Allemagne que de l'étranger[25]. Quant à l'*Allgemeine Literatur Zeitung,* dite la *ALZ*, publiée quotidiennement à Iéna de 1785 à 1803, puis sous le titre de *Jenaer Allgemeine Literatur Zeitung* jusqu'en 1841, elle fait autorité en matière de critique d'ouvrages tant littéraires que scientifiques dans toute la sphère germanophone[26]. Les deux frères Schlegel qui rejoignent Iéna en juillet 1796, y écrivent régulièrement des articles. En 1794 Schiller pour sa part, créera *Die Horen* (Les Heures*),* revue à laquelle collaborèrent entre autres Goethe, Fichte et Guillaume de Humboldt venu s'installer à Iéna en 1794 à la demande de Schiller, ainsi que de temps à autre son frère Alexandre de Humboldt. La revue, éditée à Tübingen chez Cotta, paraîtra jusqu'en 1797. Goethe quant à lui séjourne souvent à Iéna. Celle qui deviendra son épouse entretient trois jardins et deux demeures. C'est là, loin des soucis domestiques, loin des murmures et des fastes de la Cour, qu'il travaille à son œuvre tant scientifique que littéraire : de nombreuses scènes de *Faust*, *Hermann et Dorothée, Guillaume Meister* par exemple y sont composés. C'est ici à Iéna que s'est scellée l'amitié avec Schiller, lorsque, sortant tous deux en mai 1794 d'une conférence donnée à la Société d'histoire naturelle, ils se mirent à discuter de ce qu'ils venaient d'entendre[27]. On parla botanique et métamorphose des plantes, on discuta méthode scientifique et expérimentation, et l'on devint amis. Il s'ensuivit un échange d'un peu plus de mille lettres qui ne s'acheva qu'avec la mort de Schiller en mai 1805. Dans le jardin de la maison du professeur Schiller à Iéna, là même où d'ailleurs il écrivit *La Pucelle d'Orléans,* on peut lire gravé sur la pierre dans la tonnelle où souvent les deux poètes se retrouvaient : "*Hier hat Schiller gewohnt. An diesem alten Tisch haben wir oft gesessen und manches gute und große Wort miteinander gewechselt*" ("Ici vécut Schiller. Assis à cette vieille table bien souvent nous avons échangé de grandes et bonnes paroles")[28].

---

[23] Sigrid Damm, *Christiane und Goethe, eine Recherche,* Francfort-sur-le-Main & Leipzig, Insel Verlag, insel taschenbuch, 2001, p. 56.

[24] Sigrid Damm, *Goethes letzte Reise*, Francfort-sur-le-Main & Leipzig, Insel Verlag, 2007, p. 114.

[25] Rüdiger Safranski, *Friedrich Schiller oder die Erfindung des Deutschen Idealismus*, op.cit. p. 139, p. 307.

[26] Site de la *Thüringer Universitäts –und Landesbibliothek Jena,* dite ThuLB (Bibliothèque universitaire et régionale du Land de Thuringe) : http://www.thulb.uni-jena.de.

[27] Marcel Brion, *Goethe*, op.cit. p. 135, p. 343.

[28] Dans le texte: "*In dieser Laube, auf diesen jetzt fast zusammengebrochenen Bänken, haben wir oft an diesem*

À l'école de Kant

Goethe lui-même se considère comme homme de science avant d'être poète. Son activité scientifique est d'ailleurs reconnue, et ses collections minéralogiques dans sa belle maison du *Frauenplan* à Weimar, aujourd'hui rarement ouvertes au public, sont impressionnantes. Rassembler, comparer, classer, ranger par catégories, comprendre, voir, comme le dit Faust, "comment dans l'intime du monde tout se tient"[29], tenter de reconnaître les lois de l'univers et de les mettre en forme, telle est aujourd'hui comme hier l'œuvre de la science. À Königsberg sans doute, Kant agit de même, mais ce sont la connaissance et la raison elle-même qui sont l'objet de sa recherche. *La Critique de la raison pure* paraît en 1781, *La Critique de la raison pratique* en 1788. Certes Kant n'a jamais quitté Königsberg, l'actuelle Kaliningrad, et n'est jamais venu à Iéna, mais en 1787 un certain Carl Leonhard Reinhold est nommé professeur extraordinaire de philosophie à la faculté d'Iéna. Reinhold, né à Vienne en 1758, est prêtre et jésuite, mais converti au protestantisme, devenu franc-maçon et adepte des Lumières, il a fui Vienne où l'on étouffe un peu en dépit des réformes de Joseph II, et s'est réfugié à Weimar où il épouse d'ailleurs en 1785 Sophie-Catherine, une des filles de Wieland, l'helléniste de la Cour cité plus haut. C'est lui, Reinhold, qui introduit quasiment "en temps réel" à Weimar, et surtout à Iéna auprès des nombreux étudiants qui suivent ses cours, la pensée de Kant avec qui il entretiendra jusqu'à la mort de ce dernier le 12 février 1804, une correspondance régulière[30]. C'est avec l'arrivée de Reinhold en 1787 que commence la haute époque de l'Université d'Iéna qui devint dans la décennie suivante le lieu de naissance de l'idéalisme allemand[31].

Schiller professeur d'histoire à l'Université d'Iéna

Friedrich Schiller, le jeune auteur des *Brigands* qui a déserté le Wurtemberg où il est né et où il a été élève à Stuttgart de la célèbre école militaire créée en 1770 par le duc Charles-Eugène, l'Académie Caroline (*die Hohe Karlsschule*) ; Schiller, le poète adulé par la jeunesse qui en 1782 a trouvé refuge en Thuringe auprès d'une des ses admiratrices, Henriette de Wolzogen, mère de plusieurs de ses condisciples à la Caroline, et qui non loin de Weimar gagne à présent plus ou moins misérablement sa vie par ses écrits, est donc appelé fin 1788 à l'Université d'Iéna par Goethe lui-même, qui l'invite à y enseigner l'histoire, sans salaire il est vrai, du moins dans un premier temps : l'Université n'était pas riche[32]. Schiller certes n'est pas historien de métier – il est docteur en médecine — et il craignait "que quelques étudiants n'en sussent davantage en matière d'histoire que le nouveau maître"[33]. Tandis que Goethe de son côté le rassure évoquant le principe selon lequel — beaucoup d'entre vous le savent — c'est en enseignant qu'on apprend (*Docendo discitur*), son ami Christian Gottfried Körner — celui-là même pour qui il avait composé l'*Hymne à la joie* quelques années plus tôt — le convainc qu'ayant livré déjà une œuvre historique considérable — à l'époque il a déjà écrit *Don Carlos* (1787) et *L'Histoire de la révolte qui détacha les Pays-Bas de la domination espagnole* (*Geschichte des Abfalls der Niederlande von der spanischen Krone*, 1788) — "il pouvait sans crainte affronter la chaire universitaire."[34] !

Et il est vrai que Schiller aimait l'histoire. Ses écrits historiques le montrent à l'évidence tout autant que ses œuvres dramatiques qui presque toutes traitent de sujets historiques : *Don Carlos*, *Marie Stuart*, *Wallenstein*, *La Pucelle d'Orléans*, *Guillaume Tell*, et la dernière à laquelle il travaillait encore quand il mourut en 1805, *Demetrius*. Il est vrai qu'il avait lu également l'opuscule de Kant sur l'histoire, son *Idée d'une histoire universelle d'un point de vue cosmopolitique,* publié en 1784 (*Idee zu einer allgemeinen Geschichte in weltbürgerlicher Absicht*, in : *Berlinische Monatsschrift*, novembre

---

alten Steintisch gesessen und manches gute und große Wort miteinander gewechselt". Goethe, *Gespräche mit Eckermann* (*Conversations avec Eckermann*), *8 octobre 1827,* Berlin & Darmstadt, Deutsche Buchgemeinschaft, 1958. p. 679.

[29] Goethe, *Faust,* v. 382-383, "*Dass ich erkenne, was die Welt/Im Innersten zusammenhält*".

[30] Emmanuel Kant, *Die drei Kritiken,* Stuttgart, Alfred Kröner Verlag, Kröners Taschenausgabe, 1952, p. 488.

[31] R. Safranzki, *Friedrich Schiller oder die Erfindung des Deutschen Idealismus,* op.cit. p. 139, p.308.

[32] ibid. p. 306.

[33] Benno von Wiese, *Schiller, Einführung in Leben und Werk,* Stuttgart, Philipp Reclam-Verlag, 1955, p. 45.

[34] ibid. p. 45.

1784), ouvrage dans lequel Kant en appelait, pour écrire l'histoire, à une "tête philosophique" qui, évidemment "très avertie des problèmes historiques", n'étudie pas l'histoire uniquement "d'un point de vue empirique", en décrivant simplement les faits, mais "du seul point de vue de la contribution ou du préjudice que les peuples et les régimes ont apporté sur le plan cosmopolitique"[35]. Ce dernier terme de "cosmopolitique" sous la plume de Kant dans le texte allemand se dit "*weltbürgerlich*", adjectif formé sur le substantif *Weltbürger* : littéralement "citoyen du monde"[36]. L'habitant de la cité, le "bourgeois" (*Bürger*) du Moyen Âge rencontré dans l'acte fondateur de la ville en 1236, devenu *Staatsbürger* (citoyen), aspire à devenir *Weltbürger* (citoyen universel). Voltaire lui-même, que Schiller avait lu, déjà dans ses *Remarques sur l'histoire* écrivait en 1742 : "Ce qui manque d'ordinaire à ceux qui compilent l'histoire, c'est l'esprit philosophique"[37].

Cet "esprit philosophique"-là, attendu par Voltaire et par Kant, ce sera Schiller.

Leçon inaugurale de Schiller des 26 et 27 mai 1789 : *Qu'est-ce que l'Histoire universelle et à quelle fin l'étudie-t-on ?*

Les 26 et 27 mai 1789, alors qu'à Paris déjà les États Généraux sont réunis depuis le 5 mai et que bientôt les députés du Tiers vont se décréter Assemblée Nationale (17 juin), Schiller prononce sa leçon inaugurale. Le sujet qu'il a choisi de traiter ? Il l'a annoncé en latin, comme il se doit : *Introductio in historiam universalem.* Cette leçon inaugurale sera publiée en novembre 1789 à la fois dans la revue de Wieland *Le Mercure allemand* (*Der Teutsche Merkur*) et dans un tiré à part de la Librairie académique d'Iéna sous le titre *Was heißt und zu welchem Ende studiert man Universalgeschichte ?* Soit en français : Qu'appelle-t-on Histoire universelle et à quelle fin l'étudie-t-on ?

Certes, l'idée d'universalité n'était pas nouvelle : universaux d'Aristote, universalisme du message chrétien exprimé dans le terme même de catholicité en sont deux exemples. Mais ce concept d'universalité semble au XVIII[e] siècle prendre une dimension bien plus grande. Qu'il suffise d'évoquer l'œuvre des encyclopédistes Diderot et d'Alembert (parue en 1751 et 1780), la publication en Allemagne, en soixante-quatre volumes ! du *Grand Lexique universel et complet de toutes les sciences et de tous les arts* de Zedler (1732-1754) (*Johann Heinrich Zedlers Grosses vollständiges Universallexicon aller Wissenschaften und Künste,* consultable en ligne, sur le site de la *Bayerische Staatsbibliothek*), la classification botanique de Linné (1707-1788), l'introduction en 1794 par la Convention du système décimal — système universel s'il en est — et bien entendu la *Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen,* publiée le 26 août 1789, droits à propos desquels Condorcet déclare : "Les droits de l'homme sont […] le droit de n'être soumis qu'à des lois générales, s'étendant à l'universalité des citoyens"[38]. L'histoire, dans cette quête d'universalité, n'est pas en reste puisque autour des années 1770 plusieurs ouvrages traitant de ce sujet paraissent tant en France qu'en Angleterre et en Allemagne. Gottfried Herder pour sa part, que Goethe dès 1776 a fait venir à Weimar en tant que premier homme d'Église, écrit de 1784 à 1791 les *Idées en vue d'une philosophie de l'histoire de l'humanité* (Riga-Leipzig, 1784-91) dont Kant fait la recension pour l'*Allgemeine Literatur Zeitung* de Iéna au fur et à mesure de la parution des feuillets. Schiller, pour préparer cette leçon inaugurale, a pour le moins consulté, voire lu ces ouvrages ainsi d'ailleurs que le *Discours sur l'histoire universelle* que Bossuet avait écrit dès 1681 pour le dauphin (publié à Paris en 1681)[39].

C'est donc en philosophe que Schiller va aborder le sujet qu'il s'est proposé de traiter pour cette leçon inaugurale des 26 et 27 mai 1789. Nombreux les étudiants qui accourent pour

---

[35] Emmanuel Kant, *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique, Opuscules sur l'histoire,* Paris, GF Flammarion, 1990, p. 89.

[36] Emmanuel Kant, *Die drei Kritiken,* op.cit. p. 141, *Die Geschichtsphilosophie,* p. 478:"*was Völker und Regierungen in weltbürgerlicher Absicht geleistet oder geschadet haben*".

[37] Voltaire, *Œuvres historiques*, édition présentée, établie et annotée par René Pomeau, Gallimard, Pléiade, 1957, page 43.

[38] Malet et Isaac, *L'Histoire,* Marabout, 1997, p. 584.

[39] Friedrich Schiller, *Sämtliche Werke (Oeuvres complètes)* en cinq volumes, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1993, t. IV (*Historische Werke),* p. 1053.

écouter le célèbre professeur, comme ils le font toujours, mais dans l'autre sens, quand on donne *Les Brigands* au théâtre de Weimar, organisant ce qu'ils appellent des "*Räuberfahrten*" ("des sorties de brigands")[40]. Aucune salle n'est assez grande pour les accueillir tous. À l'époque la petite ville d'Iéna – je l'ai dit — comptait à peine cinq mille habitants, et accueillait neuf cents étudiants (il faut dire que tous n'étudiaient pas : on se battait beaucoup en duel, et on buvait de la bière !). La plupart des cours avaient lieu chez les professeurs eux-mêmes, ou dans des maisons particulières où l'on avait aménagé des amphithéâtres, comme dans beaucoup de villes universitaires. C'est dans l'amphithéâtre de Reinhold que devait parler Schiller. La salle contenait cent places. Une demi-heure avant l'ouverture, la salle était déjà pleine, on déménagea dans une autre salle, celle du théologien Griesbach, la plus grande, qui en contenait de trois à quatre cents, raconte Schiller. Finalement, ils furent plus de quatre cents à écouter cette conférence, et ceux qui n'avaient pas trouvé place à l'intérieur, écoutèrent l'orateur par les fenêtres grandes ouvertes en cette chaude soirée de la fin mai 1789, sur les marches de la rue Saint-Jean, la grande rue d'Iéna, celle par laquelle tout à l'heure nous sommes entrés dans la ville. Le soir les étudiants viennent lui chanter une sérénade sous ses fenêtres et l'acclamer par des *Vivat*. Le lendemain, ils sont plus de quatre cent quatre-vingts, plus de la moitié des étudiants d'Iéna, à venir écouter Schiller[41]. Une semaine plus tard, de Hambourg à Vienne, l'Allemagne est au courant[42].

Schiller lui-même a raconté cet épisode devenu légendaire :

> Ce fut alors le spectacle le plus amusant qui fût. Tous se précipitèrent dehors et descendirent en un joyeux cortège la rue Saint-Jean, une des plus longues d'Iéna, qui était toute couverte d'étudiants. Comme ils couraient aussi vite qu'ils le pouvaient afin d'avoir une bonne place dans l'auditorium de Grießbach, la rue fut mise en alarme et il y eut force mouvement aux fenêtres. On crut d'abord à un incendie, et au château la garde se mit en route. Qu'est-ce donc ? Mais que se passe-t-il donc ? disait-on partout. Et alors on répondait : c'est le nouveau professeur qui va donner son cours. Je venais à leur suite, accompagné de Reinhold ; et tandis que je traversais ainsi la ville presque d'un bout à l'autre, il me semblait passer par les baguettes[43].

Schiller entre comme porté en triomphe dans l'auditorium, se frayant un chemin entre la foule, escorté par les dignitaires de l'Université. Et tandis que les étudiants tapent à grand bruit sur la table, "ce qui, continue-t-il, a ici valeur d'applaudissement, je montai en chaire et me vis entouré de tout un amphithéâtre […]. Au bout des dix premiers mots que je fus en mesure de prononcer avec fermeté, j'étais en pleine possession de mon sujet, et je lus mon cours avec une force et une assurance qui me surprirent moi-même"[44].

L'Histoire universelle

Que tente de démontrer Schiller ? Dans sa première leçon, il reprend et explique les deux notions empruntées à Kant, faisant le départ entre d'un côté les savants qui travaillent pour gagner leur pain, qui vivent **de** la science (qu'il appelle "*Brotgelehrte*"), et d'un autre côté ceux qu'il appelle comme Kant les têtes philosophiques ("*philosophische Köpfe*") qui vivent **pour** la science et qui, portés par l'enthousiasme, n'ont de cesse de chercher la vérité. C'est bien entendu à cette démarche enthousiaste qu'il invite ses étudiants.

Ceci posé, il s'agit de répondre en philosophe aux deux questions annoncées. Et d'abord "Qu'est-ce que l'Histoire universelle ?".

---

[40] La première des *Brigands* fut donnée à Weimar le 30 novembre 1784. *In* : Sigrid Damm, *Christiane und Goethe, eine Recherche,* op.cit. p. 140, p. 99.

[41] Sigrid Damm, *Das Leben des Friedrich Schiller, eine Wanderung,* Francfort-sur-le-Main & Leipzig, Insel Verlag, insel taschenbuch, 2006, p. 129-130.

[42] Rüdiger Safranszki, *Friedrich Schiller oder die Erfindung des Deutschen Idealismus,* op.cit. p. 139, p. 311.

[43] Lettre à Körner du 28 mai 1789, citée par Rüdiger Safranski, *Friedrich Schiller oder die Erfindung des Deutschen Idealismus,* op.cit. p. 139, p. 311.

[44] Ibid., p. 311.

L'histoire du monde – *Weltgeschichte* — qui ne commence d'ailleurs qu'avec l'apparition de l'écriture, précise Schiller - nous ne pouvons pas la connaître : nous n'avons que bien trop peu de sources, de sources fiables. Il n'existe que bien trop peu de "monuments" qui nous permettent de reconstituer l'ensemble, ce terme de "monument" — en allemand *Denkmal* — devant évidemment être entendu dans son sens propre, classique, c'est-à-dire "ce qui permet de se souvenir", un peu comme quand on parle en géographie de buttes témoins. Tenter de reconstituer les faits à partir des quelques éléments que nous possédons, c'est là ce que se propose de faire l'histoire proprement dite. Quand on remonte le cours de l'histoire cependant, d'aujourd'hui à hier, il est possible, à partir de ces quelques "monuments" qui subsistent, de comprendre le sens de l'ensemble, ou plutôt de donner un sens à l'ensemble, un sens qui fasse d'un agrégat aléatoire de faits un "ensemble cohérent, conforme à la raison, [..] harmonieux"[45]. Tel est le projet de l'Histoire universelle. Donner un sens, et non pas comprendre le sens, car il ne s'agit pas pour Schiller de croire en une quelconque providence, divine ou autre. Cette cohérence "harmonieuse", Schiller le sait, elle n'est que le fruit de notre propre représentation. Ce germe d'harmonie, c'est dans l'homme qu'il est présent, non dans les faits. Mais c'est justement là qu'intervient la réponse à la seconde question : "à quelle fin étudier l'Histoire universelle ?". Eh bien justement, parce que, "éclairant l'intelligence", et "répandant dans les cœurs un enthousiasme bienfaisant", l'étude de l'Histoire universelle éveillera en ceux qui s'y adonneront le désir de contribuer à l'avènement d'un siècle qui sera toujours plus humain. Schiller décrit l'Histoire universelle par une figure allégorique comme "l'immortelle citoyenne de tous les temps et de toutes les nations"[46], et invite ses jeunes auditeurs à regarder vers l'avenir, vers ce "siècle humain" (*"das menschliche Jahrhundert"*), qu'en dépit des rechutes toujours possibles, ils sont appelés à construire. Étudier l'Histoire universelle, c'est pouvoir espérer "résoudre le problème de l'ordre du monde et aller à la rencontre de l'esprit dans la plus belle de ses actions"[47]. Cela signifie tout simplement que Schiller croit à un progrès moral possible de l'humanité.

> Une noble aspiration doit nous embraser, et nous mener à la rencontre de ce riche héritage de vérité, de moralité (*Sittlichkeit*) et de liberté que nos pères nous ont transmis et qu'il nous faut transmettre à notre tour à ceux qui nous succéderont, enrichi de tout ce que nous y aurons ajouté. […] Quelle que soit la fonction que vous occuperez dans la société des citoyens, dit-il dans sa péroraison, vous pourrez y apporter votre pierre. Devant chaque talent s'ouvre la voie de l'immortalité, je veux dire de la véritable immortalité, celle où l'action demeure et continue sa course quand bien même resterait loin derrière elle le nom de celui qui en est l'auteur[48].

C'est par cette foi enthousiaste dans le progrès moral de l'humanité, progrès auquel tous ont le pouvoir, et donc le devoir, de contribuer, que se termine cette leçon inaugurale. Nous sommes en fait bien proches de ce qu'écrivait Condorcet en 1793 dans son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain.* Rien d'étonnant donc si le 26 août 1792 l'Assemblée Législative décernait à Schiller le titre de citoyen d'honneur et lui conférait la citoyenneté française, même si ce n'était "que" parce qu'il était l'auteur des *Brigands*[49]. Pauvre Schiller qui ne pouvait imaginer dans quelles affres nous plongerait ce siècle de misère qui vient de se terminer !

Schiller enseignera deux années durant l'histoire à Iéna. L'enseignement d'ailleurs à la longue lui pèsera et il aura à son propos des mots que la bienséance m'interdit de répéter dans cette enceinte. Dès 1791, il sera dispensé de cours en raison de sa santé précaire, tout en gardant son titre de professeur. Parmi les sujets qu'il traite, du point de vue de l'Histoire universelle, notons plus particulièrement un cours sur les croisades qu'un jeune étudiant au nom prestigieux suivra avec passion, Friedrich von Hardenberg (né le 2 mai 1772 à Oberwiederstedt, mort le 25 mars 1801 à Weißenfels), plus connu sous le nom de Novalis, l'ingénieur poète, prince du

[45] "*Ein vernunftmäßig zusammenhängendes Ganzes*", in*: Was heißt und zu welchem Zweck studiert man Universalgeschichte ?* Stuttgart, Reclams Universal-Bibliothek n° 18460, 2006, p. 24.
[46] "*Eine unsterbliche Bürgerin aller Nationen und Zeiten*", ibid., p. 27.
[47] "*Dem höchsten Geist in seiner schönsten Wirkung begegnen*", ibid., p 26.
[48] Ibid., p. 28.
[49] Sigrid Damm, *Das Leben des Friedrich Schiller, eine Wanderung,* op.cit. p. 143, p. 169.

romantisme allemand. Il avait dix-sept ans lorsqu'en octobre 1790 il entra à l'université d'Iéna pour y étudier le droit. D'emblée il y fut remarqué : "L'apparition de ce garçon d'une rare beauté et d'une extrême distinction de manières et de sentiments fit sensation dans les cercles intellectuels de la laborieuse cité" écrit à son propos Marcel Brion dans *L'Allemagne romantique*[50]. Très vite Novalis se liera d'amitié avec le jeune professeur en qui il verra "l'éducateur des siècles à venir"[51]. "Schiller", écrivait-il à Reinhold dans une lettre du 5 octobre 1791 "serait rien que par sa grandeur et sa beauté morales, capable de sauver de l'anéantissement un monde qui pourtant l'aurait mérité"[52]. Novalis veillera Schiller plusieurs nuits durant lorsqu'en janvier 1791 il sera pour la première fois terrassé par le mal avec lequel il lui faudra vivre jusqu'à sa mort en 1805[53]. Le roman non terminé de Novalis, *Henri d'Ofterdingen*, commencé en novembre 1799, dans lequel pour une des toutes premières fois en Allemagne, apparaît le mot "romantisme"[54], doit beaucoup à Schiller.

Les échos de la Révolution française et l'arrivée de Fichte

Mais revenons à 1789. Deux mois à peine après la leçon inaugurale de Schiller, à Paris, la Bastille tombe : les premiers acquis de la Révolution française sont salués par les milieux éclairés qui gravitent autour de l'Université, et tout particulièrement parmi les étudiants. Guillaume de Humboldt qui se trouve à Paris durant l'été 1789 passe Noël à Weimar et apporte à Goethe et à Schiller qu'il y rencontre pour la première fois, les nouvelles fraîches venues de France. Il en va de même pour son frère Alexandre de passage à Paris en 1790 au moment de la fête de la Fédération. On lit la presse française, le *Journal de Paris* (fondé en 1777) et *Le Moniteur universel* (fondé en 1789)[55]. Même si Goethe, qui n'aime guère le désordre, prend ses distances, dans les premiers temps, l'intelligentsia d'Iéna, bien sûr, comme ailleurs en Allemagne, prit plutôt le parti de la France, contre l'Autriche et la Prusse qui en dépit des réformes initiées par Joseph II et Frédéric le Grand, étaient restés des États réactionnaires. Le procès engagé contre Louis XVI cependant change le cours des choses. Schiller se propose de se rendre à Paris pour plaider devant la Convention la cause du roi dont l'exécution finalement emplit l'Allemagne d'effroi. Dans une des lettres qu'il envoie à son mécène danois le duc Frédéric-Christian de Schleswig-Holstein-Augustenburg Schiller évoque, le 13 juillet 1793, "la barbarie" révolutionnaire. "Le moment était favorable, écrit-il, mais il a rencontré une génération dépravée. Le règne libéral de la raison vient trop tôt quand on est à peine capable de se départir de la violence brutale, bestiale"[56]. Il se produit un retournement radical. Johann Gottlieb Fichte (né en 1762 à Rammenau bei Bischofswerda, mort à Berlin 1814) qui avait rendu visite à Kant en Prusse orientale et dont la publication d'abord anonyme, à Königsberg, par l'entremise de Kant lui-même, de *L'Essai d'une critique de toute révélation*[57] avait révélé au monde le précoce talent, est appelé en 1794 à Iéna pour y enseigner la philosophie sur la chaire de Reinhold nommé à Kiel[58]. Il a accepté cette nomination pour être plus près de Schiller, dont il écrit à Guillaume de Humboldt qu'avec lui c'était, pour la philosophie, une nouvelle époque que l'on attendait[59]. Fichte prend le parti de la Révolution, tout en se déclarant pour Danton, contre Robespierre. Avec son collègue le professeur Niethammer, ancien élève du *Tübinger Stift*, il fonde une revue, *Das philosophische Journal einer Gesellschaft deutscher Gelehrten* qui paraîtra de 1795 à 1800. C'est Fichte

---

[50] Marcel Brion, *L'Allemagne romantique,* Paris, Albin Michel, 1963, t. 2, p. 10.

[51] "*Der Erzieher des künftigen Jahrhunderts*" , in : *Novalis an Professor Karl Leonhard Reinhold in Jena, am 5ten Oktober 1792*. In: Novalis, *Gesamtwerk (Oeuvres complètes),* Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1999, t. 1, p. 512.

[52] "*Schiller, dessen sittliche Größe und Schönheit allein eine Welt, deren Bewohner er wäre, vom verdienten Untergang retten könnte*", ibid., p. 509-510.

[53] Rüdiger Safranski, *Friedrich Schiller oder die Erfindung des deutschen Idealismus,* op.cit. p. 139, p. 343.

[54] Novalis, *Heinrich von Ofterdingen,* chap. 2, "*die romantische Ferne*" ("*le lointain romantique*") in: *Gesamtwerk* t.1, op.cit. p. 145, p. 249.

[55] Sigrid Damm, *Das Leben des Friedrich Schiller, eine Wanderung,* op.cit. p. 143, p. 168.

[56] Ibid., p. 178.

[57] Titre allemand: *Versuch einer Kritik aller Offenbarung*.

[58] Rüdiger Safranski, *Friedrich Schiller oder die Erfindung des Deutschen Idealismus,* op.cit. p. 139, p. 382.

[59] *"Zu Humboldt sagte er* [Fichte], *Schiller bedeute " sehr viel für die Philosophie", es sei von ihm philosophisch schlechterdings eine neue Epoche zu erwarten.",* ibid., p.382.

qui est à présent l'âme de Iéna écrit à son ami Neuffer[60] le jeune Hölderlin qui y vient passer un semestre pour se trouver lui aussi dans l'entourage de Schiller. Les cours de Fichte, dans lesquels le jeune philosophe développe sa doctrine de la science, attirent nombre d'étudiants et donnent lieu à de multiples débats, car il passe pour jacobin et révolutionnaire, ce qui en 1795 déjà vous rend suspect. Plus tard, au XIX[e] siècle on introduira le terme de démagogue, et être accusé de l'être pouvait vous valoir la prison. On lance des pierres contre la demeure de celui qu'on appelle "*den Eisernen Fichte*" (Fichte, l'homme de fer). Iéna est secoué par la querelle dite de l'athéisme. En 1799 Fichte en effet, accusé d'athéisme, est finalement chassé d'Iéna. Il part à Berlin où il prononcera bientôt ses *Discours à la nation allemande*. Cela ne sera pas sans conséquence. En 1811 il sera le premier recteur élu de l'université fondée par Guillaume de Humboldt, celle qui deviendra l'Université Humboldt en 1949.

Autour de Schelling : le premier romantisme. L'arrivée de Hegel

Bientôt, c'est un certain Schelling qui est appelé à Iéna – lui aussi un grand nom de la philosophie allemande. "Au plus grand penseur d'Allemagne" fit graver sur sa tombe à Ragaz en Suisse le roi de Bavière Maximilien[61]. Schelling appartient à la nouvelle génération. Il n'avait que quinze ans quand en 1790 il avait été accueilli au *Tübinger Stift*, cette autre institution célèbre du Wurtemberg chargée pour sa part de former des pasteurs, toujours en activité d'ailleurs, qui en 1790 avait accueilli en même temps le célèbre trio formé par Schelling, Hölderlin et Hegel. Cela, tous les germanistes le savent. À Tübingen, où les nouvelles et les gazettes de France arrivaient vite, puisque Montbéliard était rattaché au Wurtemberg, on avait salué la Révolution française avec enthousiasme et planté des arbres de la liberté. Schelling à Tübingen lit Kant et Fichte. En 1798, à vingt-trois ans, ayant déjà publié ses *Idées pour une philosophie de la nature* (1797) et *L'Âme du monde* (1798), il est nommé, à sa demande, professeur de philosophie sans honoraire à la faculté d'Iéna, à l'instigation de Fichte et avec l'aval de Goethe plongé dès sa parution dans la lecture de la *Weltseele (L'Âme du monde)*. Parmi les critères retenus pour sa nomination : "pas la moindre trace d'une allure sans-culotte", écrit Goethe, "parfaite mesure et bonne éducation"[62]. Il y restera jusqu'en 1803.

Entre-temps cependant, un nouvel esprit s'est emparé d'Iéna. Iéna, 1798 : année donc de l'arrivée de Schelling, année aussi de l'éclosion de la première génération romantique, celle dite d'Iéna justement que l'on appelle aussi "*Frühromantik*", ou premier romantisme, et qui réunit autour de Schelling, les frères Schlegel, avec lesquels on se doit d'évoquer Caroline Böhmer-Schlegel-Schelling, née Michaelis, épouse à l'époque d'August-Wilhelm, ainsi que Dorothée Veit, née Mendelssohn, compagne de Friedrich Schlegel, Clemens Brentano qui y est étudiant, Tieck qui y séjourne de 1799 à 1800, et enfin Novalis évoqué ci-dessus. En 1798, après avoir commencé une carrière d'ingénieur aux salines de Weißenfels, Friedrich von Hardenberg, se décide à entrer à l'École des Mines de Freiberg, mais continue à se rendre régulièrement à Iéna où il a déjà rencontré Fichte. Il prend une part active à l'éclosion de ce premier romantisme. Schelling lui, en août 1798, attendant la réponse de l'Université d'Iéna, se rend à Dresde où il rejoint August-Wilhelm Schlegel qui y séjournait alors avec son épouse Caroline. Friedrich Schlegel vient à son tour, ainsi que Novalis venu de Freiberg, Fichte de Iéna et Rahel Levin arrivée de Berlin où elle tient salon. Ensemble ils passent des heures dans la célèbre galerie de peintures d'Auguste Le Fort, formant ce que Xavier Tillette appelle "la hanse ou guilde romantique"[63], reprenant par ces termes d'ailleurs une proposition émise dans l'*Idée 142* de Friedrich Schlegel[64]. En cet instant que Xavier Tillette dans sa biographie de Schelling appelle une "heure étoilée de l'humanité"[65], devant les Titien, les Corrège, les Rubens, les Rembrandt et autres, et surtout la célèbre Madone Sixtine de Raphaël, ils ont "*la Révélation de l'art*", "*la Visitation*

[60] "*Fichte ist jetzt die Seele von Jena*", ibid., p. 382.
[61] Xavier Tillette, *Schelling*, Paris, Calmann-Lévy, 1999, p. 387.
[62] Lettre à Voigt du 29 mai 1798, citée par Xavier Tillette, *Schelling*, ibid., p. 61.
[63] Xavier Tillette, *Schelling*, ibid. p.62.
[64] Ph. Lacoue-Labarthe/J.-L. Nancy, *L'Absolu littéraire, Théorie de la littérature du romantisme allemand*, Paris, Seuil, coll. Poétique, 1978, p. 221 : "Comme les marchands du Moyen Âge, les artistes devraient aujourd'hui former ensemble une Hanse pour se défendre en quelque sorte mutuellement."
[65] Xavier Tillette, *Schelling*, op.cit. p. 146, p. 64.

de Dresde" dit Tillette[66]. C'est là "le premier rendez-vous de la première génération romantique"[67]. De l'art, de l'émotion esthétique qu'il provoque, il sera question dans la revue que les frères Schlegel fondent en 1798 à Iéna, l'*Athenäum,* revue qui paraîtra jusqu'en1800 et dans laquelle Friedrich von Hardenberg pour la première fois signe sous le nom de *Novalis*, celui qui défriche de nouvelles terres. C'est dans le premier numéro de cette revue d'ailleurs, dans le *Fragment 116*, qu'est donnée la définition de la poésie romantique :

> La poésie romantique est une poésie universelle progressive. Elle n'est pas seulement destinée à réunir tous les genres séparés […]. Aucune théorie ne peut l'épuiser, et seule une critique divinatoire pourrait se risquer à caractériser son idéal. Elle seule est infinie, comme elle seule est libre et elle reconnaît pour première loi que l'arbitraire du poète ne souffre aucune loi qui la domine. Le genre poétique [*Dichtart*] romantique est le seul qui soit plus qu'un genre, et soit en quelque sorte l'art même de la poésie [*Dichtkunst*] : car en un certain sens toute poésie est ou doit être romantique[68].

Il y aura à Iéna en 1799 encore plusieurs rencontres de la guilde romantique dans la demeure du professeur August-Wilhelm Schlegel où son épouse Caroline tient pension et table ouverte : le brouet y est bien maigre, mais le piment de la conversation – le célèbre *Witz* — supplée à la fadeur des mets[69]. Là se retrouvent à côté des frères Schlegel, de Caroline et de Dorothée, Ludwig Tieck, Novalis, Schelling, et le philosophe Schleiermacher parfois qui vient de Berlin les rejoindre, avant que le groupe se disperse.

Cette année 1799 en effet, avec la querelle de l'athéisme évoquée plus haut, marque le chant du cygne pour l'Université d'Iéna. "L'école d'Iéna est dispersée" écrit en 1805 Hegel à son collègue Voss qui vient de quitter Iéna où il avait enseigné de 1802 à 1805[70]. Schelling en 1803 part à Würzburg, avec d'autres professeurs dont les théologiens Niethammer et Paulus ; August-Wilhelm devient le compagnon de Madame de Staël (1803-1817) et l'accompagne à Coppet ; son ex-épouse Caroline épouse Schelling. Avec sa maîtresse Dorothée qu'il épouse en 1804 – il a d'abord fallu qu'elle divorce et qu'elle se convertisse au protestantisme puisque, fille du philosophe Moïse Mendelssohn, elle est juive de naissance – avec Dorothée donc, Friedrich Schlegel se rend à Paris (1801) pour y étudier les œuvres d'art qui y sont amassées, pour certaines fruit des rapines des armées françaises, puis à Cologne où tous deux se feront catholiques. Tieck se partage entre Dresde et Berlin. Quant à Novalis, il meurt de phtisie le 25 mars 1801 en présence de son frère Carl von Hardenberg[71], et de Friedrich Schlegel, l'ami fidèle. Tieck se chargera de la publication de son dernier manuscrit, la première partie de *Heinrich von Ofterdingen,* fleur bleue du romantisme allemand.

Iéna aux alentours de 1795, où dans la maison du professeur Niethammer se réunissaient Fichte, Hölderlin et Novalis[72], tandis que chez Schiller Guillaume de Humboldt devisait avec Goethe : un moment unique dans l'histoire peut-être, où en un seul lieu, en si peu de temps, se sont trouvés concentrés tant d'intelligence et tant d'esprit. "Peut-être Iéna, tel qu'il était encore il y de cela sept ou huit ans, fut-il pour des siècles la dernière apparition vivante de son espèce" écrivait Schiller à Guillaume de Humboldt dans une lettre du 18 août 1803[73]. Et, en effet, avec Reinhold, disciple de Kant en 1787, Schiller en 1789, Fichte en 1794, August Wihelm Schlegel en 1798, Schelling en 1798, Frédéric Schlegel en 1800, et bientôt Hegel qui y arrivera en 1801, c'est

---

[66] Ibid., p. 80.
[67] Ibid., p. 62.
[68] Ph. Lacoue-Labarthe/J.-L. Nancy, *L'Absolu littéraire,* op.cit. p.146, p. 112.
[69] Xavier Tillette, *Schelling,* op.cit. p. 146, p. 74.
[70] Friedrich Hegel, *Correspondance,* t.1, 1785-1812, traduit de l'allemand par Jean Carrère, texte établi par Johannes Hoffmeister, Paris, Gallimard, coll. Tel, 1990, p.96.
[71] Ludwig Tieck, *Das Leben des Novalis (La Vie de Novalis), introduction aux oeuvres de Novalis (1815),* in : *Novalis,* Francfort sur le Main, Insel Verlag, insel taschenbuch, 1976, p. 31.
[72] En mai 1795 selon *pegasus online schrift Freie Universität Berlin*.
[73] "*Vielleicht war Jena, wie es vor 7 – 8 Jahren noch war, die letzte lebendige Erscheinung ihrer Art auf Jahrhunderte*", in: Rüdiger Safranski, *Schiller oder die Erfindung des deutschen Idealismus,* op.cit. p. 139, p. 510.

le terreau philosophique même qui nourrira la pensée et la poésie des siècles à venir qui s'est trouvé là concentré à l'Université d'Iéna en cette fin du XVIII[e] siècle.

La bataille d'Iéna et le départ de Hegel

Cette activité de l'esprit cependant, déjà bien affaiblie par l'éviction de Fichte en 1799 et l'atmosphère détestable qui s'en était suivie — "les sanglantes querelles d'Iéna" écrit Schelling à Hegel[74] — "un petit nid d'assassins" que le Iéna d'alors, disait Caroline[75] —, affaiblie aussi par le départ de Schelling en 1803, est brutalement interrompue par la double bataille de Iéna–Auerstedt des 13 et 14 octobre 1806. Si grâce à la démarche que la duchesse Louise, épouse de Carl-August, osa le 15 octobre auprès de Napoléon[76], Weimar échappa finalement à la dévastation complète (mais nombre de demeures, dont celle de Wieland, furent entièrement saccagées) et le duché de Saxe-Weimar-Eisenach non considéré comme pays vaincu, Iéna, la ville universitaire, fut trente-six heures durant livrée au pillage des armées françaises – les textes allemands parlent de soldatesque — auxquelles le droit est donné de piller partout où bon leur semble. L'université pour sa part s'en sort bien puisque Goethe obtiendra de l'Empereur une lettre la protégeant[77]. Le début des cours du semestre d'hiver qui était prévu pour le lundi 13 octobre justement est reporté à une date ultérieure[78]. Pour Hegel, ce 13 octobre était la date ultime à laquelle il lui fallait envoyer à son imprimeur, à Bamberg, les derniers feuillets de sa *Phénoménologie de l'esprit* dont il devait terminer la rédaction la nuit du 12 au 13 octobre. Les premiers feuillets avaient été confiés à la poste quelques jours plus tôt, partis pour Bamberg où étaient justement regroupées les troupes françaises, Empereur en tête ! Le 13 octobre, les Français entraient dans Iéna. "J'ai vu", écrit Hegel à son ami le théologien Niethammer, "l'Empereur, cette âme du monde, sortir de la ville pour aller en reconnaissance ; c'est effectivement une sensation merveilleuse de voir un pareil individu qui, concentré ici sur un point, assis sur un cheval, s'étend sur le monde et le domine"[79]. Plus tard, après l'abdication de l'Empereur à Fontainebleau (6 avril 1814), revenant sur ces journées où dans la fièvre de la création et de la bataille il terminait son manuscrit, Hegel écrira à Niethammer :

> Dans mon oeuvre (achevée dans la nuit précédant la bataille d'Iéna), je dis, p. 547 : "La liberté absolue (elle a été décrite auparavant ; c'est la liberté purement abstraite, formelle de la République française, issue, comme je le montrais, de la philosophie des Lumières) sort de sa réalité qui se détruit elle-même pour pénétrer dans un autre pays (je pensais à un pays déterminé), le pays de l'esprit conscient de lui-même"[80].

En un sens, peut-être peut-on dire que si la Révolution s'est faite à Paris et depuis Paris, c'est à Iéna qu'elle s'est pensée dans sa signification abstraite.

Quand aujourd'hui on parcourt le vieux cimetière romantique d'Iéna, on peut à l'ombre des frondaisons, passant devant les grands noms de l'histoire qui y reposent, méditer à loisir sur la vanité de toute chose humaine. Goethe cependant, dans cette défaite, voit surtout la fin d'une époque dépassée, morte de sa belle mort, la fin d'"une constitution vermoulue dont le seul corps sain était ce qui relevait des sciences et des arts"[81]. Valmy et Iéna pour lui forment un tout, la célèbre phrase qu'en 1822 dans *La Campagne de France*, il écrit avoir prononcée à propos de Valmy : "Ici et de ce jour débute une nouvelle époque de l'histoire du monde", c'est à propos de la bataille d'Iéna qu'il l'aurait dite, affirme Friedrich Wilhelm Riemer qui depuis 1803 avait en

---

[74] Lettre du 3 mars 1804, Hegel, *Correspondance I,* op.cit. p. 147, p.81.
[75] Xavier Tillette, *Schelling,* op.cit. p. 146, p. 90.
[76] Sigrid Damm, *Christiane und Goethe, eine Recherche,* op.cit. p. 140, p. 329.
[77] Ibid., p. 342.
[78] Lettres de Hegel à Niethammer en date des 6 & 22 octobre 1806, *in* : Hegel, *Correspondance I,* op.cit. p. 147, p. 113 &119.
[79] Ibid., p. 114-115.
[80] Lettre de Hegel à Niethammer en date du 29 avril 1814, *in* : Hegel, *Correspondance II,* 1813-1822, traduit de l'allemand par Jean Carrère, texte établi par Johannes Hoffmeister, Paris, Gallimard, coll. Tel, 1990, p. 31.
[81] Sigrid Damm, *Christiane und Goethe, eine Recherche,* op.cit. p. 140, p. 342.

charge l'éducation de son fils et devint par la suite son secrétaire[82] : "en ce jour, en ce 14 octobre, commence une nouvelle époque de l'histoire du monde". Ce qui naît alors en Allemagne avec la bataille d'Iéna, c'est la société civile – en allemand *bürgerliche Gesellschaft.* Goethe, refusant désormais de voir sa situation dépendre du bon plaisir d'un prince, scelle sa liaison avec *Mamsell Vulpius* par un contrat de mariage en bonne et due forme, garanti par le droit, et envoie son fils étudier à Heidelberg le nouveau code civil, le code Napoléon[83].

DE 1806 À 1990 : NATIONALISME ET DÉMOCRATIE

L'esprit d'Iéna pourtant, tel qu'il s'exprima sous la plume enflammée de Schiller, continua à vivre et à irriguer la pensée des siècles suivants. C'est ce que je vais à présent rapidement tenter d'esquisser.

Fichte et le redressement de la Prusse

Ce n'est pas contre le duché de Saxe-Weimar-Eisenach que Napoléon était entré en guerre, mais bien contre la Prusse, qui, rompant avec la politique de paix conclue en 1795 avec la France révolutionnaire, se décide dix ans plus tard à reprendre les armes et déclare la guerre à la France. Après les victoires des armées napoléoniennes à Ulm (octobre 1805) et Austerlitz (2 décembre 1805) cependant, et le traité de Pressbourg, l'actuelle Bratislava, la Prusse se retrouve seule contre Napoléon, et entraînée sur un terrain de bataille choisi par lui, Cospeda, aux portes d'Iéna. Officier prussien, le duc de Saxe-Weimar prend part à la bataille. La défaite est complète et le traumatisme immense. Le nom de Iéna dans la mémoire allemande du XIX[e] siècle deviendra synonyme de fiasco, de désastre, de défaite, une défaite que seul viendra laver le nom de Sedan, en septembre 1870. Entre-temps la Prusse s'était relevée. Fichte, il y a peu encore avocat de la Révolution française, par ses *Discours à la nation allemande* (1807-1808) fait naître l'idée de nation et attise l'esprit national. Des réformes sont mises en œuvre, inspirées par l'exemple de la Révolution française : nouveau code civil, abolition du servage, conscription obligatoire, réforme du système d'enseignement, universités comprises : en décembre 1809 Guillaume de Humboldt, l'ami de Goethe et de Schiller, remet au roi de Prusse Frédéric-Guillaume III son rapport sur les réformes à entreprendre dans l'enseignement : conformément à ce que préconise Fichte dans ses neuvième et dixième discours[84], l'enseignement primaire sera conçu en s'inspirant des principes du pédagogue suisse Pestalozzi ; à l'université, l'enseignement et la recherche iront de pair. La Prusse, et par elle l'Allemagne — car entre-temps le sentiment national, éveillé aussi par les poètes, tel Kleist, a enflammé tout le pays —, se sent appelée à délivrer l'Europe de Napoléon. On prépare avec ferveur ce qu'on appelle en allemand "*les guerres de libération*". Le roi de Prusse Frédéric-Guillaume III lance un appel à ses peuples[85]. Des corps francs se forment, parmi eux celui de Lützow composé de volontaires, étudiants pour la plupart, dont beaucoup viennent de l'université d'Iéna. Comme ils ne touchent pas de solde et sont tenus de payer leur uniforme, ils se contentent d'ajouter boutons dorés et revers rouges à leur vareuse noire. Ces couleurs iront leur chemin. Et de fait, Napoléon est vaincu en octobre 1813 à Leipzig, lors de la bataille des peuples.

Naissance des corporations étudiantes à Iéna. Des guerres de libération au printemps des peuples

Avec ce nationalisme naissant, c'est encore le nom de Iéna qui apparaît : en octobre 1815 sept étudiants d'Iéna forment la première corporation étudiante, *Die grüne Tanne* (*Le Sapin vert)*. Ce sont ces corporations étudiantes, les *Burschenschaften,* qui, en octobre 1817, se réunissent à la Wartburg, tout près d'Eisenach. En octobre 1817, cela a du sens : trois siècles après l'affichage

[82] Ibid., p. 341.
[83] D'après le Journal de voyage de Voght, en date du 11 octobre 1807, cité par Sigrid Damm, *Christiane und Goethe, eine Recherche,* op.cit. p. 140, p. 342.
[84] Johann Gottlieb Fichte, *Reden an die deutsche Nation,* texte de 1808 présenté par Alexander Aichele, Hambourg, Felix Meiner Verlag, 2008, p. 146-178.
[85] Sigrid Damm, *Christiane und Goethe, eine Recherche,* op.cit. p. 140, p. 405.

par Luther de ses quatre-vingt-quinze thèses à la porte de l'église du château de Wittenberg, onze ans exactement après la bataille perdue d'Iéna, quatre ans après celle de Leipzig. Ils avaient quelques années auparavant combattu pour la liberté et déjà pour l'unité de l'Allemagne. Déjà Friedrich Ludwig Jahn, 1778-1852, le père de la gymnastique, avait publié en 1810 *Deutsches Volkstum* et avait, en 1813, demandé une constitution, la liberté de parole et l'unité de la patrie : "*freie Rede, Verfassung, Einheit des Vaterlandes*". À présent, avec la réaction qui a suivi le congrès de Vienne sous la férule de Metternich, l'ordre ancien est de retour sur le sol allemand : les étudiants d'Iéna rejoignent la Wartburg avec leur drapeau, le drapeau noir, rouge et or, venu du corps franc de Lützow, couleurs qui sont aujourd'hui celles de la République Fédérale. Dès 1819, après l'assassinat par un étudiant d'Iéna du poète Kotzebue, dont Goethe avait mis tant de pièces en scène, ceux que l'on a appelés les démagogues, en vertu des décrets de Karlsbad pris en 1819 par Metternich, sont pourchassés, pour certains emprisonnés. Mais lorsque le 18 mai 1848 l'Assemblée nationale se réunit à Francfort-sur-le-Main, l'église Saint-Paul où avaient lieu autrefois les élections impériales, est toute pavoisée aux couleurs noir, rouge et or. Le printemps des peuples certes ne dura pas, mais le 3 octobre 1990, le jour de l'unité allemande enfin accomplie, c'est le drapeau noir, rouge, or aux couleurs des étudiants d'Iéna qui flotta sur la porte de Brandebourg.

Quelques grands noms de l'Université au XIX^e^ siècle

Il y aurait encore beaucoup à dire, en particulier sur l'influence que cette pensée romantique du XVIII^e^ siècle finissant exerça sur le cours de l'histoire également sans doute aussi dans ses excès les plus meurtriers. Le poète Henri Heine — qui nous appartient un peu puisque le 1^er^ mai 1831 il franchit le Rhin pour venir s'établir à Paris, au pays de la liberté — nous met en garde dans son ouvrage *Au sujet de la religion et de la philosophie en Allemagne*, ouvrage d'abord publié en 1834 à Paris dans la *Revue des Deux Mondes*. Venant de décrire le paysage philosophique de cette première génération romantique, celle d'Iéna, Heine, s'adressant aux Français, écrit :

> La révolution allemande ne sera ni plus débonnaire ni plus douce parce que la critique de Kant, l'idéalisme transcendantal de Fichte et la philosophie de la nature l'auront précédée. […] La pensée précède l'action comme l'éclair le tonnerre. […] On exécutera en Allemagne un drame auprès duquel la Révolution française ne sera qu'une innocente idylle[86].

C'est un autre sujet. Revenons à l'Université d'Iéna. Puisque nous parlons de révolution, évoquons Karl Marx qui y soutint sa thèse[87], *in abstentia* certes, et pour des raisons peu avouables, puisque à l'époque, il semble que l'université ait été quelque peu laxiste en matière de délivrance des diplômes. Iéna plus tard devint d'ailleurs un des centres de la social-démocratie qui en 1905 y tient son congrès. Quant à Karl Liebknecht, il y rencontra à Pâques 1916, quelques jours avant la manifestation du 1^er^ mai de la *Potsdamer Platz* qui lui vaudra son incarcération pour haute trahison, les groupes illégaux de la jeunesse allemande réunis en conférence, afin d'organiser une stratégie contre la guerre. En août 1921, le Parti Communiste Allemand tout juste créé (1er janvier 1919) tient à Iéna son septième congrès.

On pourrait aussi parler de la science proprement dite, évoquer par exemple le professeur Ernst Haeckel, né à Potsdam le 16 février 1834, mort le 9 août 1919 à Iéna, biologiste, anthropologue et zoologue, qui enseigna à Iéna de 1862 à 1909 et introduisit le darwinisme en Allemagne. C'est à lui que nous devons le concept et le terme d'écologie, mot qu'il créa en 1866, le définissant comme suit : "Par écologie nous entendons la science globale qui étudie les rapports de l'organisme et de son environnement. Dans un sens plus large on peut lui adjoindre

---

[86] Henri Heine, *L'Allemagne depuis Luther*, La Revue des Deux Mondes, 1834. Texte publié par la suite sous le titre *De l'Allemagne*, puis en allemand, en 1835, sous le titre: *Zur Geschichte der Religion und der Philosophie in Deutschland*. La citation se trouve dans le Livre III. Cf. *Drittes Buch*, in : *Werke in vier Bänden*, Basel und Stuttgart, Birkhäuser-Klassiker, 1956, t.4, p. 347: "*Der Gedanke geht der Tat voraus wie der Blitz dem Donner.* [...] *Es wird ein Stück aufgeführt werden in Deutschland, wogegen die französische Revolution nur wie eine harmlose Idylle erscheinen möchte.*"

[87] *Über die Differenz der Demokritischen und Epicureischen Naturphilosophie*, c'est-à-dire : *De la différence de la philosophie de la nature chez Démocrite et Épicure*.1841.

celle de toutes les conditions d'existence"[88]. Évoquons encore Gottlob Frege (1848-1925), mathématicien et linguiste, qui fut étudiant puis professeur à Iéna dès 1875, ainsi que le docteur Binswanger (1852-1929), neurologue et psychiatre, initiateur en particulier de la psychiatrie infantile et qui, appelé à enseigner à la *Salana* en 1882, y dirigea la clinique psychiatrique universitaire de 1891 à 1919. Parmi ses patients, Friedrich Nietzsche qui fut confié à ses soins en janvier 1889 après la crise qui l'avait terrassé à Turin quelques semaines plus tôt. Le diagnostic du professeur Binswanger en date du 18 janvier 1889 est clair : "trouble de l'âme accompagné de paralysie ; cause : syphilis", et son pronostic sans appel : "paralysie progressive". Le 21 janvier suivant, après quelques jours d'observation, il dresse le tableau clinique de son patient :

> D'un pas majestueux, il regagne sa chambre en regardant au plafond et remercie pour "l'accueil somptueux" qu'il a reçu. Il ne sait plus où il se trouve. Tantôt il pense être à Naumburg[89], tantôt être à Turin. Il répond correctement quand on l'interroge sur sa personne. L'expression de son visage exprime de l'assurance et une grande conscience de soi, souvent aussi de la complaisance envers soi-même et de l'affectation. Il gesticule et ne cesse de parler sur un ton affecté, employant des mots ampoulés, s'exprimant tantôt en italien, tantôt en français. Toujours et toujours il essaie de serrer la main des médecins. Ce qui frappe, c'est que souvent le patient, qui pourtant a longtemps séjourné en Italie, connaît mal ou même a oublié les mots les plus simples dans les phrases qu'il prononce en italien. Pour ce qui est du contenu de son bavardage, on est frappé par l'incohérence de ses idées, parfois il parle de ses grandes compositions et en chante quelques extraits, ou encore de ses "conseillers d'ambassade et de ses serviteurs". Il ne cesse pratiquement pas de grimacer pendant qu'il parle. Son bavardage incohérent se poursuit quasiment toute la nuit sans interruption. Il a bon appétit[90].

Et bien sûr, tout le monde le sait : Iéna est la ville de l'optique et son nom est une fois pour toutes lié à celui de Carl Zeiss. C'est en 1846 que Carl Zeiss fonda à Iéna son premier atelier. Comment l'idée lui en vint-elle ? Bien sûr, par le biais de l'Université. En 1830 en effet - Goethe vivait encore - le physicien Ernst Abbe est nommé professeur à l'université d'Iéna. Il y développe les bases de la théorie du microscope. Son garçon de laboratoire avait nom Carl Zeiss, et dans ses ateliers privés il cherche à construire les appareils optiques les meilleurs possible[91]. L'atelier ne cessa de grossir et devint une grande entreprise. Ce faisant ces appareils optiques requéraient un verre très pur, de haute qualité. C'est ainsi qu'à l'instigation du physicien Ernst Abbe, le docteur Otto Schott, qui avait soutenu sa thèse à l'université d'Iéna en 1875, ouvrit en 1884 un laboratoire technique du verre (*Glastechnisches Laboratorium*). Cette coopération entre l'industrie et le monde universitaire a perduré, et Carl Zeiss s'est souvent conduit en mécène envers l'université. Aujourd'hui encore l'optique d'Iéna jouit d'une réputation mondiale. L'entreprise Schott, enfant de la *Salana,* s'est démultipliée, s'installant à Mayence en 1952 tandis que les usines restées à l'est devenaient en 1977 le combinat VEB Carl Zeiss. Depuis 1998, elle a nom Société par actions *Schott Jenaer Glas GmbH*…Et devant nos yeux émerveillés c'est aujourd'hui la voûte céleste tout entière, le ciel étoilé de Kant peut-être — comment ne pas y songer ? — qui se déploie dans le planétarium créé en 1926 par Carl Zeiss, le premier planétarium au monde.

La période sombre : mise au pas sous le nazisme et résistance

Il est vrai cependant que durant les années 1930-1945, période sombre de son histoire, l'université d'Iéna n'a pas échappé à la peste brune. Je n'ai pas trouvé assez de documents pour pouvoir dire les choses avec certitude. L'histoire de cette période reste à écrire. Il semble cependant que les professeurs humanistes aient été limogés dès 1933, envoyés pour certains en camp de concentration, celui de Bad Sulza d'abord qui fonctionna dès 1933, puis celui de

[88] Site de l'université d'Iéna : http://www.uni-jena.de et article *Ökologie* in http://de.wikipedia.org

[89] Naumburg, sur les bords de la Saale, où la famille de Nietzsche vint s'installer en 1850, après la mort du pasteur Carl Ludwig Nietzsche, père du philosophe.

[90] Raymond J. Benders et Stephan Oettermann, *Friedrich Nietzsche, Chronik in Bildern und Texten,* Stiftung Weimarer Klassik, Munich & Vienne, Carl Hanser Verlag, 2000, p. 739-740.

[91] Site Internet de l'université d'Iéna.

Buchenwald qui prit la relève en 1937 et dont la fermeture n'intervint d'ailleurs qu'en 1950. Felix Auerbach, professeur de physique théorique à l'université depuis 1889, se suicide avec son épouse le 26 février 1933[92]. Le régime en place, sur proposition du Gauleiter de Thuringe Fritz Sauckel, celui-là même qui allait choisir le lieu d'implantation du camp de concentration de Buchenwald aux portes mêmes de Weimar, sur la colline de l'Ettersberg tant aimée de Goethe, avait décidé de faire de l'université d'Iéna un modèle "d'université allemande", et même "*l'Université SS du Reich*". Dès 1934 il y crée une chaire d'anthropologie sociale sur laquelle il nomme un théoricien du racisme de ses amis qui très vite devient doyen de l'université. Des médecins qui "opèrent" à Buchenwald y soutiennent leurs thèses. En cette même année 1934, où l'on célèbre le cent soixante-quinzième anniversaire de la naissance du poète, Goebbels fait de la *Salana* l'Université Friedrich Schiller, souillant ainsi le nom de celui qui en 1787, avant le déclenchement de la Révolution française, par la bouche du marquis de Posa s'adressant à Philippe II, roi d'Espagne, demandait dans *Don Carlos* "la liberté de pensée"[93], car Schiller, comme Goethe, a été instrumentalisé par le Troisième Reich. Et tandis qu'à Münster, notre ville jumelle, un évêque, le comte de Galen, prêchait en chaire contre l'euthanasie des malades mentaux, à Iéna on la justifiait en en appelant à la science. Il y eut aussi des actions de résistance, ainsi autour du jeune communiste Magnus Poser né à Iéna en 1907, assassiné à Buchenwald le 21 juillet 1944. L'énigme, quoi qu'il en soit, reste entière : à Iéna, lieu de naissance de l'idéalisme allemand, aux portes de Weimar, comment cela fut-il possible ? Heinrich Heine aurait-il vu juste ?

CONCLUSION : IÉNA ET LA LUMIÉRE RETROUVÉE

"Iéna devant nous dans l'aimable vallée" ("*Jena vor uns im lieblichen Tal*")[94], écrit à propos de notre ville le poète Gottfried Benn (né à Mansfeld en 1886, mort à Berlin en 1956) qui peut-être se souvient aussi de Nietzsche dont il se réclame[95]. Qui aujourd'hui se rend de Weimar à Iéna, chemin que Goethe a si souvent emprunté, aperçoit de bien loin déjà la tour ronde haute de cent-cinquante neuf mètres inaugurée le 2 octobre 1972 par la République Démocratique Allemande, dite *Uniturm*, tour de l'Université qui devint dans les dernières années de la RDA un bastion de la dissidence. À Iéna, on avait l'habitude ! Même si "l'*Uniturm*" est aujourd'hui un centre commercial et le siège de nombreuses entreprises qui y ont leurs bureaux, la petite ville des bords de la Saale est restée un haut lieu de l'esprit comme elle l'était au temps de Goethe et de Schiller. C'est ainsi qu'elle s'est inscrite dans l'Histoire universelle. "*Jena, Thuringiae urbs, cum propter Musas, tum vineta clara et celebris*" ("Iéna, ville de Thuringe célébrée et chantée en raison de ses muses tout autant que de ses vins"), telle est la devise de la cité que l'on peut lire sur la plus ancienne des gravures que nous en possédons. Les vignes certes ont pratiquement toutes disparu avec le phylloxera au XIX[e] siècle, mais les muses sont restées. L'université, toujours dite la *Salana*, ou encore *alma mater jenensis*, célèbre cette année le quatre cent cinquantième anniversaire de sa naissance. Elle compte aujourd'hui environ vingt et un mille étudiants, trois cent cinquante professeurs et dix facultés, et offre environ cent vingt cursus différents[96]. La faculté de philosophie a d'ailleurs il y a une quinzaine d'années signé un partenariat avec les classes préparatoires littéraires du lycée Pothier, et si nous ne sommes pas villes jumelles, nous sommes au moins alliées, puisque Iéna est comme Orléans jumelée à Lugoï en Roumanie. L'antique Bibliothèque électorale, devenue la ThUL, Bibliothèque de l'Université et du Land de Thuringe, renferme trois cent cinquante mille ouvrages. Elle s'est associée à la Bibliothèque Anna-Amalia de Weimar, et a mis en ligne l'*Allgemeine Literatur Zeitung* ainsi que la *Jenaische Allgemeine Literatur-Zeitung* fondée à Iéna en 1803 par Goethe quand l'*ALZ* est partie à Halle. On peut lire par exemple, en direct sur la Toile, dans le numéro du 5 janvier 1810 la recension de la troisième

[92] Site Internet de la ville de Iéna.

[93] Friedrich Schiller, *Don Carlos,* acte III, vers 3211 –3214 : "*Gehen Sie Europens Königen voran./ Ein Federzug von dieser Hand, und neu/ Erschaffen wird die Erde. Geben/ Sie Gedankenfreiheit*". En français: "Précédez tous les souverains d'Europe. Un trait de plume de votre main seulement, et ce sera une nouvelle création sur terre. Accordez la liberté de pensée."

[94] Gottfried Benn, *Jena,* 1926, in : *Gedichte,* Francfort-sur-le-Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 1982, p. 187.

[95] Benn en fait composa ce poème en souvenir de sa mère, morte à Iéna en 1912.

[96] Source : site Internet de l'université d'Iéna.

partie du *Voyage d'Alexandre de Humboldt et Aimé Bonpland* paru à Paris en 1809 ; ou encore dans le numéro du 9 avril de cette même année 1810 celle de la *Theoria motus corporum coelestium* de Carl Gauss, parue en 1809 à Hambourg (*Theorie der Bewegung der Himmelskörper, die die Sonne in Kegelschnitten umkreisen).* 1809, l'année qui intéresse notre académie.

De nombreuses manifestations jalonnent cette année jubilaire : lectures à la maison de Schiller — sa leçon inaugurale sur l'Histoire universelle sera lue le 25 mai prochain —, une exposition sur l'histoire de l'Université à la Bibliothèque, avec reconstitution à l'identique de la vieille *Bibliotheca electoralis*, conférences de toutes sortes : pour le 26 avril dernier, pensant à la petite sauge de notre confrère[97], j'ai noté un baptême d'orchidées et une bourse aux plantes rares. Et en ce 15 mai après-midi, c'est toute l'Université qui vient de défiler dans la ville, en grand apparat, pour marquer le point culminant de la fête. Le slogan que la *Salana* s'est choisi pour accompagner cette année 2008, lavant par là l'affront infligé par Goebbels au poète, elle l'a bien sûr pris dans Schiller : *Lichtgedanken*[98] (Pensées de lumière*).*

Et pour cette année 2008 encore, en hommage sans aucun doute à son université, la ville a été élue capitale de la science par le *Stifterverband für die Deutsche Wissenschaft* : elle s'est dite *die Lichtstadt Jena*, la ville lumière, ou ville de la lumière, et a mis en exergue quelques slogans pour célébrer l'honneur qui lui est fait ; des slogans qui tous rappellent son passé glorieux ; glorieux, en dépit des deux défaites, celle de Mühlberg en 1547 qui valut à son souverain de perdre son titre de prince électeur, et celle de Iéna-Auerstedt en 1806 : "*Wissen stapeln*" ("Accumulez les savoirs"), comme le voulait Goethe, "*Flagge zeigen für Aufklärung und Demokratie*"("Porter les couleurs des Lumières et de la démocratie"), comme au temps de Kant puis des démagogues du XIX[e] siècle, *"Brücken zwischen Wissenschaft und Kunst*"("Des ponts entre l'art et le science"), à l'instar de Goethe, de Novalis et des frères Humboldt, "*Grenzenlos denken*" ("Ne pas mettre de bornes à la pensée"), ou encore, pour dire les choses d'une formule lapidaire et sous une forme allégorique "*Flügel für den Geist*" ("Des ailes pour l'esprit"), avec Schiller et sa *Leçon inaugurale sur l'Histoire universelle.*

BIBLIOGRAPHIE

Autorenkollektiv (collectif d'auteurs) : *Jena und Umgebung* (*Iéna et ses environs*), Berlin-Leipzig (RDA), 1977, 4ème éd. 1988, 184 p.

Benders, Raymond J. et Oettermann Stephan : *Friedrich Nietzsche, Chronik in Bildern und Texten* (*Friedrich Nietzsche, chronique en images et en textes*), Munich & Vienne, Carl Hanser Verlag, Stiftung Weimarer Klassik, 2000, 855 p.

Brion Marcel : *Goethe*, Paris, Albin Michel, 1949, 490 p.

Brion Marcel : *L'Allemagne romantique*, Paris, Albin Michel, 1963, 2 tomes, 730 p.

Damm Sigrid : *Christiane und Goethe, eine Recherche* (*Christiane et Goethe, une recherche*), Francfort-sur-le-Main et Leipzig, Insel Verlag, 2001, insel taschenbuch 2007, 540 p.

Damm Sigrid : *Das Leben des Friedrich Schiller, eine Wanderung* (*La vie de Friedrich Schiller, une promenade*), Francfort-sur-le-Main et Leipzig, 2004, Insel Verlag, insel taschenbuch, 2006, 569 p.

Damm Sigrid: *Goethes letzte Reise* (*Le dernier voyage de Goethe*), Francfort-sur-le-Main et Leipzig, 2007, 364 p.

Fichte Johann Gottlieb : *Reden an die deutsche Nation* (*Discours à la nation allemande*), édition de 1808 introduite par Alexander Aichele, Hambourg, Felix Meiner Verlag, Philosophische Bibliothek, 2008, 254p.

Hardenberg, Friedrich von, dit Novalis : *Gesamtwerk* (*Oeuvres complètes*), Munich et Vienne, 1978, Carl Hanser Verlag 1978, et Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1999, 3 volumes.

Hegel Friedrich : *Correspondance*, traduit de l'allemand par Jean Carrère, texte établi par Johannes Hoffmeister, Paris, Gallimard, coll. Tel, 1990, 3 t., 1249 p.

[97] Christian Froissart, *Salva plebeia, les grands voyages d'une petite plante*, Séance du 3 avril 2007.

[98] Friedrich Schiller, *Die Gunst des Augenblickes*, 1803, vers 24. In : Friedrich Schiller, *Sämtliche Werke* de la *Wissenschaftliche Buchgesellschaft*, t. I, op.cit. p. 142, p. 429. "*Vor dem allerersten Werden/Der unendlichen Natur/ alles Göttliche auf Erden/ ist ein Lichtgedanke nur*." "De tout le devenir de l'infinie nature, tout ce qui est divin sur terre n'est que pensée de lumière."

Kant Emmanuel : *Idee zu einer allgemeinen Geschichte in weltbürgerlicher Absicht*, Berlin, 1784, *Berlinische Monatsschrift*. In: *Die drei Kritiken in ihrem Zusammenhang mit dem Gesamtwerk*, texte établi par Raymund Schmidt, Stuttgart, Alfred Kröner Verlag, 1952, 526 p.
Kant Emmanuel : *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique*, in : *Opuscules sur l'histoire*, traduction de Stéphane Piobetta, introduction, notes, bibliographie et chronologie par Philippe Raynaud, Paris, GF Flammarion, 1990, 230 p.
Lacoue-Labarthe Ph. Et Nancy J.-L., *L'Absolu littéraire*, Paris, Seuil, coll. Poétique, 1978, 448 p.
Platen Michael : *Jena im Mittelalter* (*Iéna au Moyen Âge*), Gera, *Schriftenreihe der Museen Jena*, 1988, 43 p.
Safranzski Rüdiger : *Friedrich Schiller oder die Erfindung des Deutschen Idealismus* (*Friedrich Schiller ou l'invention de l'Idéalisme allemand*), Munich et Vienne, Carl Hanser Verlag, et Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2004, 560 p.
Schiller Friedrich : *Gesamtwerk* (*Oeuvres complètes*), Munich et Vienne, Carl Hanser Verlag, 1959, et Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1993, 7 volumes.
Schiller Friedrich : *Was heißt und zu welchem Ende studiert man Universalgeschichte? Eine akademische Antrittsrede*, Weimar, Novembre 1789, in : *Der Teutsche Merkur*, Stuttgart, Reclams Universal-Bibliothek n° 18460, 2006, 75 p.
Seemann Annette : *Die Geschichte der Herzogin Anna Amalia Bibliothek* (*Histoire de la Bibliothèque de la duchesse Anna Amalia*), Francfort-sur-le-Main et Leipzig, 2007, Insel Verlag, Insel-Bücherei n° 1293, 125 p.
Stael Germaine (de) : De l'Allemagne, Paris, Garnier-Flammarion, GF, 1968, 2 tomes, 710 p.
Steiger Günter : *Die Schlacht bei Jena und Auerstedt 1806* (*La bataille de Iéna-Auerstedt 1806*), Publication du musée de Cospeda (RDA), 1981, 83 p.
Tillette Xavier : *Schelling*, Paris, Calmann-Levy, 1999, 497 p.
Träger I.: *Jena von 1500 bis 1770* (*Iéna de 1500 à 1770*), Gera, 1988, Schriftenreihe der Städtischen Museen Jena, 59 p.
Wiese Benno (von): *Schiller, Einführung in Leben und Werk (Schiller, introduction à sa vie et à son oeuvre)*, Stuttgart, Reclams Universal-Bibliothek, 1955, 88 p.

Sites Internet de la ville de Iéna, de son université et des bibliothèques de Iéna et de Weimar:
http://www.jena.de
http://www.uni-jena.de et http://www.450.uni-jena.de
http://www.thulb.uni-jena (Bibliothèque de l'Université et du Land de Thuringe)
http://www.klassik-stiftung.de/einrichtungen/herzogin-anna-amalia-bibliothek.html.

DÉBAT

Gérard Hocmard : Merci de ce tableau magistral et de ce survol si riche de l'histoire d'Iéna qui est vraiment un haut lieu de la pensée et de la culture européenne. Il y a sans doute des questions.

Claude Hartmann : J'ai suivi avec beaucoup d'intérêt votre communication qui souligne l'importance de l'Université d'Iéna dans la vie culturelle européenne. Parmi les professeurs qui y enseignèrent vous avez cité naturellement Johann Gottlieb Fichte (1762-1814). Vous avez aussi évoqué Heinrich Heine.

Très curieusement, Heine, dans son ouvrage intitulé *De l'Allemagne*, rédigé en français et publié à Paris, passe sous silence un aspect important de Fichte : il ignore les *Reden an die deutsche Nation* (1807-1808) qui animèrent très activement le mouvement de protestation contre la France. Jeune étudiant en 1813, il adhéra à la Burschenschaft mais il se rendit compte qu'il s'agissait certes de développer le patriotisme et d'aider les Allemagnes à s'unir mais aussi d'affirmer la prééminence allemande. Fichte joua un grand rôle dans la naissance de ce qui allait devenir le pangermanisme. Or, Heine nourrissait envers la Révolution et Napoléon une admiration sans limites qui confine à l'aveuglement lorsqu'il s'étonne : "Qu'on ne vous [les Français] aime pas en Allemagne…[où pourtant] vous vous êtes donné … beaucoup de peine pour plaire, au moins à la meilleure et à la plus belle moitié du peuple allemand". La réalité de l'occupation française ne correspond guère à cette vision idyllique… Je voudrais connaître votre opinion à ce sujet.

Françoise L'Homer : Votre question est multiple, et pour être à la fois complète et étayée, la réponse mériterait sans doute une autre communication. Je vais cependant tenter de donner quelques pistes.

Je dirai d'abord qu'il est rare qu'un pays se prenne d'amour pour la puissance occupante et qu'il n'est donc pas étonnant que l'humiliation cuisante subie à Iéna en 1806 ait donné naissance au nationalisme allemand et inspiré une certaine haine de la France, encore qu'il faille nuancer : Nietzsche, lui, qui était nourri de Montaigne et d'esprit français, ce qu'il haïssait, c'était bien ce nationalisme-là.

Dans le développement de ce nationalisme, les *Burschenschaften*, dont la première, *Die grüne Tanne*, fut fondée à Iéna le 12 juin 1815, eurent leur part en effet, même si dans leur acte fondateur elles disent lutter à la fois *gegen fremde Unterjochung* (contre le joug de la domination étrangère) et *gegen Despotenzwang* (contre le carcan du despotisme). Un double mouvement donc, l'un allant dans le sens du nationalisme, l'autre dans celui du libéralisme. On peut suivre cette double orientation dans toute la première moitié du XIX^{e} siècle, jusqu'à la Révolution de 1848 du moins. D'ailleurs, elles furent plusieurs fois interdites sur le sol allemand, et toujours surveillées, en raison de leurs idées libérales.

Heinrich Heine, qui était encore lycéen à Düsseldorf en 1813, entra à l'université de Bonn en décembre 1819 ; il n'y étudia qu'un an, partit ensuite à Göttingen puis à Berlin où il suivit les cours de Hegel. À Bonn il fit en effet partie d'une *Burschenschaft* et eut maille à partir avec celle qu'il fréquenta à Göttingen. À plusieurs reprises et tout au long de sa vie, Heine a stigmatisé ce nationalisme à l'œuvre dans les *Burschenschaften* de sa jeunesse. Ainsi le 30 mars 1855, peu avant de mourir, dit-il dans la préface de *Lutezia* la "haine" qu'il éprouve envers "le parti qui prétend représenter la nation en Allemagne, ces faux patriotes dont l'amour de la patrie ne consiste qu'en une aversion stupide envers l'étranger et les peuples voisins, et qui jour après jour déversent leur bile, en particulier contre la France. Oui, ces descendants des 'teutomanes' de 1815, qui se sont contentés de moderniser leur vieux costume de fou à la mode de la vieille Allemagne […], toute ma vie durant je les ai exécrés et combattus. Et maintenant que celui qui va bientôt mourir n'a plus la force de tenir l'épée, ce qui me console, c'est la conviction que le communisme qui sur son chemin les rencontrera en premiers, leur donnera le coup de grâce." (*In* : Heinrich Heine, *Jubiläumausgabe*, Hambourg, Hoffmann und Campe Verlag, 1956, p. 773-774). Heine aimait la France, on le sait. Dans son testament, il écrivait le 7 mars 1843 : "Outre les chers parents que j'ai aimés et ma pauvre épouse, je n'ai rien tant aimé sur cette terre que le peuple français, le cher pays de France." (Catalogue de l'exposition du Goethe-Institut *Heine à Paris*, 19 mai - 3 juillet 1981, p. 99).

Heine cependant dans son livre *De l'Allemagne* ne cite en effet pas les *Discours à la Nation allemande* de Fichte, qui pourtant provoquèrent le sursaut nationaliste que l'on sait. Vous avez raison de le souligner. Je crois que s'il en est ainsi, c'est tout simplement parce que ce n'était pas le sujet de son livre. Dans *De l'Allemagne*, que Heine publia en allemand sous le titre *Zur Geschichte der Religion und der Philosophie in Deutschland*, c'est l'histoire de la pensée en Allemagne qui intéresse Heine, c'est la façon dont la philosophie allemande, née de la Réforme, elle-même née du catholicisme dont elle s'est détachée, s'est développée jusqu'à Hegel, avec les grands phares que sont Spinoza et Kant. Heine y parle longuement de Fichte certes, mais uniquement en tant que successeur de Kant et lien entre la pensée kantienne d'une part et celle de Schelling d'autre part.

Michel Bouty : Ma question porte sur le titre. Pourquoi avoir écrit "et l'Histoire universelle", et non seulement "et l'Histoire"?

Françoise L'Homer : Si j'ai choisi d'écrire "et l'Histoire universelle" et non pas "et l'Histoire", c'est bien en raison de l'importance de ce concept d'universalité qui a embrasé la vie intellectuelle de Iéna à l'époque de Goethe et de Schiller ; c'est parce que c'était cela même qui me semblait être la spécificité de Iéna. C'est bien entendu aussi en référence à la leçon inaugurale de Schiller sur l'Histoire universelle, à la veille de la Révolution française : certes, l'enthousiasme avec lequel Schiller invite ses auditeurs à rechercher dans le passé les témoignages de l'avancée de l'esprit humain et à œuvrer eux-mêmes au progrès de l'esprit, à l'avènement d'un "siècle humain", peut sembler bien naïf au regard des réalités de l'histoire – Kant d'ailleurs dans la huitième proposition de son *Idée d'une histoire universelle d'un point de vue cosmopolitique* précise bien que l'humanité n'a jusqu'ici "parcouru [qu'] une portion infime dans ce domaine" (op.cit. p. , p. 83) et qu'il y aura encore "mainte révolution et maint changement" avant qu' "un État cosmopolitique universel arrive un jour à s'établir" (ibid., p. 86) - mais en tant que professeur et pédagogue, pourquoi ne pas tenter d'y croire et …d'agir en ce sens ?

Eryck de Rubercy : Il y a pour la constitution de l'esprit allemand un concept au cœur de ces moments historiques compris entre 1750 et 1830, qui est justement le concept d'universalité. Il y a un écho dans la notion même créée par Goethe de *Weltliteratur*. Parmi les vues historiques de Goethe, aucune notion n'est en effet

devenue aussi fameuse que celle de "littérature universelle" sans laquelle une littérature nationale a peu de sens. En tout cas, je crois que le romantisme allemand est la source d'un mouvement qui embrasserait tous les domaines de la vie intellectuelle dont l'élément qui servait de lien était l'universalité. Ainsi a-t-il pu également comprendre l'activité philosophique comme une pure fonction spirituelle, comme progrès interne de l'esprit.

Olivier de Bouillane de Lacoste : La notion de littérature universelle revient à la mode : il y a quelques mois un mouvement était lancé par les écrivains un peu contre la francophonie, considérée par eux comme une limitation de l'inspiration littéraire.

Françoise L'Homer : Sans doute faites-vous allusion au *Manifeste des 44* publié dans Le Monde du 16 mars 2007, puis chez Gallimard la même année (Michel Le Bris, Jean Rouaud et Eva Almassy, *Pour une littérature-monde*), manifeste dans lequel les auteurs, venus de tous les horizons de la francophonie, écrivent : "C'est à la formation d'une constellation que nous assistons, où la langue, libérée de son pacte exclusif avec la nation, libre de tout pouvoir autre que ceux de la poésie et de l'imaginaire, n'aura pour frontières que celles de l'esprit." Je n'ai pas lu l'ouvrage dans son ensemble, et ne puis donc en juger. Le titre fait évidemment référence à Goethe. En ce jour où je rédige ma réponse (14 mars 2009), je songe au bel hommage à la littérature universelle rendu par Jean-Marie Gustave Le Clézio lors de la remise du prix Nobel le 7 décembre 2008, à Stockholm. Dès le début de son discours, Le Clézio — par ailleurs signataire dudit manifeste — évoque Valmy, relaté "des deux côtés du champ de bataille par Goethe du côté allemand et par mon ancêtre François du côté de l'armée révolutionnaire". Je songe à Le Clézio rêvant d'inviter tous les peuples "au banquet de la culture", "notre bien commun, à toute l'humanité", et exhortant dans sa péroraison l'écrivain – et nous tous sans doute - à œuvrer pour l'éradication de l'ignorance et de la faim : "Que dans ce troisième millénaire qui vient de commencer, sur notre terre commune, aucun enfant, quel que soit son sexe, sa langue ou sa religion, ne soit abandonné à la faim ou à l'ignorance, laissé à l'écart du festin. Cet enfant porte en lui l'avenir de notre race humaine. À lui la royauté, comme l'a écrit il y a très longtemps le Grec Héraclite." Voilà, je crois, des mots propres à faire taire les querelles d'une quelconque suprématie d'une culture sur une autre.

Pierre Muckensturm : Ne pensez-vous pas que la littérature universelle dont parle Goethe doit être comprise dans l'esprit de Kant, comme l'universalité de la raison dans l'histoire mise en avant par Hegel ? Puisque j'ai la parole, j'en profite pour dire que j'ai été frappé par le fait qu'en 1547 on a créé la *Hochschule* à Iéna et dix ans après l'université. Or, il se trouve qu'à Strasbourg en 1538 on a créé une *Hochschule* et deux ans après l'université. Connaissez-vous d'autres exemples de mouvements analogues dans l'Allemagne protestante ?

Françoise L'Homer : J'ai beaucoup réfléchi à la question posée sur ce qu'entend Goethe par littérature universelle : la question n'est pas commode. C'est dans les *Conversations avec Eckermann* qu'apparaît ce terme de *Weltliteratur* que nous traduisons en français par littérature universelle. Dans la *Conversation* datée du 31 janvier 1827 Goethe dit : "Il m'apparaît de plus en plus que la poésie [en allemand : *Dichtung ; il ne s'agit pas de la poésie en tant que genre, mais de toute œuvre littéraire*] est un bien commun à toute l'humanité, et qu'elle surgit en tout lieu et en tout temps chez des centaines et des centaines de gens. Une littérature nationale aujourd'hui, cela ne veut plus dire grand-chose, le moment est venu de la littérature universelle, et chacun doit faire en sorte d'en accélérer la venue." La littérature universelle en elle-même cependant n'est pas définie. Il s'agit sans doute de la poésie telle qu'elle s'exprime dans les textes, partout et toujours, depuis la nuit des temps, née d'elle-même, du génie de l'artiste. Les œuvres que Goethe cite en exemple pour illustrer son propos vont dans ce sens : la littérature chinoise d'un part, qu'il vient de découvrir, toute de pudeur et de retenue, et les chansons quelque peu licencieuses de Béranger d'autre part, l'une étant le contraire absolu de l'autre. Une première réaction serait de répondre à votre question par la négative et de considérer que la littérature universelle serait une sorte de bibliothèque idéale où se trouveraient réunies toutes les grandes œuvres de la littérature mondiale, reconnues comme telles par tous. La seconde partie de la citation cependant et la lecture attentive de cet entretien du 31 janvier 1827 amènent à modifier ce jugement : "le moment est venu de la littérature universelle, **et chacun doit faire en sorte d'en accélérer la venue**." On constate ici un mouvement semblable à celui de Schiller à la fin de sa leçon inaugurale placée sous le signe de Kant : prise de conscience de l'universalité de l'esprit humain, et donc dépassement de tout nationalisme. Si Kant dans la troisième proposition de son opuscule sur l'histoire universelle écrit qu'"en munissant l'homme de la raison et de la liberté du vouloir qui se fonde sur cette raison, elle indique clairement son dessein en ce qui concerne la liberté de l'homme" (op.cit. p. , p. 72), Goethe de son côté écrit que lorsque le poète prend son sujet dans l'histoire, par exemple Egmont - il aurait sans doute pu tout aussi bien citer la Jeanne d'Arc de Schiller -, il lui faut "aller plus loin, et livrer si possible quelque chose de plus haut et de meilleur" que le modèle historique, en fonction de l'effet qu'il veut produire. À la fin de l'entretien d'ailleurs, il fait explicitement allusion à l'histoire universelle

(*Welthistorie*), évoquant les "partis parisiens", qui, "du point de vue de l'histoire universelle", sont un "rang plus haut que les Anglais", et seraient "plus grands encore qu'ils ne le sont s'ils étaient plus libéraux encore et plus libres, et s'ils se faisaient entre eux davantage de concessions encore qu'ils ne le font". Il semble donc bien que, à une époque où grandit le nationalisme sur le sol allemand, Goethe s'inscrive dans la démarche des Lumières, fondée sur l'universalité de la raison, telle qu'elle est le mieux exprimée dans les derniers écrits de Kant, et par la suite développée par Hegel que Goethe par ailleurs "estimait beaucoup", comme il est dit à la date du 18 octobre 1827 dans les *Conversations avec Eckermann* (Hegel de retour de Paris fit une halte de deux jours à Weimar avant de rejoindre Berlin, cf. *Journal* de Goethe en date du 17 octobre 1827).

En ce qui concerne la seconde question, le site Internet de l'Université March Bloch à Strasbourg, indique que dès 1524 Luther réclama l'ouverture d'écoles latines et grecques. Plusieurs universités furent en effet fondées dans la sphère d'influence allemande dans la mouvance de la Réforme : outre Iéna et Strasbourg, il faut citer Marburg et plus tard Gießen en Hesse, Königsberg en Prusse orientale, et Kiel dans le Schleswig-Holstein. Chaque fois l'impulsion vient du prince, l'institution créée par eux sous le nom de *collège* ou de *gymnase* n'étant élevée au rang d'université par l'empereur qu'après coup… et encore ! Ainsi en va-t-il de Marburg, la première en date, fondée dès 1527, trois ans après l'appel de Luther, sous le nom de *protestantische Hochschule* - Haute École protestante donc - par le landgrave de Hesse Philippe le Magnanime, et qui obtint en 1541 de Charles Quint le privilège universitaire, devenant alors l'*Alma Mater Philippina*. Liée à l'université de Marburg, il faut citer celle de Gießen, en Hesse également, fondée en 1605 en tant que *Gymnasium Ludovicianum* par le landgrave de Hesse Louis V quand l'université de Marburg tomba aux mains des calvinistes et limogea les théologiens restés luthériens. C'est pour eux que fut fondé ce *Gymnasium Ludovicianum* auquel l'empereur Rodolphe II conféra les privilèges universitaires en 1607. Pour Königsberg et Kiel, toutes deux situées en dehors des frontières du Saint-Empire aux temps de la Réforme, la question semble plus délicate : à Königsberg, en Prusse orientale, c'est en 1544 qu'Albert de Brandebourg, ex-grand Maître des chevaliers Teutoniques (qui en 1525 transforma les possessions prussiennes des chevaliers Teutoniques en grand duché héréditaire, qui allait plus tard devenir la Prusse) fonda un collège appelé d'abord *Kollegium Albertinum*, que l'on appela ensuite l'*Albertina* ou encore l'*Albertus-Universität Königsberg*. Je ne trouve cependant pas trace d'une quelconque habilitation impériale… L'*Albertina*, centre de l'orthodoxie luthérienne, semble s'en être passée ! Il faudrait faire des recherches plus poussées. Elle s'appelle aujourd'hui l'Université Emmanuel Kant. À Kiel, la fondation est plus tardive : les ducs de Schleswig-Holstein appelaient de leurs vœux la création d'une université depuis le début de la Réforme, mais celle-ci fut retardée en raison de délicats problèmes de frontières puis de la guerre de Trente Ans. Si les ducs de Schleswig-Holstein obtinrent le privilège universitaire dès 1552, l'université de Kiel ne fut créée qu'en 1665, sous le nom de *Academia Holsator Chiloniensis*, qui devint par la suite la *Christiana Albertina*. Sa devise, *Pax optima rerum*, rappelle les difficiles conditions de sa gestation en temps de guerre. Quant à Strasbourg**,** si je trouve bien la date de 1538 pour la fondation du Gymnase protestant - ou Collège - par Johannes Sturm, le site Internet de l'Université me donne l'élévation du collège au rang d'Académie par l'empereur Maximilien II en 1556, puis à celui d'Université en 1621 seulement. La tradition philosophique de certaines de ces universités – que l'on songe à Marburg, Iéna ou Königsberg — semble donner raison à Heine cité ci-dessus, qui fait naître la philosophie allemande de la Réforme luthérienne.

Je voudrais enfin préciser que pour répondre à cette question j'ai consulté les sites Internet des universités concernées.

André Delthil : J'ai noté à quel point les intellectuels estimaient la France à la fin du XVIII^{e} siècle. Puis il y eut ensuite un renversement total.

Françoise L'Homer : Total, pas vraiment. Pensons à Alexander von Humboldt, l'ami de Goethe et de Schiller, qui au retour de l'expédition d'Amérique vient s'installer à Paris et participe intensément à la vie intellectuelle de la capitale, tant littéraire que scientifique, enrichissant le Muséum d'Histoire naturelle de ses découvertes (Humboldt et Bonpland léguèrent au Muséum un herbier de quelques six mille échantillons rapportés de leur expédition, peut-on lire dans le petit livre de la collection Découvertes consacré à Alexander von Humboldt ; référence ci-dessous). Bien que son château de Tegel à Berlin ait été mis à sac par les armées françaises en 1806, Alexander reste à Paris. Il faudra un ultimatum du roi de Prusse Frédéric-Guillaume III, en 1825, sommant le savant de rentrer dans sa patrie, pour qu'il revienne s'installer à Berlin pour y donner des cours à l'Université qui plus tard portera son nom. Il est intéressant de constater qu'il place sa leçon inaugurale sous le signe de la raison : "La Nature, considérée rationnellement, c'est-à-dire soumise dans son ensemble au travail de la pensée, est l'unité dans la diversité des phénomènes, l'harmonie entre les choses créées, qui diffèrent par leur

forme, par leur constitution propre, par les forces qui les animent, c'est le Tout pénétré d'un souffle de vie." (cité par Jean-Paul Duviols et Charles Minguet, *Humboldt, savant-citoyen du monde*, Paris, Gallimard, coll. Découvertes, 1994, p. 85). Pensons aussi à Georg Büchner (1813-1837), grand lecteur de Schiller, qui, étudiant à Gießen, y fonde en mars 1834 une Société des droits des Droits de l'Homme, puis récidive à Darmstadt quelques semaines plus tard, avant de se réfugier à Strasbourg en mars 1835 ; ou encore à Heinrich Heine évoqué ci-dessus, et à toute la communauté allemande en exil à Paris dans la première moitié du XIX^{e} siècle, parmi eux le régisseur et critique de théâtre Heinrich Börnstein (1805-1892), arrivé à Paris en 1842, fondateur du *Vorwäts,* le futur organe de presse de la social-démocratie [cf. : Jacques Grandjonc, *Marx et les communistes allemands à Paris*, Paris, François Maspero, 1974], et bien sûr Karl Marx. Et puis il y a Nietzsche, cité plus haut.

Michèle Cuénin : Je voulais simplement faire un rapprochement avec Cuvier qui a suivi la même démarche.

Françoise L'Homer : D'ailleurs Cuvier était ami d'Alexander von Humboldt. Dans le petit ouvrage de la collection Découvertes (Gallimard) cité ci-dessus, les auteurs, Jean-Paul Duviols et Charles Minguet, évoquent l'intervention, faite à la demande de Cuvier, de Humboldt à la fin mars 1814 auprès des armées prussiennes qui voulaient cantonner une unité d'infanterie dans les locaux du *Museum* : "Mardi 11h30 en toute hâte. Quelques minutes après avoir reçu votre lettre, mon cher Collègue, je suis allé trouver le commandant prussien de la place, von Goltz (au 3 quai Voltaire). Il vient de donner l'ordre au maire de libérer votre excellent institut de tout détachement militaire. Le général Goltz se déclare disposé à accéder à toute requête faite par les professeurs du Jardin des Plantes. Je vous embrasse, mon cher ami. Alexandre de Humboldt." (Page 77 de l'ouvrage cité). "Lors de la seconde occupation de Paris, en 1815, ajoutent les auteurs, Humboldt serait également intervenu pour éviter la destruction du pont d'Iéna, que le général prussien Blücher voulait faire démolir." C'est à Humboldt que je pense quand je traverse le Jardin des Plantes ou le pont d'Iéna!

Gérard Hocmard : Il est très intéressant de noter que la même démarche intellectuelle s'est passée en Grande-Bretagne. Au début, il y a eu un enthousiasme pour la Révolution avec l'idée que ce pays allait enfin être gagné par des idées modernes, par une structure sociale plus moderne, par la démocratie, et, ce qui casse tout, c'est le procès de Louis XVI et la Terreur.

JEANNE CHAMPILLOU 1897 – 1978
CLASSIQUE ET MARGINALE[1]

Yves Marchaux

RÉSUMÉ[2]

Jeanne Champillou est une figure de l'Orléanais, et quelques personnes s'en souviennent encore. D'abord musicienne, elle pratique parallèlement le dessin et la peinture avant de pratiquer la gravure. Ses sujets de prédilection sont des sujets ruraux pris dans le Val de Loire dont elle est quelque part mémorialiste. Plus de quatre-vingt gravures dans l'ensemble de son œuvre traitent des fêtes, foires et marchés. Mais son art ne s'arrête pas au document ethnographique, son dessin puissant et juste la place à côté des petits maîtres. À partir des années 50, elle ouvre un atelier de céramique, art qu'elle pratiquera jusqu'à sa mort, exécutant tantôt des décors architecturaux, tantôt des décorations. Son patrimoine est important : plus de 400 gravures, un grand nombre de peintures et un nombre tout aussi important de céramiques.

PREMIÈRE ÉPOQUE : L'ARTISTE JUSQU'À LA GUERRE

"Le beau ne se trouve qu'une fois à une certaine époque marquée. Tant pis pour les génies qui viendront après ce moment-là. Dans les époques de décadence il n'y a de chances de surnager que pour les génies très indépendants. Ils ne peuvent ramener leur public à l'ancien bon goût qui ne serait compris de personne, mais ils ont des éclairs qui montrent ce qu'ils eussent été dans un temps de simplicité." Ces phrases sont de Delacroix, extraites de son journal (mardi 19/2/1850). Plus loin il ajoute : "Les arts ont leur enfance, leur virilité et leur décrépitude. Il y a des génies vigoureux qui sont venus trop tôt, de même qu'il y en a qui viennent trop tard."

Je cite ces phrases pour deux raisons : parce qu'elles me semblent parfaitement adaptées à l'artiste dont je vais parler, et parce que le journal de Delacroix était son livre de chevet. Jeanne Champillou est en effet l'archétype de l'artiste indépendante, et un personnage complet, c'est-à-dire sans décalage entre elle et son œuvre, ce qui est rare, comme l'authenticité en ce milieu. Elle est son œuvre comme une émanation naturelle, atypique, donc marginale, rançon du vrai. Chez elle, et ceux qui l'ont connue vous le confirmeront, il n'y a pas de cabotinage, et encore moins de mode. Être de vérité elle est intemporelle. Comme elle aimait le dire avec humour : "Moi je fais bande à part toute seule... " C'est plein de philosophie, pas celle des salons. Parlant d'art elle ajoutait : "l'art vrai découle de l'instinct et du cœur".

Sa vie n'a pas été facile, peut-être à cause de cet état de fait. Qui marche en dehors des clous ne récolte souvent que du silence.

[1] Séance du 17 janvier 2008.

[2] Ce travail n'a pas pour but d'être une biographie, ni un inventaire chronologique de son œuvre. Mon but a seulement été de cerner la personnalité de l'artiste à travers des éléments marquants de sa vie.

Elle naît en 1897. La fin du XIX^e^ siècle est une époque (toutes me direz-vous) de bouleversements. La fin de siècle est encore secouée par le battage médiatique de l'affaire Dreyfus. Époque aussi de nouvelles inventions qui vont changer la vie, par la technique surtout. L'essor de l'automobile tout d'abord. 1897 est l'année où Diesel invente son moteur. Pour en venir à l'art, c'est l'année où Gauguin part à Tahiti, où Méliès construit le premier studio cinématographique dans son jardin de Montreuil. Époque où comme toujours il y a des guerres, l'Empire ottoman a déclaré la guerre à la Grèce. Ceci pour situer car il faut remettre, du moins essayer de mettre les événements et ceux qui les ont vécus dans leur contexte pour essayer de les comprendre.

Jeanne Champillou naît donc en 1897, à Saint-Jean-le-Blanc, près d'Orléans. Ses ancêtres étaient vignerons depuis des siècles, elle se plaisait à le dire. Saint-Jean-le-Blanc c'est alors la pleine campagne. La maison natale est près de la route de Sandillon, maison des grands-parents maternels. Puis son père abandonne la vigne (le phylloxéra fait d'énormes ravages). Après le service militaire qui dure sept ans à l'époque, il va travailler dans la maison de commerce de bonneterie appartenant au futur grand-père de Jeanne, la maison Léoman, commerce situé rue de Bourgogne à Orléans. Il épouse la fille de son patron. Tout s'annonçait bien, dira Jeanne Champillou. Malheureusement, le père devient aveugle. Aucun traitement ne peut lui rendre la vue. "C'est alors, dit-elle dans ses mémoires (Autoportrait d'un graveur), que la famille part à Saint-Jean-le-Blanc, à quatre kilomètres d'Orléans. Dans ces mêmes souvenirs, elle parle avec bonheur de ce lieu campagnard d'alors, des paysans, des animaux. Cette enfance la marquera à vie, comme un viatique, imprégnera son art de cet amour de la nature et de la vie simple, seule vérité pour elle. "C'était la vraie campagne, avec d'authentiques paysans, des bêtes, des odeurs des étables et d'écuries, de foin, de fleurs, une route poudreuse où passaient des charrettes attelées de chevaux", je la cite. Cette enfance avec ces souvenirs, seront de façon consciente ou non la pierre angulaire de son œuvre, du moins pour l'inspiration, car elle reviendra souvent à ces thèmes paysans dans son travail d'artiste, comme un équilibre, une base. Autre chose aussi : la découverte de l'art. Fait rare à l'époque, sa mère l'emmène régulièrement au musée de peinture. Ce fait est important dans la formation, en matière d'engrangement, car c'est celle du regard, de l'œil, utile pour de futures exécutions. Il faut en effet éduquer l'œil pour assimiler avant de retransmettre, autrement dit acquérir le sens du raccourci, de la synthèse et si l'on veut de la métamorphose pour faire un travail cohérent. Travail qui se fait par imprégnation.

Enfance dans la nature donc, agrémentée d'ouverture sur l'art. L'essence même de la petite Champillou comme de la future artiste est distillée très jeune. Ses souvenirs étaient précis. Je me souviens l'avoir entendu les évoquer avec délice, comme pour s'abstraire de l'environnement matérialiste qu'elle exécrait à la fin de sa vie, à propos de notre société.

Pourtant cette belle enfance sera marquée par une rupture. Nous sommes près de 1905, date cruciale dans le pays. Le 30 juillet 1904, la France annonce la rupture de ses relations diplomatiques avec la papauté.. Comme beaucoup d'enfants de l'époque, la petite Champillou va à l'école religieuse. La sienne est fermée ; les sœurs sont expulsées et se replient en Belgique. Jeanne a sept ans. Elle suivra donc et ira en pension avec sa sœur cadette à Commines. Elle y restera jusqu'à l'âge de 16 ans, passant même son brevet loin des siens à Lille. Elle ne revient qu'aux vacances. "Je ne pleurais qu'une fois par an" commentera-t-elle avec philosophie, peu diserte sur ces années, sinon pour évoquer la campagne des Flandres. Son retour définitif vers Orléans ne se fera qu'en 1913, avec à la clef l'entrée dans la vie des adultes. "Je devais gagner ma vie" dit-elle. Que faire ? Tout de même on tient compte de ses aptitudes, on l'écoute, le fait est à noter. Le dessin la tourmente beaucoup, comme un élément, une fonction naturelle qui lui est de plus en plus indispensable. Alors ? L'école des Beaux-Arts ? Ce n'est pas à l'époque jugé très convenable pour une jeune fille. Nous ne sommes pas encore à l'ère où chaque rejeton est considéré comme génie parce qu'il a griffonné quelques traits. Pourtant à l'école des Beaux-Arts d'antan, même s'il y a des rumeurs de dévergondage, on y apprend cependant quelques bases. Et elle ne se nommait pas encore institut. Mais dans une famille sérieuse on est prude surtout pour les jeunes filles. Alors, douée pour la musique, on la fera entrer à l'Institut d'Orléans, c'est plus convenable, pour apprendre le piano. Elle n'abandonnera cependant pas le

dessin. De toute façon, pratiquer un art en développe souvent un autre parallèlement. Ce sera pour elle une époque de stabilité et d'étude. Son père ayant hérité d'un de ses frères, ses parents font rehausser la maison de ses grands-parents pour l'habiter. Jeanne travaille alors la musique et quotidiennement le dessin, seule, copie les maîtres. "Tout me servait de modèle, et tout le monde, hommes et animaux." Lorsqu'elle va à l'Institut, elle a en permanence sur elle un carnet de croquis. Elle s'applique, observe. Parlant des chevaux : "Je suivais les bêtes en comptant 1, 2, 3, 4, observant les mouvements des pattes, le rythme et la marche". Le croquis sur le vif, puis de mémoire, une méthode qu'elle avait lue, puis pratiquée. En fait, celle du vieux professeur Lecocq de Boisbaudran : méthode qui a formé quelques bons artistes ; Fantin-Latour ou Rodin, par exemple, l'ont suivie. Et par-dessus tout, le conseil qu'elle donnait encore âgée : "Travailler, travailler".

Nous sommes en 1913 et tout semble pour le mieux, retour, famille, travail pourrait-on dire, si ce n'était ce funeste 1914 de sinistre mémoire : la guerre et ses misères qui arrivent. Dans le faubourg, où elle habite, elle voit défiler les soldats, des blessés ramenés sur l'arrière, spectacle étrange et incongru. La vie s'organise avec ses restrictions, comme toujours en ces périodes. Elle travaille cependant. Si bien qu'en 1916 elle donnera ses premières leçons de piano. Avec l'argent de celles-ci, elle achètera du matériel de dessin. La sœur de sa mère est infirmière à l'hôpital. De nombreux blessés de guerre y sont soignés. Visitant sa tante, elle rencontre justement dans ce lieu un de ces blessés, un Tchèque qui est artiste. Elle lui montre ses dessins. Il lui donne des conseils, notamment celui, très important, à savoir que le dessin peut, je cite Champillou, "se travailler, sans crayon, sans papier, par l'observation. Exercer la mémoire de l'œil, faire des dessins de mémoire". Les conseils de Kralicek, nom de cet artiste dont malheureusement je n'ai pu retrouver trace, rappellent très exactement la méthode de Lecocq de Boisbaudran que pratique déjà notre jeune artiste. Puis Kralicek ajoute (je cite toujours Champillou) : "Surtout n'allez pas à l'école, le meilleur maître c'est la nature !". Là on croirait entendre Rodin : "Ce n'est pas l'enseignement qui fait les artistes. Ce qu'on apprend, ce sont des recettes. L'art vient de l'âme et du cœur". Le secret (s'il y en a un) du beau travail de Champillou est ici annoncé. C'est un peu sa profession de foi et elle s'y tiendra toute sa vie. Le croquis, base de son travail est en effet une synthèse, la mémoire ne retient que l'essentiel, et cet essentiel qui ressort devient le style, expression de la vie. Le style c'est l'homme, à ne pas confondre avec le maniérisme. Le croquis c'est capter l'émotion. Cela ne s'acquiert qu'à force de travail, d'observation. Voici ce que veut dire Champillou lorsqu'elle dit : "le dessin s'apprend sans crayon, sans papier". Le fond passe avant la forme, même si celle ci est nécessaire. Revenons à Kralicek. Il lui parle un jour d'une chose inconnue, du moins dans la manière de la pratiquer, la gravure. À la vue de ses dessins, il l'encourage, il lui donne même une boule de vernis et de l'acide. Mais tout cela est bien théorique : premiers balbutiements, tâtonnements.

La guerre est enfin finie. Un nouveau malheur tombe sur la famille : son père décède. Le portrait de son père sur son lit de mort est sa première toile. Elle la montrait, je m'en souviens. On y trouve, pour un premier essai, déjà une grande maturité artistique. Etait-ce réellement un premier essai ?

Désormais la voici seule avec sa mère, et l'art . Kralicek, toujours enthousiaste revient encore à la charge. Il l'encourage à graver. Si bien qu'elle finit par acheter un traité. "Je fonçais dans le brouillard" commente t-elle. Graver c'est bien, mais il faut imprimer, l'un ne va pas sans l'autre. Kralicek lui fait le plan d'une presse. Elle la fait fabriquer par son voisin, un artisan menuisier. Il lui manque cependant encore du matériel. L'impression d'une gravure en taille douce, si simple soit-elle dans le principe, nécessite un outillage précis ainsi qu'un petit tour de main. En deux mots, le principe est simple : une plaque est gravée (acide, burin ou autre), elle est enduite complètement d'encre, puis essuyée afin de ne laisser que le dessin encré dans les tailles. Un papier est ensuite posé sur cette plaque ainsi que des langes, c'est le terme, imaginez des sortes de plaques de laine, l'ensemble passe avec la table de la presse entre deux cylindres, principe du laminoir. Les langes forcent le papier à aller chercher le dessin. Pour qui connaît c'est un jeu d'enfant. Pour qui débute, c'est impressionnant, sans jeu de mot. La presse étant construite, où la pauvre Champillou pourrait-elle trouver ces fameux langes (laine tressée je précise). Il lui faut se débrouiller avec les moyens du bord. Des feutres de selles de chevaux feront l'affaire. Cependant le résultat n'est pas probant, et puis il faut acquérir le "coup de

patte" comme on dit. Entre un traité et pratiquer, il y a d'abord la compréhension, souvent faussée par l'interprétation qu'on en fait, et enfin le fossé de la pratique. Qui sait dessiner (pas forcément aujourd'hui ou quinze jours d'un vague stage dans un a peu près d'atelier suffisent à parer les paons de plumes), qui sait dessiner, disais-je, peut graver. Au XVIII[e] siècle, par exemple, c'était une distraction, comme les amateurs font de la photo aujourd'hui, en plus des vrais graveurs. Et le destin va lui sourire, à moins que la force de l'idée fixe n'aimante vers une direction. Une amie artiste connaît un graveur qui habite la région, Jouy-le-Potier, un nom plein de promesses. Il se nomme Bastide du Lude. Il possède un atelier parfaitement équipé dans sa propriété de Sologne. C'est un remarquable technicien de l'eau-forte, ainsi que dessinateur. Il est malheureusement aujourd'hui injustement oublié. Si personne ne s'occupe de l'œuvre d'un artiste, après lui, le travail est souvent dispersé ou abandonné dans un vague grenier. Bastide du Lude ne mérite pas cet oubli. Connu avant la guerre (la seconde), il fut même primé, je crois, à l'exposition universelle de 1937. Bastide sera la chance de Champillou. En effet, son amie ayant emmené ses plaques au graveur, celui-ci les imprime. De plus il est enthousiaste devant les sujets et la qualité du dessin. Il lui envoie les épreuves, ainsi qu'une invitation pour aller apprendre à imprimer. Il lui fournit aussi des adresses pour le matériel.

"J'avais 23 ans, je rentrais à plein dans ma vie d'artiste" dira Jeanne Champillou. Sa principale activité sera désormais sa passion. Elle partagera sa vie entre la musique (les cours dont elle vit) et la peinture et gravure. Vie bien organisée, d'une autre richesse que l'argent. Elle entre dans sa plus grande époque créative, période prolixe dans sa vie d'artiste, moisson de dessins, peintures et bien entendu gravures. "Très souvent j'allais aux halles pour prendre des croquis que je développais à la maison en m'aidant de la mémoire de l'oeil" écrit-elle dans son autoportrait en citant Delacroix : "un homme qui ne peut en dessiner un autre en train de dégringoler d'un quatrième étage ne sera jamais peintre", une phrase à méditer. Hommes et animaux sont ses sujets de prédilection. Les fermes du Val l'hébergent aussi pour ses travaux, la nature est sa vie, peut-être retrouvait-elle inconsciemment son enfance. Autre genre qu'elle aime, le portrait, y compris d'animaux. Parlant de ses périples dans les fermes du Val elle écrit : "j'ai passé là des moments délicieux et découvert des gestes émouvants des brebis avec leurs agneaux, gestes de tendresse que les citadins ne connaissent pas et qui sont si beaux, si vrais. Pas de maniérisme chez les bêtes". Elle exécrera toujours le maniérisme, le fond seul l'intéresse. Très souvent, elle exécute peinture et gravure du même sujet. À la ferme de Cornay dans le Val elle est comme chez elle. L'accueil du fermier est des plus hospitalier. On la chouchoute même, telle cette anecdote qu'elle rapporte : "Un jour de moisson je m'étais installée à dessiner en plein champ. Il (un ouvrier agricole) a laissé sa faucheuse pour me faire un abri d'ombre avec des gerbes de blé pour que je sois à l'aise". Non sans humour elle ajoute : "À mettre en parallèle avec la galanterie mondaine".

Plusieurs fermes du Val l'accueillent ainsi. Elle en parle avec tendresse et humour : de la ferme des Leroy par exemple. "Le grand-père qui avait quatre-vingt vaches et... dix-sept enfants, c'est là qu'on allait pique-niquer et cueillir des champignons quand j'étais petite fille". Bien des années plus tard pendant la guerre de 1940 ces fermes lui seront bien utiles. La ferme de "l'Ardoise" lui servira de refuge , elle en tirera une gravure. De cette région, elle fut en quelque sorte mémorialiste. Dans son autobiographie c'est du reste le passage le plus long, et le plus imagé. L'écriture est belle et on la sent bien dans ce texte écrit quelques années avant sa mort.

Elle parle aussi de son quartier, le quartier des Aydes à Orléans, endroit encore rural dans sa jeunesse. Elle parle de ces gens dont elle a souvent fait le portrait. Du portrait elle nous confie au passage sa façon de voir : "Il paraît que c'est périmé parce qu'il y a la photo, et moi qui ai la bêtise de penser et de dire que la première qualité d'un portrait c'est la ressemblance. La ressemblance n'exclut pas le portrait psychologique. C'est la vie de l'âme qu'il faut chercher et donner". Elle parle longuement des foires, des paysans : "J'aimais voir discuter les paysans avec les marchands de bestiaux habillés de blouses de toile bleue. Je les connaissais bien tous, parce que tous les samedis du mois je prenais des croquis au marché franc, sur le carré Saint Vincent. On y vendait aussi des chevaux dont j'ai tiré une gravure". Beaucoup plus d'une en vérité : en élaborant son catalogue raisonné pour la gravure, on en recensa plus de quatre-vingt sur ce thème parmi les 400 répertoriées. Toutes truculentes et solides. Une ethnographie de

l'Orléanais dans l'entre-deux guerres. "Tout ceci reste dans ma mémoire" dira-t-elle, âgée. À propos d'une toile et d'une gravure elle écrit : "Je pourrais dire que j'ai fait cela au XVIII[e] siècle". En réalité, c'était plus près de Bruegel l'Ancien que de notre vie actuelle ; malheureusement tout cela est détruit", conclut-elle amèrement. Ces années d'avant-guerre sont donc particulièrement importantes pour sa création et son œuvre. On pourrait presque dire que son œuvre picturale se situe en grande partie à cette époque, tant par ce qu'elle a produit que par ce qu'elle a engrangé et qui lui servira de base, encore bien des années plus tard, quand elle œuvrera dans la céramique. J'ai le souvenir que chez elle il y avait une pleine armoire de dessins datant pour la plupart de cette époque. Bien des toiles ont été dispersées et c'est dommage. Ce qui est dommage surtout, c'est que Jeanne Champillou, dont le sens de l'organisation n'était pas, loin s'en faut, la qualité première, n'en ai pas gardé trace, que des œuvres n'aient pas été par exemple photographiées. Mais ceci importait peu à l'artiste. De plus, elle n'en avait pas les moyens. Ce qui l'intéressait était ce qu'elle créait et allait faire demain. En cela elle était vraiment artiste.

Vie simple donc, frugale, faite de travail quotidien entre musique et arts plastique selon le mot actuel. La musique n'est pas à négliger non plus. Jeanne Champillou est une très bonne musicienne, un art se complète souvent d'un autre. Elle donne ses cours et joue aussi, avec Gustave Noël par exemple, l'organiste de la cathédrale. Résumant cette époque elle dira : "J'ai jouis pleinement de ce que j'ai vu. La nature est si variée, si généreuse dans ses plus humbles manifestations. Pourtant je n'ai jamais eu d'argent, juste ce qu'il faut pour aviser le moment venu". Plus tard, parlant du même sujet : "Il faudrait avoir l'esprit tranquille, mais c'est impossible. J'ai réussi à peindre, à graver, à faire du piano, au prix de trop de privations. Très tôt, j'ai mis une croix sur ce que d'autres appellent le bonheur. En ai-je souffert ? Non à vrai dire : j'ai toujours eu du plaisir où les autres n'en trouvent pas, là où les autres en trouvent, je n'en ai jamais trouvé." Il y a un côté mystique chez Jeanne Champillou. Son art est avant tout une transcendance.

La vie simple de Jeanne Champillou semble donc routinière, mais elle est créative. Ce sera ainsi jusqu'à la guerre de 1940. Encore une, qui bouleverse tout. La civilisation occidentale finit peut-être à ce moment. "On aurait dit revenu le temps des grandes invasions" commentera-t-elle. À la précédente guerre, dans le faubourg, elle voyait passer les blessés qu'on ramenait vers l'arrière. Maintenant c'est l'exode, les émigrés qui défilent sans répit. Alors dans ce vent de panique elle fera comme tout le monde, préparera son replis. "J'ai passé une journée à descendre à la cave vaisselle et faïences anciennes. Mais, ajoutait-elle, ce qu'on a de plus précieux c'est sa vie et son travail." Son travail l'avait devancé. Son boucher, M. Berthe, allait chaque semaine en Sologne. Il avait emmené toutes ses planches gravées chez son ami Édouard Dumoulin, un artiste retiré à Sennely. Dumoulin est un bon peintre. Après avoir exposé et été ami d'artistes parisiens (Rouault entre autres), il est revenu depuis quelques années dans son village natal. Cet homme a laissé de remarquables toiles ainsi que des écrits forts intéressants et pertinents sur l'art. Décédé en 1973, son travail a malheureusement été dispersé sans qu'il en ait été pris beaucoup de documents, semble t-il. Les familles n'ont pas toujours conscience de la valeur patrimoniale d'une œuvre, hélas.

Pour revenir à Champillou, ses plaques sont donc à la campagne, c'est plus sûr. "Tout cela c'est moi-même, c'est ma progéniture, ma raison de vivre, surtout maintenant que je n'ai plus de maman." Sa mère venait effectivement de mourir. Elle va donc suivre ses œuvres, vers la Sologne. Elle part dans le Val avec sa bicyclette, chargée aussi sa petite chienne. Laisser la maison de ses parents, de ses grands-parents est une bien rude épreuve. Elle y vit en effet depuis 23 ans. Depuis le Val où elle est hébergée chez M. Proust le fermier, elle apprend le lendemain que des bombes sont tombées sur Orléans, d'autres peut-être sur Saint-Jean-le-Blanc, peut-être sur la Loire ? On ne sait pas trop. "C'est drôle de se raccrocher à cette petite étoile, à l'espoir", commentera-t-elle. Elle décide d'aller avec M. Proust jusqu'à Sennely. La route est encombrée de fuyards, de convois de troupes qui descendent vers le sud, en auto, à bicyclette, à pieds. Elle arrive enfin chez Dumoulin qui loge le plus de monde possible. Elle logera chez lui, M. Proust dans la maison d'école (la femme de Dumoulin est institutrice). Le petit pays est plein de monde et même en Sologne les gens ont peur. Une nuit, ils partiront même coucher dans les bois sous l'effet de la panique. Le ravitaillement est difficile, le

boulanger est dévalisé, l'épicier aussi. Elle rencontre là-bas des Orléanais. Tout le monde a peur, on a entendu des bruits à la cantonade. Les gens évitent les routes. Le problème est qu'il n'y a aucune communication possible. De retour des bois, dans la cour, un matin, Dumoulin trouve chez lui deux soldats français. Sa maison est occupée aussi, par des civils et des soldats. Les placards ont été vidés, cela va de soit. Alors tant pis, ils décident de ne plus coucher dans les bois. Le lendemain plus de soldats français et curiosité les premiers Allemands, quelques motocyclistes. La nuit suivante, Dumoulin réveille tout le monde, les Allemands réquisitionnent, veulent des lits. On rassemble les effets. "Les envahisseurs, dira Jeanne Champillou, ma foi, ce sont des humains comme nous." Commentant plus encore : "Les Français qui se croyaient savants parce qu'ils ont lu beaucoup de journaux et écouté beaucoup de TSF, ont vu arriver les Allemands, comme une tribu de Nègres d'Afrique verrait arriver chez eux une tribu de Hottentots", du Champillou au naturel. Elle racontait bien des années plus tard, sans changer une virgule.

Les occupants leur disent : "Retournez chez vous, on ne vous fera rien." Après délibération, avec M. Proust, la décision de rentrer est prise. Dans quel état est Orléans ? Il y a des rumeurs, la cathédrale serait par terre. La maison alors ? À Saint-Cyr on voit les premiers dégâts, l'église a été bombardée. Dans le Val, la ferme de Cornay est occupée par des officiers allemands, mais chez M. Proust tout est intact. Elle bivouaque chez lui. Au loin on aperçoit la cathédrale, debout, mais Orléans semble brûler (plusieurs foyers). Le lendemain, elle repart à pieds. À l'approche de la ville, il y a effectivement des dégâts. Près du pont, deux soldats ont été enterrés. Elle entend dire qu'il y aurait des cadavres rue Dauphine. Elle traversera finalement la Loire par le pont SNCF, les Allemands ont déboulonné les rails. Le flot inverse la ramène ainsi vers ses pénates. "Piétons et cyclistes vont par la passerelle, où au bout des soldats distribuent chocolat et tabac. La guerre est une sinistre chose avec des images surréalistes : près de la cathédrale le parvis est défoncé, rue Jeanne d'Arc aussi, rue Saint-Éloi, la maison de ses amis Blanchard a le toit troué, rue Royale tout est par terre." Des galeries rue Royale il ne reste que les façades, "qu'elles sont belles note-t-elle tout de même. Il fallait ce cataclysme pour se débarrasser de tout ce qu'avaient posé par-dessus les commerçants pour qui l'art est un mot inexistant et vide de sens". Avec sa bonhomie naturelle, Champillou n'y va jamais par quatre chemins. Petite anecdote pour situer le personnage qui ne sera décidément jamais conformiste. De ces événements elle dira aussi : "C'est cela la civilisation ! C'est cela le XX^{e} siècle. Les autres nous ont laissé des chefs-d'œuvre, on les démolit. C'est cela le progrès, cela sert à tuer, à démolir et à détruire scientifiquement et en série. Finalement, elle retrouve sa maison : "J'entre et retrouve tout debout ! Quelle joie ! Cave, œufs et même bouteilles de gris meunier. Seul ennui, il n'y a plus d'eau."

La vie se réinstalle, avec ses problèmes de ravitaillement. Toutes les semaines elle va à Cornay, la ferme du Val, chercher du beurre, dans une autre à Préau, des œufs. Il faut se débrouiller. Elle reprend ses leçons de musique, mais le nombre de leçons a beaucoup diminué, trop de clients sont sinistrés. Cela lui laisse du temps libre : "J'ai trois ou quatre jours de libres, c'est ennuyeux pour le porte-monnaie, et délicieux pour la bohème qui habite en moi". Elle serpente la campagne, en ramène des dessins. Dans ses pérégrinations, elle fait connaissance avec quelques personnes, souvent des paysans, tel le père Aluard, un vigneron qui deviendra une merveilleuse peinture (aujourd'hui au musée de Beaugency). Débrouillarde, elle fait des chaussures à semelles de bois, et même elle file sur le rouet de ses ancêtres. Elle fait du troc, c'est du reste presque philosophique chez elle. Malgré cette période dure, elle vend par-ci par-là quelques gravures. Quelques gravures et peintures sont issues de cette période, quelques-unes notamment sur Orléans sinistré. En 1942, elle fait avec son ami Georges Blanchard une exposition dans la ville (pavillon de l'artisanat) qui est une réussite. Elle racontait du reste que des Allemands lui avaient acheté des gravures, et peu d'Orléanais. Comme tout le monde, elle s'adapte. Lorsque la gare des Aubrais sera bombardée (sa maison n'en est pas très éloignée), elle fait transporter meubles et toiles à Saint-Jean-le-Blanc et ira coucher à Ingré chez le père Aluard, loin du désastre. Le quartier est sinistré, la maison est encore debout, mais que de dégâts ! Lors d'un second bombardement, le jardin est dévasté, un trou énorme le remplace.

La guerre est enfin finie, la vie normale va reprendre cahin-caha. Le chaos est passé, les restrictions restent. L'artiste va continuer son chemin. Comme elle le dit si bien :

"Heureusement, il y a la nature", puis complète-t-elle : "On est fait pour l'art et on patauge dans un tas d'imbécillités". La paysanne Champillou est la réflexion de bon sens...

SECONDE ÉPOQUE : LA CÉRAMIQUE, LA PÉRIODE HENRY

Tout recommence donc. L'ancien monde est défunt. 1946 va être une époque charnière dans sa vie. Chez une amie céramiste, ou selon une autre version, chez des amis, elle a fait la rencontre d'un céramiste. Rencontre d'importance, car elle va bouleverser sa vie. Cet artiste se nomme Aymé Henry. Son parcours est sinueux.. Il a tout d'abord fait un apprentissage de verrier, puis il a travaillé sur le vitrail, avant de pratiquer la céramique. Cela n'a pas marché, si bien qu'on le retrouve à Paris où, tout de même, il a occupé le poste de chef décorateur à l'Opéra-Comique. Pour l'heure le voici revenu à Orléans. Sa formation de décorateur et plus encore son envie de céramique éblouissent Champillou, qui a l'art, en bon bélier qu'elle est (je parle du signe), de s'emballer rapidement. Et la voici qui ne rêve plus que de cela : le nouveau est toujours attirant. Elle ne le sait pas encore, mais sa vie vient de basculer, et la seconde partie de celle-ci (elle a pratiquement 50 ans) va être dévorée par la céramique.

Créatrice avant tout, son expression va changer, même si le principe de transcendance reste le moteur. Car il ne faut pas l'oublier, chez elle le mysticisme est omniprésent. Religieuse, pour elle tout acte de création est un redressement de l'homme, un cap vers le divin. Elle va donc désormais "entrer" en céramique. En 1946, cependant, elle peint et grave encore. Sur recommandation, elle a des contacts avec la galerie Sagot le Garec, l'un des plus importants marchands de gravures parisiens. La galerie lui a même pris plusieurs gravures, et un vague projet d'exposition est arrêté. Pourtant cela ne se réalisera pas, le destin en a décidé autrement. Sous l'influence d'Henry, les projets céramiques commencent à se concrétiser, prennent forme. Fin 1946, elle passe commande d'un four. Fonceuse, elle se lance. Certains de ses amis sont dubitatifs. Dumoulin par exemple : "Il a l'air de penser que je vais rater. Je lui écris que je n'ai que moi à mettre dans le pétrin et j'en ai assez de l'enseignement et des heures fixes et de la bêtise des élèves ou de leur manque de volonté, et de courir les leçons par tous les temps". On ne peut être plus précis. "Ah ! , Transformer la terre en objet utile et beau, créer des formes, des couleurs c'est enivrant", je la cite.

Début 1947, les deux compères font l'achat d'un stock dans un atelier qui ferme à Paris. "On était fait comme des charretiers, pleins de poussière. On retourne lundi". Un voisin est mobilisé pour le transport et le voyage à Paris (quartier de la Glacière). "Comme il faut batailler dur pour maintenir sa petite lumière à bout de bras contre tous ceux qui cherchent à l'éteindre", je la cite encore. Installation du four, le premier, dans sa cuisine, projet de construction d'un atelier spécifique, atelier avec un étage. Elle envisage de faire de la vaisselle décorée. Les thèmes sont bien entendu la nature. L'enthousiasme est grand, comme l'enfant devant un jouet neuf : "Magnifique épanouissement dans un travail libre et aimé". Champillou est une idéaliste : "Ce que je vis en ce moment est inexprimable, c'est la plus belle chose de ma vie" confie-t-elle. L'impatience est grande, elle attend encore les électriciens pour pouvoir se lancer. Début mai : essai des fours. Quelque chose ne va pas. Second essai, le four ne monte pas en température. On téléphone chez Druelle le fabriquant qui envoie un schéma de branchement. En fait c'était peu de choses : le four était mal branché. Maintenant ; il fonctionne, 840 degrés, émotion, le pyromètre redescend à 810, puis, ouf ! remonte 960. Il faut attendre le lendemain pour le premier défournement. Un peu tôt, mais joie, tout est bien cuit, sans accident. Gestes qu'elle répètera désormais des centaines de fois. L'atelier existe. Henry et elle décident d'une marque, d'un monogramme. Ce sera notre dame des Aydes (lieu de l'atelier), stylisé par une forme et deux Z entrecroisés, un majuscule l'autre minuscule. Le travail commence donc dans l'enthousiasme.

Premières ventes aussi. "Il était temps commente Champillou". Les fonds qui n'ont jamais été hauts sont en baisse. La matière première, on va la chercher à Saran, chez M. Morin qui possède une carrière. Elle fera bien des années plus tard un portrait de cet homme. En juin 1947, M^{me} Sécrétain, femme du propriétaire de la République du Centre, journal de référence

dans la région, vient à l'atelier accompagnée d'un journaliste afin de faire un article, le premier sur l'événement. Ainsi, malgré les finances un peu faibles (l'ombre du percepteur qui plane par exemple) l'atelier démarre, somme toute, de façon prometteuse. La céramique l'emporte, et les quelques cours qui lui restent lui deviennent pensum. C'est donc une année de travail intensif. Elle fera néanmoins un court voyage dans le Jura, et en ramènera aquarelles et dessins. Henry qui a quelques entrées à Paris essaye de placer de la céramique (magasin Les Trois Quartiers). On leur prend quelques pièces. Il n'y a plus qu'à travailler. La contrainte de la commande est toutefois pesante, pour Champillou, l'amour de l'art n'est pur que s'il est dégagé de l'argent. Bilan de l'année disons positif du moins dans la création. La galerie Sagot Le Garrec a même vendu quelques gravures. Des commandes commencent à arriver, plus vite que l'argent, hélas ! En 1948, ils font la Foire de Paris, sans grand succès. L'atelier continue de s'aménager. En 1950, une grosse commande arrive : la maison Dessaux (vinaigre et moutarde) veut des pots à moutarde de luxe. Trente mille ! Il va falloir se faire aider pour les besognes élémentaires. Des jeunes des Beaux-Arts passeront à l'atelier. Le bénéfice de l'opération sera maigre. La collaboration avec Henry, gros travailleur et très bon technicien, sans qui Champillou n'aurait pu débuter puis œuvrer, bien qu'efficace, subit toutefois les contrecoups de sa vie papillonnante. Il a loué une maison en Sologne pour héberger sa femme. C'est perturbant. Il envisage même un temps d'amener celle-ci chez Jeanne Champillou qui s'y oppose avec fermeté. "Ce serait la fin de la céramique" dit-t-elle avec lucidité. Voici pour les coulisses.

L'architecte Coursimault propose l'exécution d'une décoration d'école à Lamotte-Beuvron. L'atelier commence aussi à créer des carreaux modelés. Commande aussi pour Saint-Jean-le-Blanc. On œuvre donc beaucoup. La symbiose Henry-Champillou fonctionne, techniquement parlant du moins, Champillou pour le fond, Henry pour la forme. Mais Henry a la tête un peu trop dans les nuages. Le voici qui envisage d'acheter un château, le château de Cerqueux, près de Beaugency. La pauvre Champillou est affolée. Elle se sent ligotée: "Je regrette de m'être poussée dans un pareil pétrin alors que j'avais, dans la pauvreté et la liberté, la paix et la joie". L'aventure a un goût amer, reste le travail, seule vérité. Henry envisage même de quitter la France pour l'Équateur et de fonder une école de céramique. Encore une lubie qui passe, mais détruit au jour le jour les beaux rêves de Champillou. Très forte, elle arrive cependant à travailler, puisant dans sa foi profonde une énergie qu'elle ne soupçonnait peut-être pas en elle. "Pour construire il faut braver, il faut risquer". Elle peint et grave encore, mais bien entendu c'est parcimonieux. L'atelier l'accapare à plein temps, et puis maintenant le magasin qui vient d'être ouvert, où depuis l'ouverture elle voit des clients presque tous les jours. L'argent rentre toutefois difficilement bien que des commandes arrivent (panneau pour Douala par exemple). Le problème est que celles-ci sont souvent payées avec retard, les commandes officielles par exemple. Manque de chance aussi, dans cette période, l'architecte qui les faisait travailler décède, ainsi que le maire d'Orléans, Pierre Chevallier, qui était tout acquis aux artistes. Un projet était en cours, qui échouera. L'association des deux artistes continue tout de même. En 1952, grosse commande : la décoration des magasins *Les Galeries Orléanaises*, des carreaux enserrés dans l'escalier, une vierge (la cinquième) pour une clinique. Tout pourrait aller pour le mieux si ce diable d'Henry n'était pas aussi fantasque. Il n'a pas payé le loyer de la maison qu'il louait pour sa femme en Sologne, mais envisage toujours de s'installer au château. Pauvre Champillou qui tient cependant le cap. Et puis, il y a entre eux un problème, peut-être de base, celui de la forme et du fond. Lui est décorateur, elle peintre. L'un est dans le maniérisme, (mot récurrent chez elle), l'autre dans la fusion, association antagoniste maintenant. Il est rare que deux artistes élaborent longtemps ensemble, c'est connu. Cahin-caha pour l'instant cela tient encore.

En 1953, la commande des Galeries terminée, elle pense faire une exposition d'art religieux. Dans ce domaine qui pourtant devrait évoquer le spirituel, le matérialisme est bien présent aussi. Ce sera un refus. Jeanne Champillou qui aime tant la paix et le silence est embarquée selon son expression dans un tourbillon fantastique. Henry cependant abandonne sa chimère, c'est un soulagement. "Toute cette histoire de Cerqueux nous a mis des barres dans les roues, avec cela, c'était inévitable, nous avons des prises de bec, pour la stylisation ou non. Lui c'est oui, moi c'est non, résumera-t-elle. Si elle garde les pieds sur terre ce n'est que pour mieux exalter la transcendance ou sa foi à travers des éléments visibles, simples au regard de l'homme. Au fond, dans la symbiose, il est à se demander si la femme de ce couple virtuel

n'est pas Henry. 1954, trois statues pour l'église de Gien. Dans l'art sculptural, Champillou se sent bien, presque mieux que dans la pure décoration. Les trois dimensions sont une voie où elle se libère surtout lorsque la commande n'est pas trop restrictive. L'atelier tourne ainsi jusqu'en 1956 où les deux artistes se séparent. Henry s'en va pour ouvrir un atelier à Vaison-la-Romaine.

SEULE

Un chapitre est clos. Le travail se fera seulement avec l'aide de Jeanne Azambourg, la fidèle, qui œuvre avec eux depuis 1947. Elle connaît Champillou depuis 1935 et travaillera parallèlement sa propre céramique. Il y a même un projet d'exposition à Paris. Mais elle est lucide, elle sait que ce milieu est difficile, qu'il lui aurait fallu de l'argent pour organiser un lancement, sinon avoir des relations. Elle sait qu'une carrière ne se fait pas par hasard en comptant sur la reconnaissance du public envers le talent, et que le système passe par des circuits établis. Avec son vieil adage "bande à part toute seule", elle scie la branche. Je rapporte ici des propos qu'elle tenait très naturellement, même devant ses élèves à l'école des Beaux-Arts. "Je m'abrutis sur un travail de géant "commente-t-elle. Son art malgré tout ne faiblit pas. Un fondeur lui exécute un merveilleux bronze d'une sculpture. Il est dommage qu'elle n'ait pas pu sculpter plus. L'atelier lui prend beaucoup d énergie. Et puis, sa porte est trop grandement ouverte pour une concentration nécessaire. Mais c'est le caractère de l'artiste, à la fois énergique, timide et, malheureusement, trop bonne. Seule, la fidèle Jeannette lui rend réellement service, lui soulage la vie.

En 1959, gros travaux de céramique. Jeanne Champillou va revenir sur les lieux de sa jeunesse, le nord de la France. Elle y a gardé de cette époque quelques amitiés. Elle exécutera des chemins de croix pour des églises du Nord, à Bergues par exemple. Elle en profite pour revoirs ses amies. Elle va à Wervik, à Bruges, et pour finir visite le musée de Lille. Un travail en appelle un autre. Une boulangerie de la région parisienne : un panneau sur la ville et sur le pain. Profitant de son séjour à Louveciennes, elle visite Versailles. "Quelle magnificence ! Quel art ! Quelle ordonnance ! Quelles magnifiques perspectives !" commentera-t-elle. Cela bien sûr tranche avec notre époque actuelle : "plus de naïveté, plus de simplicité ! Des gens qui dissèquent tout et des m'as tu vu, des gens qui agissent pour rouler auto avoir frigidaire, machine à laver. Jamais de silence, ce bienfaisant silence..". Que dirait-elle aujourd'hui ?. Je la revois encore tenir ces propos, comme si les évènements s'étaient passés la veille. Après Louveciennes, pour rester dans les travaux "parisiens", Rueil, de la céramique toujours. Elle a maintenant du travail pour plusieurs mois. "Son Clos de joie", nom de l'atelier, est devenu sa bulle. La vie extérieure la concerne de moins en moins. Femme du terroir, solidement implantée, elle se réalise dans son art au quotidien. La société des années soixante la déçoit, elle est de l'ancien monde. Elle puise dans son patrimoine, dessins et peintures. Pour la céramique, les sujets religieux sont empreints du symbolisme catholique et sont quelquefois franchement instinctifs. Lorsque les contraintes de commandes ne sont pas importantes et qu'elle peut se libérer, cela donne de véritables chefs-d'œuvre. Je pense à ce remarquable bandeau de cheminée sur le thème de Gargantua quelle fera pour un restaurant près d'Orléans. Lorsque la céramique devient sculpture, Champillou est à son aise. Elle songe parfois, à la suite, à ce que quelqu'un prenne l'atelier. En 1961, elle envisage de préparer une exposition de peintures, gravures, aquarelles, dessins, céramiques. Afin de préparer celle-ci, le marchand lui propose un troc : matériel en échange de gravures.. Le troc était pour elle une valeur réelle. Devant son matériel elle dit : "Je vais avoir l'air d'une artiste". "Mais de quoi voudriez vous donc avoir l'air ? D'une gardeuse de vaches !" Allez donc réussir en tenant de tels propos. Le personnage est ainsi fait. Comme Camulogène après la guerre, elle retourne sur ses terres. Elle est naturelle. Elle aimerait avoir un peu plus d'argent, ne serait ce que pour vivre (survivre trop souvent), mais celui-ci, si difficile à gagner, n'est pour elle que le pire symbole du matérialisme. Décidément elle est bien marginale notre Champillou. "L'art vaut mieux que tout et l'amour qu'on lui donne ne déçoit pas". Réaliste, elle ajoute : "Mieux vaut cent fois faire un second métier à côté de son art que de vouloir vendre cet art à tout prix". Conseil qu'elle donne aux jeunes artistes qui passent dans l'atelier, ajoutant avec humour : "Il vaudrait mieux vendre des

frites". Elle allait jusqu'à ajouter : "Je veux mourir pauvre", ce qui n'était pas sans produire son effet car personne ne l'a jamais connu bien argentée. Je l'ai même entendue un jour ajouter : "Sinon c'est l'état qui ramasse, ce serait dommage". Voilà du bon sens paysan ou je ne m'y connais pas.

Mais nous sommes en 1961. La céramique bat son plein. Cependant elle donne encore son cours à l'école des Beaux-Arts. Les professeurs y sont notés comme les élèves. "J'ai 8/20 quelle rigolade ! commente-t-elle, et quelle clique !" En vérité, le courant passe très mal entre elle et la directrice de l'époque. Parlons d'autres choses. Des projets céramiques qui lui sont refusés aussi comme par exemple un tympan pour l'église de son quartier "les Blossières". En 1962, un ami l'emmène avec ses toiles à Paris. On lui dit que sa peinture est bonne mais n'intéresse pas. Les marchands de tableaux sont dans un autre univers, celui où on "lance un peintre comme on lance un dentifrice". Le marketing n'est pas le monde de Champillou qui n'aurait jamais pu passer par le système médiatique, comme elle aimait à le dire en parlant de la télévision : "Ce coup ci on a vraiment trouvé le bon moyen d'abêtir le populo". Revenons à la céramique : pour Jargeau, une vierge, remarquable de formes et de couleurs, pour Armboutte Cappel (Nord). Elle aimerait bien peindre à nouveau, mais on ne peut tout faire. Elle profite de sa visite dans le Nord pour visiter son alter ego, son amie Jeanne Devos, photographe, personnage haut en couleurs. Pour Rueil, aussi, quatre sirènes pour un immeuble. En 1963, elle renoue avec la gravure. Un ami l'a emmenée à Paris à l'atelier Lacourière que dirige Jacques Frélaut, fils du graveur. Le contact passe bien. Des années plus tard, il se souvenait de Jeanne Champillou dont il appréciait le travail et l'authenticité. Elle dira du reste plusieurs fois : "La gravure c'est ce qu'il y a de plus profond, de moins commercial". Oui, mais la céramique ? , aurais-je pu lui répondre. En 1963, elle prépare une exposition à Paris. "Quel travail !" dit-elle. "Quelle expédition !" pourrait-on dire. Un ami la véhicule dans une camionnette avec ses œuvres et la deux-chevaux de l'artiste conduite par quelqu'un de la maison suit. Car Champillou est motorisée maintenant, et on pourrait raconter des anecdotes homériques sur sa façon de conduire. Revenons à Paris et à la caravane qui s'ébranle. L'accrochage se fait dans la gaîté. "Quel entrain, quelle paille !" racontait-t-elle. Paille ? Oui. En bonne paysanne elle a emballé ses œuvres ainsi dans des caisses. J'aurais bien voulu voir la tête du galeriste. Champillou est toujours naturelle. Parlant du vernissage elle dit : "On s'est tous déguisés". Quant aux conclusions sur la mondanité et sur les Parisiens elles valent leur pesant d'or à sa manière : " Bien des Parisiens sont piqués. À Paris tout est truqué, tout est clinquant. On est submergé par le faux, l'artificiel, à tel point que personne ne sait plus où est la vérité, où est la sagesse, où est la folie". L'artiste reste immuable, classique et marginale, parce que c'est ainsi. De retour dans ses pénates, beaucoup de travail encore, des céramiques, comme toujours. La liste serait longue, des œuvres religieuses, ou simplement décoratives. Et comme toujours aussi, elle puise dans son patrimoine dessins, car elle n'a plus beaucoup le temps d'aller dans sa chère nature. On pourrait citer pêle-mêle des vierges, un saint Antoine et tant d'autres créations. Elle arrive encore à peindre, mais peu. Cela lui manque. Ses céramiques décoratives sont du reste très près de la peinture, traitées souvent comme des aquarelles. Elle regrette quelquefois de les livrer.

L'ARTISTE RECONNUE

Personnage pittoresque, Jeanne Champilou est maintenant devenue une figure de la région, quelqu'un qu'on visite. Elle n'en regarde pas moins ses contemporains comme un spectacle qui s'apparente plus du grand guignol qu'à la civilisation. Le Nord l'appellera encore, pour une vierge à Dunkerque, des remarquables chemins de croix.. Il faudrait une biographie plus élaborée, que je n'ai pas la place de faire en si peu de pages. Je veux surtout peindre le personnage riche, complet et truculent. Ne serait-ce que pour ses bons mots comme celui ci : "les Français auraient besoin d'être au vert, sans radio, sans presse, sans télé !" À cette époque elle approche de 70 ans : "Je commence seulement à vendre quelques gravures. Ce qui m'a sauvé, c'est de faire un métier pour rester libre et vivre de peu". La chute est toujours réaliste. Son succès la dépasse. Elle est même étonnée des jeunes qui la visitent : "Ils commencent leur carrière et ont l'air de goûter ce que je fais en art. Eux qui sont entourés de théories

modernes". Mais elle sait bien que moderne ne veut rien dire.

Vers la fin de sa vie, elle reprend la gravure. Si les difficultés d'argent sont un peu aplanies, il ne coule pas vraiment à flot. À propos de celui-ci, il me revient ce mot : "Je n'ai pas fait vœu de pauvreté, mais je l'ai pratiqué toute ma vie". Chez Champillou, la philosophie est toujours teintée d'humour. La sonnette qui retentit trop souvent la fatigue. Elle a parfois du mal à se défendre de ceux qui veulent quelque chose d'elle. Elle aimerait bien à nouveau toucher à son piano mais elle ne trouve pas de temps pour travailler. Et les instants où elle peut faire une petite sieste près de ses tourterelles dans son jardin sont exceptionnels. En 1972, la télévision vient faire un reportage chez elle et je ne résiste pas à vous livrer ses impressions : "On a recommencé le questionnaire devant la cheminée, ensuite dans la cour. Ils ont tout photographié, même le foutoir de l'atelier, où les instruments de jardinage sont mêlés aux instruments de céramique, les scies, la chèvre à scier etc., le cafarnaum. Et mes mignonnes tourterelles. On dirait vraiment que beaucoup ont assez du rangement, de la propreté. Ici la poussière règne, on en fabrique. Se voyant dans le poste (chez des voisins, car elle n'a jamais eu cette lucarne infernale chez elle) : "Le soir même je suis passé à la télé avec un succès étonnant. C'était vraiment surprenant, une vieille qui raconte tout bêtement ce qu'elle a fait et vu. Ce qui m'étonne c'est qu'on soit nature, sans aucun chichi". Je trouve dommage que l'on n'ait pu l'enregistrer plus. Je pense qu'on aurait eu quelques bons moments du genre de ceux de Léautaud avec Robert Mallet. La popularité lui amène du courrier, un pensum. Et toujours l'atelier qui lui pèse. Si seulement quelqu'un pouvait le reprendre. En 1973, elle fait une exposition de gravure chez elle. Le succès est au rendez-vous. Une exposition Champillou dans la région est un événement. Télévision encore. L'exposition est même prolongée. On la flatte. Elle raconte : un visiteur lui dit philosophiquement : "Vous savez, ce n'est pas vous qui faites cela." Elle réplique : "Le don c'est réel et inexplicable. Et toute la science des savants ne pourra faire un artiste qui est inconscient de son don. Alors là, je leur rabats le caquet à ces messieurs ! Le métier ? Oui, mais l'inspiration, mais la vie que l'artiste met dans un portrait, l'âme de l'œuvre !" Sur Champillou, on pourrait faire un florilège de ses mots... Elle aimerait aussi trouver du temps pour écrire : "J'ai tant de choses à dire ". Sous l'impulsion de son éditeur, elle rédige un texte qui reste un document. Tout ceci la fatigue néanmoins. Elle en a assez de la céramique. À près de 80 ans elle aimerait souffler un peu. L'atelier lui pèse et tout ce remue-ménage lui prend son énergie. Je me rappelle l'avoir entendue un jour laisser tomber : " Et j'ai traîné tout ça.. J'aurais du travailler seule. Un artiste se doit d'abord à son art. Tout le monde court après moi et jamais personne ne m'a aidée".

En 1977, la ville d'Orléans lui offre la collégiale Saint-Pierre-le-Puellier, salle prestigieuse. Son éditeur, qui connaît la valeur de l'artiste, va monter l'exposition. Gros travail mais splendide réussite. Pas de tranquillité non plus pour notre artiste. Elle espère naïvement être en paix après, mais en vain. L'univers Champillou dans ce beau lieu est impressionnant. C'est l'événement du moment dans la ville. Elle boit du petit lait. La ville lui décerne même un hochet : la médaille d'or de la cité. "Heureusement que j'ai quatre-vingts ans en bon état pour apprécier cette réussite dont je ne reviens pas", confie-t-elle discrètement. Tout commentaire est superflu. Il est vrai qu'hors des sentiers battus, il faut de l'endurance et de la solidité pour percer. Si Champillou n'avait pas vécu aussi longtemps, les Orléanais se seraient-ils aperçus de son art ? Les dernières années de sa vie seront intensives. Après un dernier voyage dans le Nord, épuisée, elle décède en mai 1978. " Lorsque ce sera l'heure, disait-elle, je replierai mes ailes."

Elle laisse un patrimoine important. Elle a abordé tous les genres, huiles, aquarelles, pastels, dessins. L'inventaire est très difficile à réaliser à cause de la dispersion. Elle laisse plus de 400 gravures, genre dans lequel elle a touché à beaucoup de techniques. Quant aux céramiques, là aussi, le patrimoine est grand. De facture classique, son travail est d'une grande force, d'une rare justesse, et d'une vie intense. Le style c'est l'artiste et ici on peut le dire.

Pour conclure je vais lui laisser le mot de la fin : "Une seule chose compte : se réaliser avec ses dons et dans la pauvreté ". "La pauvreté, lui dis-je, c'est tout de même un handicap."

- "Cependant, pauvreté n'est pas vice..." Bien sûr ! Mais c'est pire !"

C'était un 14 juillet. Elle ajouta d'un ton bonhomme :

- "Aujourd'hui c'est Sainte République. C'est un jour à rester chez soi au calme, tous les fous sont dehors". Et elle prit une de ses tourterelles sur son épaule.

"Un artiste se doit d'abord à son art".

DÉBAT

Gérard Hocmard : Merci beaucoup de cette évocation pleine de vie qui permet de retrouver un personnage qui était plus qu'un artiste.

Olivier de Bouillane de Lacoste : La maison qu'habitait Jeanne Champillou à Orléans existe-t-elle toujours ?

Yves Marchaux : La maison a été vendue après le décès de l'artiste. La façade décorée a été gardée intacte. Une plaque réalisée par Jeanne Azambourg a été apposée quelques années après.

Jacqueline Suttin : J'ai beaucoup apprécié votre évocation de Jeanne Champillou qui vous connaissant bien, avait décelé votre talent. Par ailleurs, vous avez cité plusieurs de ses œuvres dont la fresque qui ornait le manteau de la cheminée du restaurant "Le Beauvoir" à Olivet. Les bridgeurs peuvent toujours la contempler puisque l'immeuble est devenu le siège de l'Académie de Bridge d'Orléans. Je voudrais ajouter aux œuvres déjà citées le retable en céramique figurant sur la façade-est de la chapelle Notre-Dame-des-Miracles, côté place du Cheval Rouge. J'en ai parlé le 19 février 2004 lors de ma communication sur Saint-Paul et le sanctuaire. Il représente "Jeanne d'Arc en prière aux pieds de la Vierge à l'enfant". Il a été réalisé à l'initiative de l'abbé Chambelland, recteur, avec l'accord de l'architecte Lablande et du maire René Thinat qui était grand admirateur de l'œuvre de Jeanne Champillou. Il a été inauguré le 1er octobre 1972 par une bénédiction de Mgr Riobé, alors évêque. Il faut reconnaître qu'il passe inaperçu et que bien peu d'Orléanais connaissent son existence.

Yves Marchaux : Il y a à Orléans, dans la région, on peut dire une quantité d'œuvres de céramiques architecturales réalisées par l'artiste. Certaines sont splendides. Surtout lorsque Jeanne Champillou ne s'est pas sentie enfermée dans un sujet. À noter dans ce sens cet extraordinaire Gargantua du "Beauvoir" plein de sève, disons gauloise. Lorsqu'elle peut donner libre cours à son élan, Jeanne Champillou a un travail puissant. De même dans certaines œuvres religieuses empreintes de mysticisme. Certaines sont presque "paganistes", mais profondément empreintes de vérité, sa vérité, à savoir, je le répète, un travail simple et solide appuyé sur le cœur.

Olivier de Bouillante de Lacoste : Yves Marchaux a présenté un certain nombre d'œuvres de Jeanne Champillou, mais il n'en a montré qu'une petite partie. Il pourrait nous en montrer beaucoup d'autres.

Micheline Cuénin : Je suis pleine d'admiration et ébahie qu'une artiste de cette qualité soit si peu connue. N'y a-t-il pas d'ouvrages sur son œuvre ?

Yves Marchaux : Il existe plusieurs ouvrages. Une autobiographie remarquablement écrite quelques années avant son décès. Imprimée en édition de luxe, puis offset, pour le grand public (Editions Alphonse Maré). Son éditeur de l'époque avait publié une ébauche de catalogue sur les fêtes, foires et marchés à l'intérieur d'un livre intitulé *La Grand' place* d'Alain Bouzy. Quelques autres ouvrages ont été (parcimonieusement) illustrés de reproduction de gravures. En 1993 l'association "le Clos de Joie" a publié le catalogue raisonné des gravures, enfin de toutes celles qu'on a pu retrouver, au nombre de 400. J'en ai à l'époque dressé l'inventaire puis réalisé la maquette du livre.

Robert Musson : J'ai bien connu Jeanne Champillou, car nos parcours artistiques se sont souvent rencontrés et une riche amitié partagée a enrichi ceux-ci. Ainsi dès 1951, dans mon magasin, j'ai présenté une belle exposition de ses gravures et de ses peintures. Elle venait de m'offrir une jolie céramique riche en couleurs, qui illustrait la légende de Saint Christophe. Celle-ci, jusqu'à sa disparition par vol, me servit d'enseigne pendant cinquante ans.

Lors des années 1952-1953, sur mon intervention, Jeanne Champillou exécuta pour l'hôtel des Arcades, 18 quai Cypierre à Orléans :

- une série de six grandes appliques en terre cuite sur le thème de la musique ;
- elle conçut et réalisa un service de petit déjeuner avec bols, tasses et soucoupes qu'elle illustra avec l'histoire de "*L'Arrivée en calèche de la belle Marquise*".

Ce même décor illustrait :

- sur la façade du quai une enseigne en céramique et fer forgé,
- et une grande fresque sur le mur du hall d'entrée peinte par son ami Henry.

Tout au long de sa belle carrière de céramiste, nous avons eu l'occasion d'autres rencontres artistiques, mais, celle-ci était la première, aussi j'en garde un souvenir puissant et chaleureux. C'est avec plaisir qu'aujourd'hui je l'évoque.

Yves Marchaux : Oui notre confrère et ami Robert Musson a bien connu Jeanne Champillou. Le personnage était riche en couleurs.. Ce qui frappe chez l'artiste c'est la puissance de travail et la qualité des œuvres réalisées. On peut dire que sa vie fut son œuvre entièrement.

André Delthil : Une anecdote : Yves Marchaux nous a parlé d'un certain M. Noël, organiste de la cathédrale. Je l'ai très bien connu parce que ma sœur aînée prenait des leçons de piano chez lui. Il était aveugle. Il jouait de l'orgue au mariage de la fille d'un commerçant d'Orléans dont les parents avaient fait fortune dans le commerce des vieux métaux et des chiffons. Je ne sais pas pour quelle raison il n'était pas content et il a voulu faire une petite rosserie : il a joué la sortie de l'église avec une composition de sa part sur le thème de "peaux de lapins, peaux !"

Yves Marchaux : Je connaissais cette anecdote. Jeanne Champillou la racontait. Elle a réalisé une gravure ainsi qu'une pochade de cet organiste. J'ai toujours entendu dire par Jeanne Azambourg que Gustave Noël était admiratif aussi des dons musicaux de Jeanne Champillou. C'est du reste un phénomène connu, lorsqu'un artiste développe un don, souvent un second apparaît, parce que le mécanisme de création est le même. Jeanne Champillou, bonne musicienne, a dû cependant faire un choix. Et puis son œuvre, surtout avec la venue de la céramique où elle avait moins de temps, l'a coupée de la musique. Elle se mettait encore parfois au piano. Je me souviens de l'avoir entendue jouer Chopin. C'était des moments que je qualifierai de grâce. C'était poétique dans cette maison où l'atelier était partout. L'âme de l'artiste était exaltée. De très beaux et inoubliables souvenirs.

LES OGM : MENACES OU ESPOIRS, DONNÉES SCIENTIFIQUES[1]

Michel Monsigny

RÉSUMÉ

L'exposé porte sur la définition des OGM, avec quelques rappels historiques, diverses données scientifiques et quelques éléments d'appréciation : les notions de doses, de l'universalité des composants biologiques, l'intérêt de la sélection et des hybridations. Après quelques rappels importants de données scientifiques, nous aborderons les aspects fondamentaux, l'intérêt et les risques environnementaux associés au développement des OGM.

Nous présenterons quelques exemples, dans le domaine de l'agriculture,
- les OGM résistant aux insectes : les plantes Bt, qui expriment une protéine toxique pour certaines larves de ravageurs.
- les OGM résistant aux herbicides : les plantes tolérant le glyphosate (round up).
- les OGM correspondant à un besoin nutritionnel ou à des conditions de culture difficiles.

Nous poursuivrons en évoquant l'intérêt des OGM dans le domaine médical :
- les OGM microbiologiques et la préparation de médicaments : insuline, érythropoïétine (É.P.O.) …
- les OGM animaux et la recherche de nouveaux médicaments.
- la transgénèse appliquée aux patients avec un premier succès : la guérison des « enfants bulle », enfants souffrant d'une immunodéficience sévère.

Nous terminerons en évoquant les nécessaires précautions (toxicologie, éco toxicologie, allergie, traçabilité …) et les aspects réglementaires fondamentaux.

INTRODUCTION

Les média nous abreuvent d'informations concernant les plantes qui entrent dans la catégorie des OGM (nous en donnerons la définition ci-dessous). C'est effectivement un problème d'actualité qui peut conduire à des débordements dus à des analyses divergentes. De nombreux facteurs peuvent en effet être pris en compte : citons les craintes liées à la pollution de l'air, à celle des rivières et des nappes phréatiques, à l'emploi de produits phytosanitaires (insecticides, herbicides, fongicides, bactéricides, etc.) qui peuvent être toxiques pour l'homme. Des considérations sociétales et politiques entrent aussi en jeu.

Les entreprises qui créent de nouvelles variétés et qui commercialisent les semences, celles qui produisent les composés phytosanitaires, surtout s'il s'agit de multinationales, sont soupçonnées de visées hégémoniques au détriment des agriculteurs, de la santé et de l'alimentation des humains. La vogue des produits "bio" qui sont parés de toutes les vertus ("tout ce qui est naturel est sain") rend très prudents les adeptes de cette approche.

[1] Séance publique au Muséum d'Orléans le 5 juin 2008.

Les nouveaux organismes vivants qui sont préparés dans les laboratoires et qui sont autorisés pour la production et la commercialisation, effraient et, ce d'autant plus, que des bruits divers circulent quant à la dangerosité de ces nouveaux organismes : ils seraient toxiques, allergéniques, cancérigènes, etc. En outre, de puissantes associations et des grands groupes commerciaux développent des travaux de recherche pour mettre le doigt sur les risques (avérés ou supposés) que représentent ces nouveaux organismes. La suspicion s'installe, les obtenteurs d'organismes modifiés sont accusés de cacher des données ; les chercheurs qui soutiennent au cas par cas que tel nouvel organisme est sans danger avéré sont accusés d'être à la solde des grands groupes internationaux.

Un autre point très important est que les OGM végétaux connaissent un développement impressionnant avec une croissance annuelle à deux chiffres. C'est ainsi qu'en 2007 près de 120 millions d'hectares (4 fois la surface cultivable de la France) ont été consacrés à la culture d'OGM. En 2007, quelque 60 % du soja et 40 % du coton étaient des OGM. Il est en outre intéressant de constater que la croissance des cultures OGM dans les pays en voie de développement est beaucoup plus vive que celle des pays "riches". À côté des États-Unis d'Amérique, l'Argentine est le second gros producteur d'OGM ; l'Inde et la Chine voient les cultures d'OGM croître rapidement.

Compte tenu de ces considérations et dans le cadre du rôle que les Académies s'efforcent de remplir depuis des lustres, (notre Académie fêtera son bicentenaire en 2009), il nous a semblé utile de faire une mise au point sur des bases scientifiques.

1- QUE SONT LES OGM ?

Un OGM est un organisme génétiquement modifié : c'est-à-dire un organisme (bactérie, levure, champignon, plante, animal …) dont le matériel génétique (génome) a été modifié par une technique connue sous le nom de "transgénèse" afin de lui conférer une caractéristique nouvelle. Cette transgénèse correspond soit à l'addition d'un gène (ou de plusieurs gènes) isolé à partir d'un autre organisme ou, inversement par invalidation (inactivation) d'un des gènes de l'organisme. L'obtention d'un OGM repose sur les outils modernes de la biologie (biotechnologie) et des techniques d'hybridation, de sélection ou de mutation, bien connues dans le monde agricole depuis de nombreuses décennies (cf. le maïs, le colza …). Plus de 70 espèces végétales ont été transformées : soja, maïs, colza, riz, coton, papaye, betterave, chicorée, pomme de terre, peuplier, tabac, œillet, …[2].

La cellule

Pour comprendre ce qu'est un OGM, je vais dans un premier temps présenter quelques rappels. Tous les organismes vivants sont constitués de cellules : les bactéries, les levures, certaines algues sont constituées d'une seule cellule, alors que les plantes, les animaux, l'homme en renferment des milliards. La taille d'une bactérie est de l'ordre du micron (1 millième de millimètre), celle des cellules humaines est de l'ordre de la dizaine de microns. Chaque cellule contient au moins un chromosome. Les organismes supérieurs contiennent plusieurs chromosomes : l'homme 23 paires, le blé soit 14 paires soit 21 paires (voyez le développement dans le paragraphe sur les hybridations), selon l'espèce. Les bactéries en outre possèdent souvent un ou plusieurs petits chromosomes appelés (plasmides) qu'elles peuvent échanger entre elles ou transmettre à des organismes supérieurs. *Agrobacterium tumefaciens* transmet son plasmide aux cellules d'une plante. Chaque cellule d'organismes supérieurs maintient ses chromosomes dans un noyau. Chaque cellule d'un organisme contient la totalité du matériel génétique de l'espèce considérée. Les cellules végétales (plantes vertes) possèdent en outre des structures particulières (chloroplastes) qui fixent le gaz carbonique (CO_2) et le transforment en glucose grâce à l'énergie photonique (le soleil). Chaque cellule fabrique quelques milliers de protéines parmi les quelque dizaines de milliers possibles pour un organisme supérieur donné. Un animal a quelque deux

[2] http://www.ogm.gouv.fr/questions/reponses/

cents types cellulaires différents. Une cellule végétale est, dans des conditions adéquates, capable de donner naissance à une plante entière tout à fait fonctionnelle.

Universalité des molécules du vivant : des chromosomes aux protéines

Tous les organismes vivants sont constitués de cellules ; chaque cellule contient le matériel génétique propre à l'organisme ; ce matériel génétique, l'ADN (acide désoxyribonucléique), est contenu dans un ou plusieurs chromosomes ; l'ADN chez tous les organismes vivants (sauf les bactéries qui sont des procaryotes) est contenu dans des organites cellulaires : le "noyau" (pour la majeure partie) et les mitochondries (pour une faible proportion). Les gènes sont des segments de l'ADN. Ces segments d'ADN sont utilisés par la cellule pour fabriquer des ARN (acides ribonucléiques) lorsque la cellule en a besoin. Les ARN quittent le noyau et sont déversés dans le cytoplasme où ils vont être "traduits" en protéines. Les protéines sont des enchaînements des 20 acides aminés dans un ordre qui est strictement déterminé par l'ARN, qui, lui-même, est le message fidèle de l'information provenant du segment d'ADN dont il dérive. Toutes les cellules eucaryotes (animales, végétales, de levure ou de champignons …) fabriquent les protéines selon ce schéma. Il est important de noter que chaque cellule exprime une partie seulement des protéines de l'organisme. Les organismes supérieurs ont des dizaines de cellules différentes qui expriment des protéines qui leur sont spécifiques : chez les animaux : neurones, cellules endothéliales, cellules épithéliales, cellules de la peau, etc. ; chez les végétaux : cellules de la tige, des feuilles, des racines, du pistil, des étamines …

Les protéines

Toute protéine est synthétisée par une cellule en ajoutant un à un l'un des 20 acides aminés pour former une chaîne de type collier de perles. Dans la grande majorité des cas, cette chaîne se structure spontanément en une forme globulaire active. La position de chaque acide aminé dans la chaîne est prédéfinie par la séquence du gène (ADN) qui code cette protéine. Chez l'animal, la synthèse des protéines suit le même schéma et leur dégradation —au cours de la digestion des aliments quelle que soit leur origine (animale, bactérienne ou végétale) — libère les 20 mêmes acides aminés ; les acides aminés libérés sont utilisés pour synthétiser les protéines propres à l'organisme. Il est donc clair que l'organisme transgénique qui contient un gène d'un autre organisme (plante, bactérie, mammifère, poisson, insecte, levure, champignon, etc.) ne présente aucun risque tant au point de vue du gène lui-même : un segment d'acide nucléique fait des 4 éléments universels (A, C, G, T) que de celui de la protéine faite des 20 acides aminés universels. Cependant dans des cas spécifiques, la protéine "transgénique" peut-être toxique s'il s'agit, par exemple, d'une toxine végétale, bactérienne, etc. ou allergénique, s'il s'agit d'un allergène comme les glycoprotéines salivaires du chat, les protéines des acariens, etc. Il n'est donc pas question de produire des OGM en incorporant de façon non réfléchie des protéines connues pour leur nocivité.

L'évolution du vivant

Les organismes vivants que nous connaissons aujourd'hui sont les produits de trois milliards et demi d'années d'évolution et témoignent de la capacité adaptative (adaptation) du vivant par rapport à l'environnement **:** température, humidité, prédateurs, etc. Pendant ce temps, des multitudes d'espèces nouvelles sont apparues, se sont développées, multipliées et transformées ; une part importante d'entre elles a disparu. Aujourd'hui, à l'ère de la génomique, les spécialistes ont pris connaissance du contenu entier du patrimoine héréditaire de nombreuses espèces actuelles : hommes, animaux, plantes, bactéries, champignons, parasites, etc. et partiellement du contenu de quelques espèces disparues, y compris l'homme de Néanderthal (*Homo neanderthalis)*. Sur ces bases, la théorie de l'évolution a reçu une confirmation éclatante et certains de ses aspects ont pu être précisés ou corrigés.

Les hybridations, les croisements, les sélections

De nouvelles espèces sont apparues au cours des millénaires écoulés. Voici l'exemple d'hybrides spontanés du blé : le blé dur et le blé tendre au cours de l'histoire "récente". Tous les

blés contiennent dans chacune de leurs cellules un noyau à 7, 14 ou 21 paires (n = 7) de chromosomes selon les espèces. Initialement l'espèce sauvage (un blé tendre) était "diploïde", c'est-à-dire qu'il possédait 7 paires de chromosomes, chaque cellule contenait donc 14 chromosomes. Il y a 500 000 ans environ, deux espèces de blé tendre se sont hybridées et ont donné naissance à une nouvelle espèce à 28 chromosomes : (7 paires de l'une et 7 paires de l'autre) l'espèce "tétraploïde", à 28 chromosomes, (blé pour pâtes).

Triticum monococcum	+	*Aegilops speltoides.* →	*Triticum turgidum* : blé dur, blé à pâtes	
2 X 7 ch.		2 X 7 ch.	4 X 7 ch.	
diploïde		diploïde	tétraploïde	
Triticum turgidum	+	*Aegilops Tauschii* →	*Triticum aestivum* : blé tendre, panifiable	
4 X 7 ch.		2 X 7 ch.	6 X 7 ch.	
diploïde		tétraploïde	hexaploïde	

Il y a environ 10 500 ans, cette espèce s'est à nouveau hybridée à une autre espèce à 14 chromosomes pour donner naissance à une espèce "hexaploïde", (blé tendre panifiable) à 42 chromosomes. Ainsi donc, ces nouvelles espèces sont transgéniques (oh combien !) puisqu'il y a eu non pas incorporation d'un gène mais de plusieurs dizaines de milliers de gènes dans le génome des espèces parentes.

L'obtention d'espèces et de variétés nouvelles à propriétés intéressantes transmissibles héréditairement

L'obtention d'espèces végétales nouvelles repose sur un principe simple : il est possible de régénérer une plante entière à partir d'une seule cellule. Deux cellules provenant de 2 plantes d'espèces différentes peuvent être fusionnées (hybridation cellulaire). L'hybride obtenu peut-être multiplié et l'obtenteur pourra sélectionner, au niveau cellulaire puis au niveau des plantes qui en sont issues, les sujets présentant un ou des caractères intéressants.

L'obtention de variétés nouvelles est encore plus simple, il suffit de faire en sorte que les organes reproducteurs femelles soient fécondés par du pollen d'une autre variété de la même espèce. Là aussi l'obtenteur devra cultiver les graines et sélectionner les sujets intéressants. Les graines ainsi obtenues seront semées, puis, un nouveau cycle de sélection interviendra. Enfin lorsque les sélections auront donné une "variété" *ad hoc*, l'obtenteur commence les étapes de multiplication et les démarches pour obtenir le "certificat d'obtention variétale" afin de pouvoir la mettre sur le marché. Selon les espèces ces différentes étapes peuvent exiger de 8 à 12 ans de travail. Depuis la fin du XIX^{e} siècle de nombreux hybrides végétaux ont été obtenus, en particulier, en ce qui concerne les maïs, les blés, le colza, le triticale (hybride du blé et du seigle), les roses, les œillets, etc. (Figure 1)[3]. Les roses hybrides, découvertes en 1867 à la suite d'un croisement entre 2 différentes sortes de roses, sont devenues populaires après 1900. Les hybrides permettent d'obtenir des variétés aux propriétés remarquables pour le plaisir des yeux dans le cas des fleurs, pour la vigueur de la plante, pour la résistance à certaines pestes, pour la résistance à la verse, ou pour la consommation. Ainsi, le colza était initialement impropre à la consommation, car il contenait un lipide et des glycosides dangereux pour l'alimentation humaine et/ou animale. Vers 1970, des semenciers canadiens ont obtenu une "variété zéro" dépourvue d'acide érucique (produit toxique pour le cœur) et riche en acide oléique et en acides poly-insaturés (oméga-3 et oméga-6). Cependant le tourteau (ce qui reste après extraction de l'huile) était lui aussi toxique, car il contenait des glycosides toxiques qui rendaient le tourteau inutilisable en alimentation animale. Les semenciers ont finalement obtenu un autre hybride : le "double zéro" qui produit de l'huile et du tourteau dépourvus de toxicité [4].

Les hybrides permettent d'obtenir des produits de qualité avec de hauts rendements mais ne se prêtent pas à la production de semences par l'exploitant s'il n'est pas spécialisé dans la sélection. Il est vrai que les exploitants, en général, préfèrent acheter des semences "certifiées" ;

[3] Les figures sont reportées à la fin de l'exposé.
[4] *Canola-a new oilseed from Canada. J. Amer. Oil Chem. Soc.* (1981) 58 : 723A-725A.

certains d'entre eux, cependant, préparent eux-mêmes une partie de la semence en récoltant une fois les graines d'une parcelle ensemencée avec de la semence "certifiée". Compte tenu de la nature des hybrides, le rendement décroît d'année en année et les tares réapparaissent rapidement : ceci explique le succès des semences sélectionnées dites "certifiées".

Les animaux "domestiques" dérivent de sélections qui sont intervenues au cours des millénaires, des siècles ou des décennies passés. Il est à noter que les animaux hybrides sont stériles : les mulets et les bardots sont des exemples bien connus. Les races pures d'animaux sont obtenues par croisements consanguins et sélection des individus exprimant les caractères recherchés. Ils sont en général beaucoup plus fragiles que les espèces sauvages parentes. Il en est de même pour les animaux de laboratoires tels que les rats, les souris, etc.

Rappels historiques

- Il y a quelque 10 000 ans, les "cueilleurs" ont sélectionné des céréales cultivables, en particulier, en récoltant et en semant les grains non déhiscents (qui restent attachés sur l'épi jusqu'à la maturité complète).
- En 1866, George Mendel découvre les lois de l'hérédité.
- En 1938, le *Bacillus Thuringiensis* est utilisé, en champs, pour lutter contre la pyrale, procédé développé et expérimenté en France.
- En 1953, Watson et Crick[5] démontrent que l'ADN a une structure en double hélice ce qui explique que la molécule fille est exactement la copie conforme de la molécule mère car la molécule fille est synthétisée point par point en liant entre eux les 4 "nucléotides : A,T,C,G" qui sont complémentaires 2 à 2 vis-à-vis des 4 nucléotides de la molécule mère.
A en face de T, T en face de A, G en face de C, et, C en face de G.
Ainsi un segment, correspondant à un gène de 10 000 nucléotides, placé dans une séquence parfaitement définie de la molécule mère redonnera *in fine* un segment fille qui aura très exactement la même séquence. La vie est un roman écrit avec un alphabet à 4 lettres élémentaires qui se regroupent en 64 idéogrammes (codons) à la base du code de synthèse des protéines.
- En 1970, Paul Berg *et al.*[6] découvrent les "enzymes de restriction", véritables ciseaux biologiques extrêmement précis. Cette découverte est la pierre angulaire qui ouvre la voie à l'obtention des premiers OGM bactériens. Un gène bactérien est excisé et transplanté dans une autre bactérie. Il est rappelé qu'un gène est un segment de chromosome renfermant l'information nécessaire et suffisante pour coder une protéine.
- En 1975, les scientifiques estiment qu'il est temps de s'arrêter et d'étudier l'impact de cette "technique" révolutionnaire que l'on nommera "transgénèse". Cette réunion est connue sous le nom de la "conférence d'Asilomar" (en Californie) : il est décidé un moratoire d'un an. C'est de là que découlent les mesures de sécurité et de confinement à quatre niveaux qui prévalent toujours dans nos laboratoires.
- En 1982, le premier OGM végétal est obtenu en laboratoire par van Montagu et Schell [7] en Belgique, il s'agit du tabac génétiquement modifié. Puis de nombreux laboratoires publics et privés, français, allemands, britanniques, coréens, suisses, israéliens, américains, argentins, chinois, indiens, etc. se lancent dans l'obtention de plantes et d'animaux génétiquement modifiés.

[5]) Watson, J. D. and Crick, F. H. (1953) Molecular structure of nucleic acids; a structure for desoxyribose nucleic acid. Nature 171 : 737-738.
[6] Morrow, J. F. and Berg, P. (1972) Cleavage of Simian virus 40 DNA at a unique site by a bacterial restriction enzyme. Proc. Natl Acad. Sci., U. S. A. 69 : 3365-3369.
[7] Van Montagu, M. and Schell, J. (1982) The Ti plasmids of Agrobacterium. Curr. Top. Microbiol. Immunol. 96 : 237-254.

2- DONNÉES OBJECTIVES

2-A Domaine agricole

2-A-a Les plantes transgéniques résistant aux insectes

Le maïs, comme c'est le cas de toutes les plantes cultivées de manière intensive, est soumis à des attaques de certains insectes. La pyrale, un lépidoptère**,** *Ostrinia nubilalis,* est avec la sésamie l'un des insectes perforateurs les plus redoutés. Pour les variétés classiques de maïs, il est nécessaire de traiter jusqu'à quatre fois dans une année pour arrêter l'invasion de pyrales. En absence de traitement, le maïs meurt prématurément, car les larves perforent les canaux et donc le rendement chute de façon dramatique. En outre, les plantes peu atteintes permettent à des champignons tels que le *Fusarium* de se développer au niveau des blessures ; ce type de champignon secrète diverses toxines qui sont très dangereuses puisque certaines sont cancérigènes. Il arrive que le maïs grain possède jusqu'à 4000 unités de toxines, ce qui le rend inutilisable ; la norme européenne impose une contamination inférieure à 2000 unités. Le maïs Bt est en général dépourvu (~100 unités) de telles toxines. Les traitements aux pesticides sont efficaces mais, sauf exception, ils tuent non seulement la pyrale mais aussi de nombreux autres insectes non dommageables.

Une solution alternative est d'utiliser des variétés de maïs résistant à la pyrale : le maïs Bt. Divers "maïs Bt" ont été développés par plusieurs semenciers. Ils diffèrent par la nature du transgène. En effet, si toutes les plantes Bt contiennent une protéine issue de *Bacillus thuringiensis*[8], une bactérie du sol, elles diffèrent par la nature du variant sélectionné : on connaît quelque 50 variants différents de cette protéine : ces variants sont plus ou moins toxiques vis-à-vis de certaines espèces d'insectes. Pour le maïs, la protéine *Cry1Ab* convient pour lutter contre la pyrale (*Cry* vient de cristal en anglais, car la protéine est produite en telle quantité dans la bactérie qu'elle cristallise à l'intérieur de la cellule). Le gène de cette protéine *Cry1Ab* est excisé du minichromosome bactérien et inséré dans le génome du maïs (voyez l'encadré 1). Le maïs Bt (par exemple le maïs MON 810) permet d'éviter les traitements aux pesticides, ce qui améliore la rentabilité pour le cultivateur, moins de frais et meilleur rendement. En ce sens, on peut affirmer que les OGM de type Bt, parce qu'ils évitent des traitements avec des pesticides, contribuent à la sauvegarde de la biodiversité.

Encadré 1 - Plante transgénique résistant aux insectes : les principales étapes de préparation d'un OGM.

1- Excision du gène bactérien
2- Insertion du gène, dans un minichromosome (plasmide) permettant la multiplication et la sélection dans des bactéries ; puis transfert du gène, obtenu en grande quantité, dans les cellules d'une plante (cellules en culture ou feuilles ou etc.)
3- Régénération de la plante et sélection des sujets d'intérêt qui expriment le caractère attendu et qui ont un "comportement normal", comme dans le cas des hybrides classiques
4- Production à plus grande échelle, préparation des dossiers de certification,
5- Après autorisation, production en vue de la commercialisation.

Quels sont les risques qui pourraient inciter à limiter la culture d'une plante Bt en plein champ ?

Dans tous les cas, il convient de considérer les plantes transgéniques au cas par cas.

a) Y a-t-il une toxicité liée au gène ou à la protéine d'un OGM Bt ? Le Bt affecte-t-il les mammifères, les humains ?

Le gène est un segment d'acides nucléiques tout à fait semblable aux autres segments

[8] Lambert, B. et al. (1996) A Bacillus thuringiensis insecticidal crystal protein with a high activity against members of the family Noctuidae. Appl. Environ. Microbiol. 62 : 80-86.

d'ADN de la plante : les constituants du transgène sont identiques à ceux de la plante. La protéine Bt, chez les animaux qui se nourrissent de la plante transgénique, est découpée en acides aminés, dans le tractus digestif, comme toutes les protéines des aliments, et ce quelque soit son origine : bactéries (yoghourt), levures (bière, pain, etc.), végétaux, animaux. La toxicité de la protéine Bt pour certains insectes est liée à des propriétés d'activation et de reconnaissance qui sont propre à l'insecte sensible. Il n'y a donc pas de risque pour les humains ou les mammifères.

b) Le Bt affecte-t-il la santé des sols ?

Bacillus thuringiensis est présent dans tous les sols : la protéine Bt n'a qu'un impact négligeable pour les vers de terre[9] ou les autres petits invertébrés.

c) Le Bt affecte-t-il les insectes, en général ?

Une courte note préliminaire par John Losey *et al.*[10] dans le très respecté journal *Nature* du 20 mai 1999 a alerté les médias. Dans cette note préliminaire les auteurs montraient que les chenilles du "monarque" (un joli papillon) nourries exclusivement, en milieu confiné, avec du pollen de maïs répandu sur des feuilles d'asclépiade souffraient plus lorsque le pollen provenait d'un maïs Bt que d'un maïs non transgénique. Cependant 2 ans après, 5 articles (voyez [11] et [12] par exemple) paraissent dans les *Proceedings of the National Academy of Science* des USA, un journal non moins respecté, montrant que le risque pour les larves de monarque, dans l'environnement réel est négligeable, inférieur à 1 pour 10 000, comparable au risque d'un français d'être tué sur la route au cours d'une année ! La couverture médiatique de ces 5 articles a été … modeste. En ce qui concerne les abeilles, des chercheurs de l'Université de Iéna ont conclu que le maïs Bt n'a pas d'effet nocif.

d) La dissémination du pollen

En ce qui concerne le maïs, en Europe, il n'y a ni maïs sauvage ni plante apparentée, donc il n'y pas de risque de fécondation de plantes "sauvages". En ce qui concerne la dissémination sur des cultures non transgéniques, il faut prendre des précautions. Il convient de laisser un espace suffisant entre les deux types de maïs. Il faut cependant se rappeler que le pollen de maïs est fragile (voyez l'encadré 2).

En ce qui concerne le colza, il existe effectivement diverses plantes sauvages (ravenelles, etc.) susceptibles d'être fécondées par le pollen transgénique, c'est pourquoi la culture des colzas transgéniques n'est pas autorisée en France.

Encadré 2 - Données concernant le pollen de maïs

* **Nombre de pollens par plante** (anthère) :
  14 millions : (4-24) x 10^6
* **Pieds par ha**
  1 million : 10^6
* **Nombre de pollens par ha**
  14 000 milliards
* **Présence de pollen en fonction de la distance**
  À 10 km : 1 pollen / 100 m^2 ;
  À 100 km : 1 / 1 000 m^2
* Semenciers : à 25 m, pureté supérieure à 99 %
* **Viabilité du pollen au cours d'une journée** :
Le pollen libéré à 11 h est pris pour être viable
  à 100 %, le même pollen à 14 h : 20 %,
  à 17 h : 10 % et à 20 h : ~ 0 %
* **Grain transgénique dans une parcelle non transgénique** éloignée de plusieurs km : de l'ordre de 2 pour 100 000.

Yves Brunet, DR, Inra, Bordeaux

[9] Zwahlen, C. et al. (2003) *Effects of transgenic Bt corn litter on the earthworm* Lumbricus terrestris. Mol. Ecol. 12 : 1077-1086.

[10] Losey, J. E. et al. (1999) Transgenic pollen harms monarch larvae. Nature 399 : 214.

[11] Sears, M. K. *et al.* (2001) *Impact of Bt corn pollen on monarch butterfly populations : a risk assessment. Proc. Natl Acad. Sci., U. S. A.* 98 : 11937-11942.

[12] Stnley-Horn, D. E. *et al.* (2001) *Assessing the impact of Cry1Ab-expressing corn pollen on monarch butterfly larvae in field studies. Proc. Natl Acad. Sci., U. S. A.* 98 : 11931-11936.

2-A-b Tolérance aux herbicides : cas du "Glyphosate" utilisable sur les plantes OGM dites "*Round up Ready*"

Le glyphosate est un herbicide qui tue les plantes vertes. Le glyphosate inhibe une enzyme (EPSPS : énoyl-pyruvyl-shikimate phosphate synthase) des plantes vertes ; cette protéine est située dans les chloroplastes, son inhibition bloque la synthèse des protéines. Cette enzyme est présente dans tous les organismes (bactéries, plantes vertes, etc.) qui synthétisent les acides aminés aromatiques (3 des 20 acides aminés constitutifs de toutes les protéines du vivant).

Les plantes "*round up-ready*" possèdent une protéine EPSPS bactérienne insensible au glyphosate (Dow AgroSciences et Pioneer Hi-Bred Int.). Ainsi, une telle plante OGM est donc tolérante à un traitement au glyphosate, alors que les adventices (mauvaises herbes) seront tuées. L'un des avantages de cet herbicide est qu'il n'est pas toxique vis-à-vis des animaux : en effet, les acides aminés aromatiques sont apportés par la nourriture. Le tableau 1 montre en effet que le glyphosate n'est pas plus toxique que le sel de cuisine pour les mammifères. Par contre, un composé comme la "ricine" qui est une protéine "naturelle", présente dans la graine de ricin, est un composé très toxique : pour un homme de 70 kg, par voie intraveineuse, la dose létale est de 42 μg (0,000 042 g), par voie orale 70 mg soit 0,001 g/ kg. À titre comparatif, avec des cellules humaines en culture il suffit d'une concentration de 0,6 μg / L soit 10 pM (pM = picomole par litre) soit un centième de milliardième de mole par litre !

L'utilisation du glyphosate a permis de diminuer considérablement l'utilisation des autres herbicides qui sont beaucoup plus toxiques : à titre d'exemple, entre 1995 et 2001 aux USA[13], si les surfaces traitées au glyphosate ont augmenté significativement (par un facteur 1,36), globalement, les surfaces traitées par les autres herbicides ont diminué de façon spectaculaire (par un facteur 2,5).

Le bilan de l'utilisation des plantes OGM de première génération est nettement positif, tant du point de vue de la diminution des pesticides utilisés que du rendement : les données rassemblées récemment par Georges Pelletier, Directeur de recherche à l'Inra, montrent que depuis 1996
- le soja "*Round up Ready*" a entrainé une diminution de 13 000 tonnes par an d'herbicides,
- le coton Bt, une diminution de 862 tonnes d'insecticides par an et une augmentation de la production de 900 000 tonnes,
- le maïs Bt, une diminution de 7 260 tonnes d'insecticides par an et une augmentation de la production de 1 588 000 tonnes.

Tableau 1 - Quelques exemples de toxicité de composés réputés non toxiques

Doses létales : LD_{50} en g / kg

Par voie intraveineuse	
Glucose :	**35**
Glycérol :	**4,5**
Par voie intrapéritonéale	
Anéthole	**0,9**
Ac. citrique	**1**
Par voie orale	
Saccharine	**17**
Glyphosate	***4,9***
Sel de cuisine	**3,8**
Nitrate de sodium	**2,4**
Aspirine	**1,5**

Source : Institut de Veille sanitaire

Il est important de se rappeler que le glyphosate ne présente pas de toxicité pour les hommes ou pour les animaux, alors que les autres herbicides présentent une certaine toxicité (très faible pour certains, très importante pour d'autres). En outre, les plantes Bt permettent non seulement d'éviter les traitements avec des insecticides, mais encore elles évitent l'invasion par des champignons hautement toxiques.

[13] Gianessi, L. et al. (2002) Plant Biotechnology : Current and Potential Impact for Improving Pest Management in U.S. Agriculture. An analysis of 40 case studies. NCFAP. National Center for Food and Agricultural Policy. Washington, D.C. 1-75.

2-A-c Résistance à un virus : exemple de la papaye [14]

La papaye transgénique a sauvé l'industrie de ce fruit de l'île d'Hawaii. La culture de papaye était destinée à disparaître à cause du virus *ringspot* qui déforme les fruits et peut aller jusqu'à faire mourir l'arbre. Compte tenue de l'absence de variétés de papaye présentant une résistance naturelle au virus *ringspot* (PRSV), les chercheurs de Cornell University (New York) et de l'Université de Hawaii (USA) ont tenté une approche biotechnologique. Ils ont mis au point une variété de papaye résistant au PRSV, en insérant dans le génome du fruit une séquence d'ADN provenant du PRSV. La papaye transgénique a pu être testée dans les anciens vergers ravagés par le virus. En 1997, après plusieurs années d'essais en serres et aux champs, les autorités américaines ont décidé d'autoriser la papaye transgénique. Depuis 10 ans, la papaye transgénique a été produite au bénéfice des cultivateurs et utilisée en alimentation humaine à la satisfaction des consommateurs tant du point de vue du goût que de la sureté sanitaire.

2-A-d Utilisation des plantes OGM à des fins d'alimentation humaine

- Produits hautement transformés

Les produits élaborés à partir de plantes OGM et correspondant à des aliments hautement transformés sont commercialisables et importés en France : en effet les huiles, les farines, le sucre (de cannes ou de betterave), etc. ne contiennent pas trace des protéines produites par les OGM. Un certain nombre de plantes OGM sont autorisées en Europe. En France, les moratoires interdisent la culture et l'importation de nombreux OGM. La nouvelle loi permettra peut-être une évolution vers des conditions moins restrictives.

- Amélioration des plantes utilisées en alimentation humaine

De nombreuses plantes transgéniques ont pour but de pallier la carence de certains végétaux en composés indispensables au développement des enfants et à la bonne santé des adultes : citons, à titre d'exemple, les plantes OGM produisant des huiles poly-insaturées contenant des acides gras dits oméga-3, oméga-6 ou encore les **riz enrichis** en provitamine A, en fer, etc.

Les acides gras poly-insaturés (oméga-3, oméga-6) ne peuvent pas être synthétisés par l'homme contrairement aux acides gras saturés ou mono-insaturés comme l'acide oléique, principal composant insaturé de l'huile d'olive. Des plantes oléagineuses produisant une quantité importante de ces acides gras poly-insaturés (idéalement 4 à 5 fois plus d'acides gras en oméga-6 qu'en oméga-3) peuvent être obtenues par transgénèse.

Le cas du riz "doré" enrichi en β-carotène ou provitamine A est particulièrement intéressant. Les centaines de millions de personnes dont l'alimentation est fondée essentiellement sur le riz souffrent de malnutrition qui peut entrainer, entre autres phénomènes, la cécité. L'une des causes est le manque de vitamine A. Sur ces bases, les premiers essais ont conduit à introduire dans le riz un gène (extrait du génome de dahlia) d'une protéine indispensable à la synthèse du β-carotène, précurseur utilisable par l'homme pour synthétiser la vitamine A. Malheureusement, la quantité de β-carotène produite dans le grain de riz était trop faible : ce riz de première génération n'avait donc aucune valeur additionnelle. Plus récemment, d'autres chercheurs ont introduit un gène de maïs et ont obtenu un riz qui produit 23 fois plus de β-carotène[15] : cette fois (Figure 2), une ration de 70 g par jour apporte 50 % de l'AJR (apport journalier recommandé), ce qui suffit pour éviter les séquelles d'une avitaminose.

2-A-e Adaptation des plantes aux conditions défavorables

Les développements en cours portent sur de nouveaux organismes génétiquement modifiés en relation avec l'environnement, et en particulier, l'adaptation des plantes à des conditions extrêmes. La résistance à la sécheresse, un excès de salinité dans le sol, l'adaptation au climat froid ou au climat chaud, etc.

[14] Stokstad, E. (2008) *Papaya takes on ringspot virus and wins*. *Science* 320 : 472.
[15] Enserink, M. (2008) *Tough lessons from golden rice*. *Science* 320 : 468-471.

Des plantes résistantes à la sécheresse

L'évaporation peut être diminuée en jouant sur la faculté qu'ont les stomates des feuilles de se fermer sous la dépendance de substances endogènes jouant le rôle d'hormone. À titre d'exemple, le génome du riz, du canola et du maïs a été modifié (**figure 3**) ; les plantes transgéniques[16] se développent et produisent des graines alors que les plantes analogues non transgéniques en sont incapables.

Conclusions

Il faut se rappeler que les plantes OGM, que l'on vient de décrire, ne produisent pas de pesticides : ni herbicides, ni insecticides ; elles produisent une protéine qui, comme les quelques dizaines de milliers de protéines dont se nourrissent les hommes et les animaux, ne sont ni toxiques, ni allergéniques et sont diététiquement acceptables. Ces plantes OGM, comme nous l'avons souligné plus haut, permettent de diminuer l'utilisation des pesticides (herbicides et insecticides) qui sont souvent toxiques et quelquefois même très toxiques. En outre, elles permettent à l'exploitant agricole de ne pas subir les pertes dues à une diminution des rendements par l'invasion de plantes adventices et d'insectes. Enfin, elles permettent de contenir la contamination fongique due à des attaques d'insectes perforateurs, champignons dont la toxicité (y compris leurs propriétés cancérigènes) est établie.

2-B- Données objectives dans le domaine médical

2-B-a Produits pharmaceutiques

Les OGM microbiologiques ou MGM (microorganismes génétiquement modifiés) sont utilisés pour préparer des médicaments. Dès 1980, -afin d'éviter les possibles contaminations par des virus ou par des prions : virus du Sida ou VIH, prion de la maladie de Creutzfeld-Jakob, ou prion de la vache folle- des protéines difficiles à obtenir à partir d'extraits humains ou animaux ont été obtenues à partir de bactéries, de cellules animales en culture, ou encore de levures. En voici quelques-unes :

* *Hormone de croissance contre le nanisme*
* *Insuline contre le diabète*
* *Érythropoïétine* (ÉPO) *contre l'anémie*
* *Facteurs VIII, IX ou XI contre les hémophilies*
* *Interférons contre les virus, etc.*
* *Vaccins contre l'hépatite B, etc*

Plus récemment, des plantes transgéniques ont été préparées pour produire des médicaments, en général, de nature protéique, médicaments qui peuvent être extraits et purifiés. Il est même possible que certaines plantes puissent être cultivées et utilisées comme médicaments sans passer par les étapes d'extraction et de purification. (Tableau 2). Le cas de la tomate transgénique — produisant le peptide amyloïde impliqué dans le développement de la maladie d'Alzheimer chez l'homme — ouvre des perspectives grandioses. En effet, les souris nourries avec de telles tomates s'immunisent spontanément et produisent des anticorps spécifiques du peptide amyloïde[17]. La levure est un microorganisme très intéressant car elle est capable de synthétiser des protéines glycosylées comme les animaux, alors que les bactéries en sont incapables.

Les protéines glycosylées (glycoprotéines) possèdent des oses (sucres ou glucides) branchés sur certains acides aminés de la chaîne peptidique. De très nombreuses protéines humaines et animales sont glycosylées. La partie glucidique des glycoprotéines joue un rôle souvent complexe dans l'organisme. En l'absence de leurs parties glucidiques, les protéines correspondantes sont inactives. En outre, si les parties glucidiques ne sont pas "identiques" à

[16] Pennisi, E. (2008) Plant genetics. The blue revolution, drop by drop, gene by gene. Science 320 : 171-173.
[17] Youm, J.W. et al. (2008) Transgenic tomatoes expressing human beta-amyloid for use as a vaccine against Alzheimer's disease. Biotechnol. Lett. 30 : 1839-1845.

Tableau 2 - Quelques médicaments produits par des plantes transgéniques

Firme	*Végétal*	*Type*	*Produit*	*Pathologie*	Etat*
Protalix Biotherapeutic sIsraël	Carotte	Cellule en culture	Glucocérébro -sidase	Maladie de Gaucher	*Ph 3*
Biolex Therapeutics, USA	Lentille d'eau	Bassins intérieurs	Alfa interféron	Hépatite C	*Ph 2*
Sembiosys Genetics, Can.	Carthame faux-safran	En champ	Insuline	Diabète	*Ph 1/2*
Meristem Therapeutics, F	Maïs		Lactoferrine humaine	Diarrhée	*Ph 1*
Meristem Therapeutics, F	Maïs	En champ	Lipase	Mucoviscidose	*Ph 2*
Meristem Therapeutics, Stallergènes, F	Tabac		Allergène d'acariens	Allergie	*R&D*
Meristem Therapeutics, F Shanta west, USA	Maïs		Anticorps monoclonaux	Cancer	*R&D*
ICON genetics, Bayer, All.	Tabac		Protéines vaccinales	Diverses	*R&D*
CIGB, Cuba	Tabac	En serre	Anticorps vaccinal	Hépatite	*Commercial*
Dow Agrosciences, USA	Tabac	cellule en culture	Vaccin pour la volaille	Maladie de Newcatle	*Approuvé par la USDA*
Planet Biotechnology, USA	Tabac	En champ	vaccin	Carie dentaire	*Approuvé en Europe*
Cobento, Ukr.	*Arabi-dopsis*	En serre	facteur intrinsèque humain	Déficience e n vitamine B12	*Approuvé en Ukraine*
Ventria Science, USA	Riz	En champ	lactoferrine, lysosyme	Diarrhée	*essai d'efficacité terminé*
Large Scale Biology Corporation, USA	*Tabac*		*Anticorps vaccin*	*Lymphome B*	*Ph 1*

stade du développement : Ph = phase clinique (de 1 = premiers essais toxicologiques sur quelques personnes à 4 = essais thérapeutiques sur un grand nombre de patients) ; R&D : recherche et développement

celles de la glycoprotéine humaine, le médicament "mal" glycosylé (protéines produites par la levure en particulier) n'est pas actif non plus. Récemment, ce problème a été résolu par une équipe américaine[18] qui a préparé une levure transgénique, avec 4 gènes de levure invalidés (non

[18] Hamilton, S. R. et al. (2006) Humanization of yeast to produce complex terminally sialylated glycoproteins. Science 313 : 1441-1443.

fonctionnels) et 14 gènes d'origine animale introduits. Les glycoprotéines synthétisées par cette levure transgénique ont une partie glucidique identique à celle synthétisée par l'homme.

L'érythropoïétine humaine, indispensable à la production des globules rouges, produite dans cette levure transgénique est superbement active et a une durée de vie longue. Cette prouesse ouvre des applications thérapeutiques remarquables. L'érythropoïétine aussi connue sous le nom d'ÉPO est un médicament indispensable au traitement de diverses pathologies dont divers types d'anémie (Figure 4).

2-B-b Les OGM animaux et la recherche de nouveaux médicaments

Souris transgéniques -Les modèles animaux (souris) comprennent, d'une part, ceux dont un gène a été invalidé *(knock-out*) et, d'autre part, ceux qui ont incorporé un gène supplémentaire. Dans les deux cas, les animaux développent des pathologies bien identifiées. Ces souris transgéniques servent à rechercher des médicaments appropriés pour prévenir le développement de la maladie ou pour en ralentir l'évolution. Dans d'autres cas, il s'agit de rechercher la fonction d'une protéine ou d'une séquence d'ADN pour élucider les fonctions biologiques fondamentales. À travers le monde, le nombre de souris transgéniques se compte par centaines. Au niveau européen, l'EMMA (*The European Mouse Mutant Archive)* est une aide précieuse à la recherche. Plusieurs centres de recherche européens obtiennent des souris transgéniques et les mettent à la disposition des chercheurs. Citons par exemple des laboratoires suédois (Stockholm), britanniques (Harwell, Hinxton), portugais (Oeiras), italien (Monterotondo), allemand (Munich) et français (Orléans). Le CDTA (Centre de Distribution, Typage et Archivage animal) du CNRS à Orléans dispose d'une trentaine de souris transgéniques. Par exemple, les souris qui expriment l'oncogène BCL2 développent une maladie auto-immune connue chez l'homme sous le nom de glomérulonéphrite complexe.

2-B-c Thérapie génique humaine : la transgénèse appliquée aux patients avec un premier succès : la guérison d'enfants souffrant d'une immunodéficience combinée sévère X

Au début des années 1980, le développement du génie génétique sonne le début d'une révolution médicale : la **thérapie génique**. Celle-ci consiste à utiliser un gène sain comme "médicament" pour faire exprimer une protéine thérapeutique (pallier un dysfonctionnement génétique). En 1999, des premiers essais cliniques[19] sont réalisés par l'équipe du professeur Alain Fischer, à l'hôpital "Necker, Enfants Malades", sur de jeunes patients atteints de déficience immunitaire sévère (ces jeunes patients sont dits "enfants bulle" car ils devaient être maintenus dans une enceinte (bulle), sans contact avec l'extérieur). Une fois le gène malade identifié, il s'agissait de le remplacer par un gène sain.

Techniquement, l'équipe médicale prélève des cellules souches de la moelle osseuse d'un "enfant bulle", pour y introduire un gène fonctionnel (**gène sain du chromosome X)** en laboratoire, avant de réinjecter les cellules souches transgéniques à ce même patient. Sur les 10 essais cliniques de l'équipe d'Alain Fischer, 9 ont réussi. Ces 9 enfants ont aujourd'hui une vie normale. Cependant, ces essais cliniques ne seront pas appliqués comme protocoles courants, car des effets secondaires graves[20] ont été détectés (développement de cancers) chez un enfant. Cet accident est dû à l'absence de maîtrise du lieu d'intégration du transgène. Dans l'avenir, il sera possible d'intégrer un gène de ce type dans un endroit sélectionné du génome, ce qui évitera la dérégulation de gènes du type oncogène et le développement de pathologies.

[19] http://canalacademie.com/spip.php?article1675 et
Cavazzana-Calvo, M. et al. (2000) Gene therapy of human severe combined immunodeficiency (SCID)-X1 disease. Science 288 : 669-672.

[20] Fischer, A. and Cavazzana-Calvo, M. (2008) *Gene therapy of inherited diseases*. *Lancet* 371 : 2044-2047.

2-B-d Autres animaux génétiquement modifiés

Faute de place, nous ne développerons pas, dans le cadre de ce mémoire, les résultats concernant des animaux d'élevage transgéniques obtenus dans des perspectives non médicales : animaux d'agréments tels que des poissons fluorescents, des poissons à croissance rapide ou encore des lagomorphes, des bovins, des ovins et des équins transgéniques.

3- Précautions et dispositions réglementaires.

Dans une dernière partie, nous évoquerons les nécessaires précautions et les aspects réglementaires fondamentaux. La modification du génome d'un organisme vivant peut à juste titre provoquer de la méfiance et dans certains cas de la peur. Les scientifiques, dans les années 70, dès qu'ils ont obtenu les premières bactéries transgéniques, ont vérifié qu'elles étaient viables et ont considéré que cela représentait un potentiel extraordinaire qu'il fallait encadrer. Le moratoire d'un an décidé en 1975 à Asilomar aux USA a conduit à la mise sur pied de règles de sécurité et de confinement. Les organismes génétiquement modifiés sont depuis soumis à divers contrôles, préalables à toute exploitation. En outre, le développement d'organismes transgéniques est soumis à autorisation préalable. Il s'agit de respecter les lois et règlements français et européens : les directives européennes doivent être prises en compte dans l'élaboration de la réglementation de chaque pays de la Communauté. De façon très schématique, la figure 5 résume les diverses étapes requises pour obtenir l'autorisation de mise en culture d'OGM au niveau national et au niveau européen. En France, la mise sur le marché d'un OGM n'est accordée que lorsqu'une série de vérifications ont été effectuées et validées par l'AFFSA (voyez l'encadré 3).

Il est évident que certains OGM pourraient être dramatiquement dangereux : à titre d'exemple, si l'on produisait des fruits transgéniques synthétisant des toxines de champignons vénéneux ou de venin de serpent ou de bactéries pathogènes, ce serait une catastrophe. Moins dramatique, mais parfaitement préoccupant, des organismes génétiquement modifiés au pouvoir invasif exacerbé pourraient représenter une catastrophe écologique avec destruction des équilibres biologiques et disparition de certaines formes de vie. Fort heureusement, l'obtention et la dissémination des OGM sont bien encadrées et en France la nouvelle loi du 22 mai 2008 précise les conditions d'utilisation des OGM dans le respect de tous. Les principaux éléments de cette loi sont présentés de façon schématique dans l'encadré 4.

Conclusions

Les OGM représentent un formidable espoir dans de nombreux domaines incluant la production agricole, l'alimentation humaine, la production de denrées alimentaires dans des pays où la malnutrition sévit, la protection de l'environnement, la biodiversité, la santé publique et de nouveaux médicaments bon marché, la thérapie de pathologies graves, etc. Il est évident que chaque nouvel OGM doit prouver qu'il correspond à une avancée significative sans danger pour l'environnement et pour les organismes vivants non ciblés. Pour cela, il est donc indispensable que l'autorisation soit accordée au cas par cas sur la base d'une documentation solidement argumentée sur des bases expérimentales. Afin d'éviter des rejets populaires, il convient que l'information soit la plus large possible et proposée en termes compréhensibles par le plus grand nombre. Les contrôles gagneront à être exercés par des équipes de recherche indépendantes qu'elles soient publiques ou privées. Dans tous les cas, il est indispensable que l'expertise scientifique soit collégiale afin qu'une large panoplie d'aspects soit prise en compte. Enfin le "Haut conseil des biotechnologies" devra considérer les aspects sociétal, scientifique, médical, agronomique, économique, nutritionnel, environnemental, écologique, éco toxicologique, etc.

Post scriptum : Vous trouverez sur la toile (internet) de nombreux sites qui vous apporteront des compléments sur les OGM. Le site de l'AFIS[21] est particulièrement intéressant, du point de vue

[21] *http://www.pseudo-sciences.org/*
AFIS : Association Française pour l'Information Scientifique 14, rue de l'École Polytechnique, 75005 Paris.

scientifique, car c'est une société strictement indépendante de tous groupes de pression, société qui regroupe des scientifiques de toutes disciplines.

Encadré 3 - Résumé des vérifications obligatoires indispensables avant la mise sur le marché

Vérifications obligatoires ?	**OGM**	**non-OGM**
Toxicités aiguë et sub-chronique	**oui**	**non**
Recherche de toxines	**oui**	**non**
Test de génotoxicité*	**oui**	**non**
Allergénicité potentielle évaluée	**oui**	**non**
Microéléments (oligoéléments)	**oui**	**non**
Macroéléments (protéines, lipides, sucres)	**oui**	**non**
Teneur en métabolites particuliers	**oui**	**non**
Tolérance et valeur alimentaire	**oui**	**non**
Date de floraison	**oui**	**NS**
Quantité de pollen	**oui**	**NS**
Croisement avec plantes apparentées	**oui**	**NS**
Persistance des graines dormantes	**oui**	**NS**
Résistance aux stress	**oui**	**NS**

NS *: non systématique*
*** génotoxicité des microorganismes utilisés pour produire des auxiliaires technologiques.**

Source : AFSSA, agence française de sécurité sanitaire des aliments.

Encadré 4 - Éléments fondamentaux de la loi du 22 mai 2008.

Cette loi entend protéger à la fois la liberté de consommer et la liberté de produire avec ou sans OGM, ***dans le respect***
- de l'environnement et de la santé publique,
- des structures agricoles,
- des écosystèmes locaux et
- des filières (de production et de commercialisation) qualifiées sans OGM.
Pour atteindre ce but,
*** il est créé un "Haut conseil des biotechnologies" qui sera présidé par un scientifique**
*** il est préconisé des directives qui visent à permettre la coexistence des cultures avec ou sans OGM**
*** le délit de fauchage est institué et réciproquement la responsabilité de l'exploitant est encadrée**
*** la nature et la localisation des parcelles devront être rendues publiques sur** la toile
*** enfin, un "Comité de surveillance biologique" sera mis en place afin de prévenir les dérives éventuelles.**

Figure 1- Aubergine hybride. **L'hybride F1 RITMO** obtenu par RIJK ZWAAN (NL) est plus vigoureux et résiste mieux aux attaques fongiques que les variétés dont il est issu. Source : Michel Javoy et Claude Leforestier, SH0, Société d'horticulture d'Orléans.

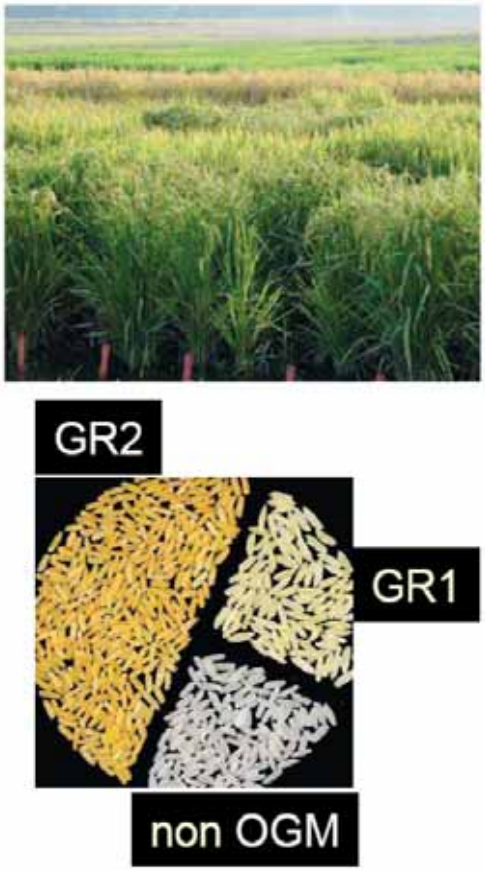

Figure 2 - Lutte contre la carence en vitamine A : GR1 et GR2 : Riz OGM avec une protéine provenant d'un gène de dahlia (GR1) ou d'un gène de maïs (GR2). *Science, 2008, 320, 25 avril, www.science.org*

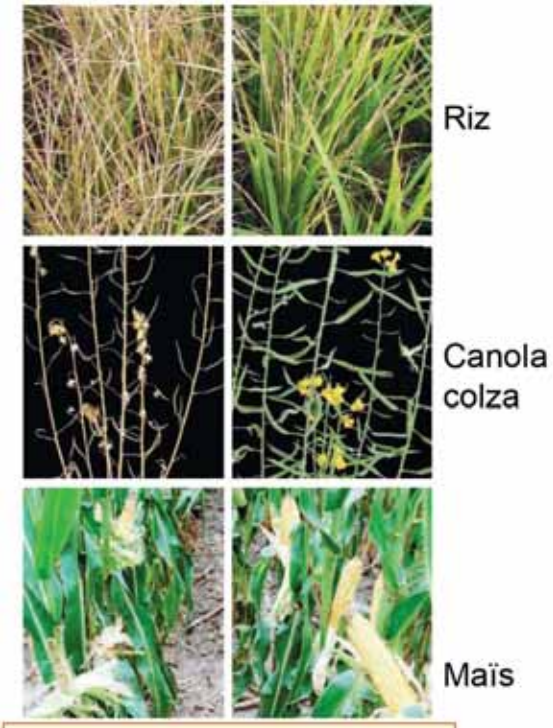

Figure 3 **- Sensibilité différentielle** des plantes non transgéniques (à gauche) et des plantes transgéniques résistant **à la sécheresse** (à droite).

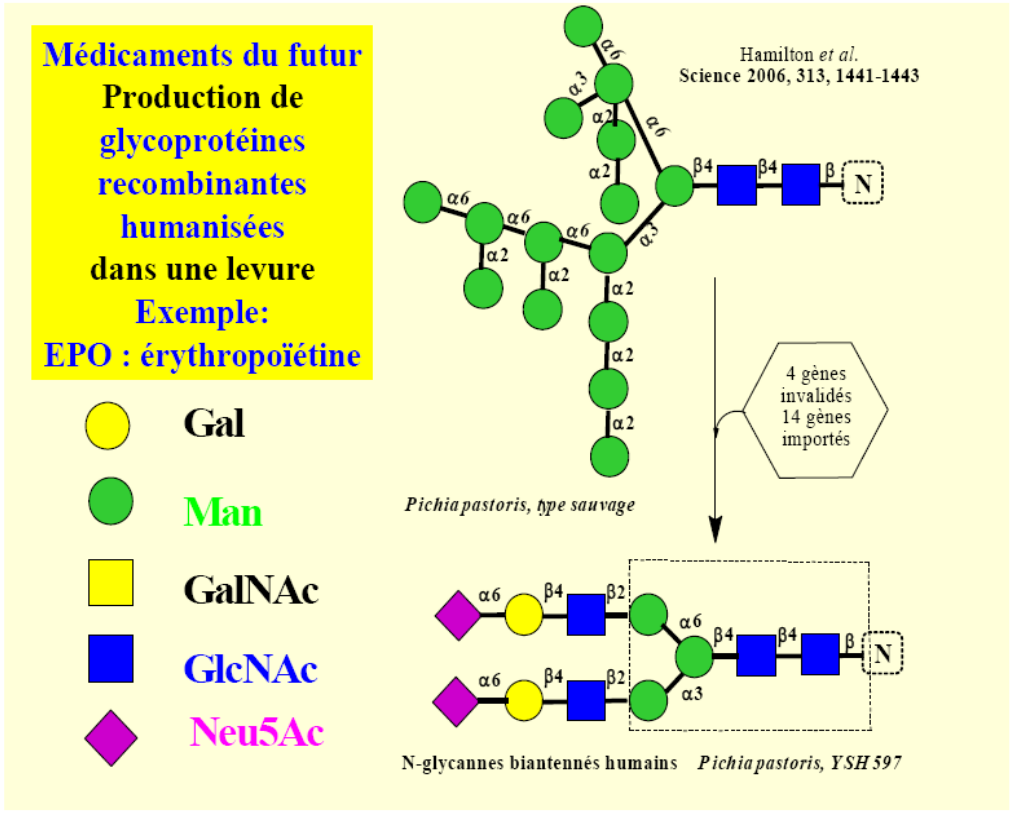

Figure 4 - Schéma de la transformation d'une copule glucidique de levure en une copule glucidique humaine produite par une levure transgénique "humanisée".

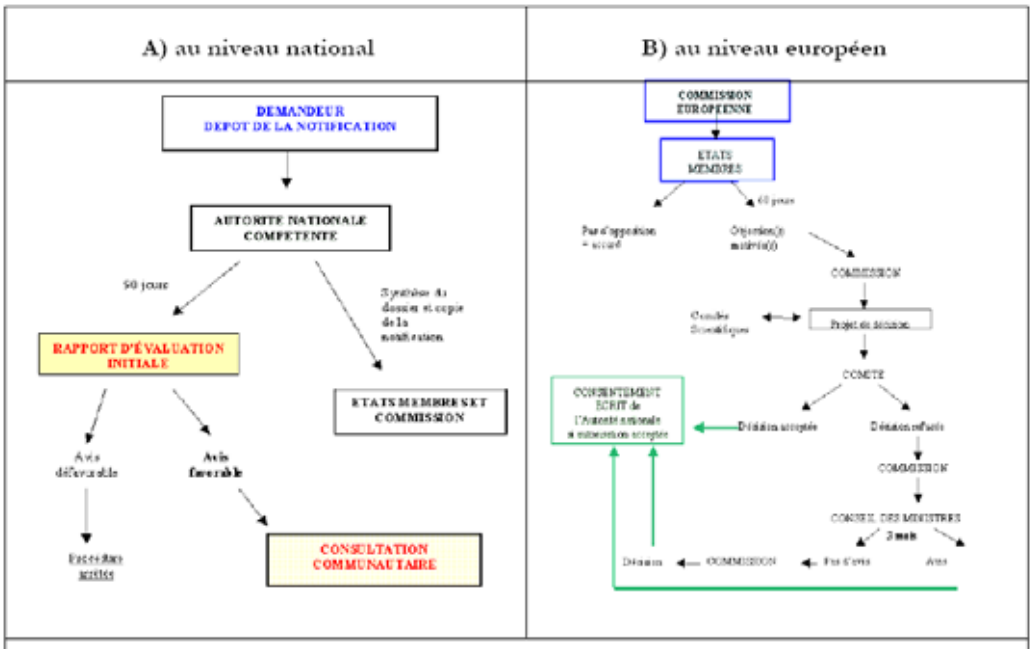

Figure 5 - Schéma des démarches correspondantes à une demande d'autorisation

Remerciements : Je tiens à remercier mes confrères et consœurs de l'Académie d'Orléans et mes collègues de l'Université et du CNRS qui m'ont aidé à construire cet exposé et ont participé activement au débat.

DÉBAT

Question : Les plantes OGM sont-elles stériles ? Pourquoi certaines firmes obligent-elles les paysans à acheter chaque année des semences ?

Michel Monsigny : Les plantes OGM commercialisées actuellement ne sont pas stériles. Il est possible effectivement de préparer des OGM stériles, soit en utilisant un OGM contenant un gène de stérilité comme le gène "terminator" qui avait été utilisé au tout début pour éviter toute dissémination. Il est également possible de produire des mâles stériles, etc. Mais le problème en fait est ailleurs. Au XX^{e} siècle, les céréales hybrides — tout comme les fleurs hybrides ou les légumes hybrides — ont été largement développés. Les hybrides sont obtenus par croisement entre 2 variétés suivi par une sélection sur la base de caractères spécifiques (haut rendement, résistance à la verse, résistance aux agressions fongiques, etc.), ils sont donc intéressants ; cependant, la semence issue des hybrides conduit à des résultats moins bons, voire médiocres. C'est pourquoi depuis de nombreuses décennies, les agriculteurs préfèrent acheter des semences aux firmes spécialisées dans la sélection. En ce qui concerne les OGM, les semences sont aussi issues d'une sélection rigoureuse et sont donc utilisées dans des conditions analogues à celles des hybrides.

Question : N'existe-t-il pas un aspect économique dans l'utilisation de semences OGM ? Le problème des brevets ?

Michel Monsigny : Ce qui est breveté, ce n'est pas la plante, mais l'innovation correspondant au caractère nouveau que la plante acquiert par le procédé (ici la transgénèse). Le problème des brevets est très général : il n'est pas propre aux OGM. Un brevet est une garantie de la propriété intellectuelle de l'inventeur. Il semble raisonnable qu'une société puisse avoir un retour sur investissement. C'est une condition *sine qua non* pour assurer les améliorations et ce, dans tous les domaines. Il est à noter que le brevet correspond à une protection limitée dans le temps (20 ans par exemple). En ce qui concerne les pays européens, les variétés végétales ne sont pas brevetées, elles sont certifiées : c'est le certificat qui protège l'obtenteur. Le "certificat d'obtention végétale" est attribué pour une nouvelle variété qui présente des caractéristiques nouvelles et stables. Il existe aussi des accords entre les semenciers qui produisent des semences OGM et des pays en voie de développement pour exonérer les petits producteurs des redevances. En ce qui concerne le *round up*, le brevet est tombé dans le domaine public, ce qui explique que de nombreuses firmes vendent du glyphosate sous des appellations diverses.

Question *:* Quel est l'intérêt des poissons fluorescents, si ce n'est qu'économique ?

Michel Monsigny : En effet ces poissons ont été créés pour le plaisir des yeux. Ils ont pu être commercialisés aisément parce qu'ils vivent en aquarium et donc ne risquent pas d'induire une dissémination chez des espèces sauvages.

Question : La batterie des contrôles imposés pour l'autorisation d'OGM est impressionnante. Qu'en est-il du contrôle de la dissémination imposé à l'agriculture ?

Michel Monsigny : En ce qui concerne la dissémination du pollen : (on ne parlera pas de contamination qui est un terme médical qui se réfère à un pathogène, les OGM ne sont pas des pathogènes !), c'est un problème qui est bien maîtrisé depuis longtemps par les semenciers, obtenteurs de variétés nouvelles. Il y a des distances à respecter entre parcelles OGM et non OGM pour faire en sorte que la présence d'OGM dans une parcelle non OGM soit inférieure à 0,9 %, plafond réglementaire de l'Union Européenne. La transposition des directives européennes vient d'être mise en place, en France, par la nouvelle loi qui a été définitivement adoptée (22 mai 2008) ; par contre, les décrets ne sont pas encore publiés. Une commission, le "Comité de surveillance biologique", ou comité de biovigilance, est chargée d'élaborer les règlements et de vérifier leur application. Il est probable que des litiges éclateront et qu'il y aura des procès qui feront jurisprudence.

Remarque : La réponse que vous faites n'est pas technique, mais administrative : on crée une commission *ad hoc* ***!***

Michel Monsigny : L'interdiction du maïs MON810 en 2008 alors qu'il était cultivé depuis plusieurs années ressort d'une décision politique sans lien avec les données scientifiques. En effet, les conclusions de "l'avis sur la dissémination du MON810 sur le territoire français" du "C*omité de préfiguration d'une haute autorité sur les organismes génétiquement modifiés"* est en opposition avec la grande majorité des scientifiques de cette commission. Cet avis a, en outre, été analysé en détail par Jean-Baptiste Bergé, Directeur de Recherches Inra honoraire et Agnès Ricroch, Maître de Conférences *AgroParisTech.* Leur document fait état de très nombreux articles et montre que l'interdiction de la culture du MON810 ne repose sur aucune base scientifique. Cette analyse est accessible intégralement (29 pages) sur le site en note[22] de bas de page.

Question : Un intérêt majeur des OGM est leur apport pour l'alimentation, humaine en particulier. Mais comment être sûr de l'innocuité des OGM sur le long terme ?

Michel Monsigny : En effet, divers nouveaux OGM sont développés pour apporter un plus dans l'alimentation, voyez par exemple le riz doré. D'autres OGM ont pour but de permettre des cultures dans des conditions environnementales difficiles (sécheresse, présence de sels dans le sol, etc.), ceci afin de permettre des cultures vivrières dans des pays défavorisés. Je ne parlerai pas des OGM fantaisistes évoqués précédemment. Parlons des OGM tels que le maïs Bt ou les plantes *round-up ready* qui sont les principaux OGM cultivés aujourd'hui. Dans les deux cas, il s'agit de plantes qui possèdent un gène en plus des quelque 30 000 gènes de leur propre génome. Ces protéines ne sont ni des allergènes ni des toxines ; elles sont digérées, dans le tractus digestif des mammifères et de la plupart des autres animaux, en acides aminés, les 20 acides aminés qui rentrent dans la composition de toutes les protéines animales ou végétales. La protéine Bt n'est pas un insecticide du type composé chimique de faible masse moléculaire mais une protéine qui n'agit que dans le cas très particulier de l'intestin de quelques insectes. En ce qui concerne les plantes du type *round-up ready*, elles résistent au traitement au glyphosate mais le glyphosate n'est pas plus toxique que le sel de cuisine. Il est important de se souvenir que si la concentration des pesticides chimiques classiques dans des aliments dépasse un certain seuil, il peut y avoir, dans certains cas, un danger mais ce n'est pas le cas pour les OGM Bt ou *round-up ready*.

Question : S'il n'y pas de danger pourquoi la loi prévoit-elle d'obliger les cultivateurs d'OGM à s'assurer ?

Michel Monsigny : L'assurance est une protection de l'agriculteur par rapport à la dissémination de pollen OGM sur des récoltes non OGM. La loi prévoit de permettre la libre culture des OGM et la libre culture des non OGM dans le respect mutuel. En cas de dissémination, l'agriculteur cultivant des OGM pourra être condamné à réparer le préjudice subi.

Question *:* Mais y aura-t-il des compagnies d'assurances qui acceptent d'assurer les cultivateurs d'OGM : jusqu'à présent, il n'y en a aucune !

Michel Monsigny : Les compagnies d'assurance ont recours à l'expertise d'actuaires qui calculent le risque et déterminent le montant de la prime en conséquence. Le problème s'est aussi posé, il y a quelques années, pour les médecins et des solutions ont été trouvées.

Question *:* Quel est l'apport des OGM pour notre santé ?

Michel Monsigny : Les OGM du type Bt garantissent des produits dépourvus des toxines qui sont présentes lorsque la plante a été l'objet d'attaques par des larves qui perforent la tige et/ou le grain. Les plantes résistant au glyphosate ne présentent pas de toxicité puisque le glyphosate n'est pas toxique même à haute concentration, et donc encore moins toxique à l'état de traces.

Question *:* Quels risques toxicologiques présentent les OGM ?

Michel Monsigny : Les OGM doivent être considérés au cas par cas, d'où la nécessité des systèmes d'autorisation préalable, systèmes qui sont particulièrement rigoureux au niveau européen et, encore plus, au niveau français ; les autorisations préalables existent aussi dans les autres pays, y compris aux USA. S'il venait

[22] *http://www.pseudo-sciences.org/IMG/pdf/Berge-RichrochMON810_w.pdf*

à quelqu'un l'idée folle de mettre le gène de la ricine dans des radis ou de la salade, denrées qui se mangent crues, ce serait dramatique : la ricine est une protéine qui se dénature pendant la cuisson, mais dans des légumes non cuits, elle serait parfaitement active : attention danger ! Un autre exemple est celui de l'introduction du gène d'une lectine de bulbe dans une pomme de terre dont les média se sont fait largement l'écho. Fort heureusement, les OGM provoquant des réactions allergiques ou présentant une toxicité ne sont pas et ne seront pas autorisés.

Question *:* Pourquoi ne parle-on pas de toxicité du *round up* constitué du glyphosate et de ses adjuvants et seulement du glyphosate ? Je fais allusion aux données que j'ai lues dans les journaux ou qui ont été diffusées à la télévision.

Michel Monsigny : Il s'agit effectivement des interprétations issues de travaux[23] d'un laboratoire français, financé par Carrefour et par diverses associations anti-OGM. Les auteurs montrent que le glyphosate est toxique sur des cellules humaines en culture lorsque la concentration atteint 7 g par litre. Le glyphosate n'est pas toxique à 3,5 g par litre. Habituellement la toxicité s'étend sur un domaine de concentration de l'ordre de 1 à 100 ou de 1 à 1 000. Ici ce qui se passe c'est, d'une part, que le glyphosate utilisé est une solution acide (pH 5,6) alors que les cellules requièrent une solution neutre (pH 7,4) et d'autre part que la concentration en glyphosate correspond à une concentration saline considérable (force ionique très élevée) compte tenu que le glyphosate possède 3 fonctions acides. Il s'agit ici essentiellement d'un phénomène physico-chimique mal contrôlé. En ce qui concerne les additifs, il y a effectivement des substances ajoutées pour aider l'absorption du glyphosate par les feuilles. Mais là aussi, en culture de cellules humaines, l'effet est très faible : le mélange est 2 fois plus "toxique" que le glyphosate seul. Il est important de garder à l'esprit que n'importe quel composé chimique présente une toxicité qui dépend de la dose. C'est vrai pour le sucre, pour le sel de cuisine, pour l'aspirine, etc. Mais en dessous d'un certain seuil, parler de toxicité est un abus de langage.

Les conclusions d'un autre article du même laboratoire portant sur des rats alimentés avec du MON863 ne semblent pas scientifiquement convaincantes contrairement à ce que le titre laisse entendre : "Une nouvelle analyse d'une étude sur l'alimentation de rats avec du maïs transgénique révèle des signes de toxicité hépatique et rénale". La commission de biologie moléculaire a analysé cet article et son avis est accessible intégralement sur le site en note de bas de page[24] Les conclusions de la commission sont : "Cette publication n'apporte aucun élément de nature à remettre en cause la conclusion de l'avis du 23 novembre 2004 … (à savoir) les informations disponibles ne mettent pas en évidence plus de risque pour la santé animale lié à la consommation du MON863 par rapport à la consommation de maïs conventionnel".

Marius Ptak : Pour rester dans le domaine très spécifique des OGM végétaux à finalité alimentaire, je voudrais poser deux questions :

1° vous avez évoqué le problème de la pérennité de ces OGM. Il y a eu en Grande-Bretagne une expérimentation de longue durée sur des pommes de terre transgéniques qui a montré qu'il y avait au cours du temps une dégénérescence progressive de ces variétés. Dégénérescence qui devenait très importante au bout d'une dizaine d'années. Evolution assez classique pour des espèces végétales modifiées. Que pouvez-vous dire à ce sujet ?

Commentaire de Jean-François Lacaze : Toutes les variétés améliorées ont une durée de vie courte. Les plantes sont sélectionnées sur la base de plusieurs paramètres dont celui de l'expression d'un gène d'intérêt, apporté par transgénèse (plante OGM). Mais, comme toutes les variétés, la variété OGM subit des dérives, qu'elles soient d'origine génétique, environnementale ou autre. Il ne faut pas oublier que la reproduction sexuée comporte une étape de brassage des gènes, les descendants ne sont pas identiques aux parents. Le phénomène n'est pas propre aux OGM.

Michel Monsigny : Une plante transgénique correspond à une variété qui comporte en général un gène en plus, il ne s'agit pas d'une nouvelle espèce mais d'une nouvelle variété. La nécessité de produire des nouvelles variétés est illustrée par le nombre et la fréquence des nouvelles variétés apparues sur le marché au cours du XX^{e} siècle. Par exemple, les variétés de blé cultivées par les agriculteurs de génération en génération sont toutes

[23] Benachour, N. et al. (2007) Time- and dose-dependent effects of roundup on human embryonic and placental cells. Arch. Environ. Contam. Toxicol. 53 : 126-133.

[24] *http://www.ogm.gouv.fr/experimentations/evaluation_scientifique/cgb/autres_avis/ Avis_CGB_MON863_15juin2007.pdf*

différentes. Le mouvement s'est accéléré à la fin du XX^{e} siècle car les techniques d'obtention ont intégré les données scientifiques et techniques nouvelles.

Marius Ptak : ***2°*** le développement exponentiel des cultures d'OGM ne risque-t-il pas d'amener une extension des monocultures et une diminution de la biodiversité ?

Commentaire de Jean-François Lacaze : Le nombre de variétés d'OGM se chiffre par centaines. Il s'agit de nouvelles variétés qui prennent leur place à côté des autres variétés. Il n'y a pas réduction de la biodiversité : ce n'est pas mieux, ce n'est pas pire.

Michel Monsigny : L'utilisation de plantes résistant aux insectes tels que la pyrale du maïs est au contraire en faveur de la biodiversité. En effet, les insecticides qui sont pulvérisés 2, 3 ou 4 fois dans l'année sont des insecticides à large spectre, contrairement à la protéine Cry du *Bacillus thuringiensis* (plante Bt) qui est spécifique de la larve d'un insecte. Les insecticides classiques tuent une grande variété d'insectes. Si vous allez dans un champ de maïs Bt, qui ne reçoit pas d'insecticides, vous trouverez des coccinelles sur chaque pied ; mais dans un champ traité par des insecticides classiques vous n'en trouverez qu'exceptionnellement.

UN HOMME DES LUMIÈRES, UNE PHILOSOPHIE OUBLIÉE, DESTUTT DE TRACY ET L'IDÉOLOGIE[1]

Pierre Muckensturm

RÉSUMÉ

La famille de Tracy a pour origine le clan écossais de Stutt dont quatre frères vinrent, vers 1430, combattre les Anglais aux côtés du roi Charles VII.. L'un d'eux reçut le fief d'Assay, puis, à la suite d'un mariage, celui de Tracy dont il prit le nom. Plus tard, un autre mariage fit entrer dans la lignée la seigneurie de Paray le Frésil, en Bourbonnais, où ses descendants résident encore.

C'est une famille de militaires. Antoine-Louis-Claude Destutt de Tracy (1754 – 1836) fut colonel du régiment de Penthièvre ; il fréquente le salon de Madame Helvétius où il rencontre les intellectuels de son temps. Élu député de la noblesse du Bourbonnais à l'Assemblée nationale constituante, il rallie le Tiers État. Il échappe de peu à la Terreur, sera membre du Conseil des Cinq Cents, du Sénat napoléonien et de la chambre des Pairs des deux Restaurations.

Philosophe, il est le disciple de Locke et de Condillac et cherche à savoir comment l'homme, à partir des seules données de ses sens, parvient à former des "idées". Il entend ainsi fonder une science nouvelle à laquelle il donne le nom d'"idéologie". Reconstituant fictivement un itinéraire ayant comme point de départ la sensation, il montre comment naissent dans l'esprit de l'homme toutes les déterminations de l'entendement ; il en arrive à la conclusion que "penser, c'est sentir". La variation des sensations se traduisant par des évolutions de la pensée, de Tracy s'intéresse donc aux transformations économiques et sociales dont le moteur est l'industrie naissante.

Les "Idéologues" connaissent un grand succès dans les premières années du XIX^e^ siècle ; ils occupent la quasi-totalité des sièges à la section des Sciences morales et politiques de l'Institut nouvellement créé. Destutt de Tracy est traduit en Espagne et aux Etats-Unis. Mais la doctrine ne fait pas école ; elle pénètre peu les milieux universitaires où les titulaires des chaires commencent à se spécialiser. Elle semble trop imprégnée de l'influence anglo-saxonne alors que, sur le continent, commence à s'épanouir la philosophie analytique de Kant et de ses disciples.

Sans descendance véritable, elle n'apparaît plus, de nos jours, que comme une des dernières manifestations de la pensée des Lumières.

Un homme du XVIII^e^ siècle ne se résume pas à l'image qu'on a de lui. Il occupe une position visible dans la hiérarchie sociale ; de plus, il appartient à une famille et parfois à une lignée qui peut être ancienne ou illustre et qui contribue à son renom personnel.

C'est le cas de Destutt de Tracy. On repère les origines de sa famille vers l'an 1000, en Scandinavie où un roi d'Upsaal épouse une princesse originaire de la Norvège actuelle. Ce sont des Vikings et on les retrouve au début du XIII^e^ siècle, en Ecosse, où l'on signale en 1215, un William Bruce dont on ignore s'il est apparenté à Robert Bruce, le héros écossais. Plus tard, Walter Stutt de Laggan passe en France en 1420. Avec ses frères, Thomas, Guillaume et Jean, il

[1] Séance du 7 février 2008.

est archer de la garde écossaise du roi Charles VII aux côtés de qui il combat les Anglais comme le font nombre de ses compatriotes. Ses services sont appréciés et, en récompense, il reçoit la terre d'Assay qui est aujourd'hui un hameau de la commune de Beaulieu, dans le Loiret. Une tour subsiste encore du château qu'il y a bâti.

Un descendant de son frère Thomas est gouverneur de Cosne, un de ses fils reçoit en dot, à l'occasion de son mariage, la seigneurie de Tracy, située sur la rive droite de la Loire en face de Sancerre. On peut y voir un vaste et beau château du début de la Renaissance entouré de vignes ayant droit à l'appellation de Pouilly et toujours occupé par la famille de Tracy. Au début du XVII[e] siècle, entre dans son patrimoine à la suite d'un mariage, la terre de Paray le Frésil en Bourbonnais, non loin de la Loire, au sud de Decize.

La famille s'établit à partir de ce moment dans cette nouvelle seigneurie et c'est donc en Bourbonnais que naît le 20 juillet 1756, Antoine, Louis, Claude de Tracy. Il sera militaire comme tous ses ancêtres et comme son père, mort en 1763 de ses blessures à la bataille de Minden, alors qu'il commandait la gendarmerie du Roi pendant la guerre de Succession d'Autriche. C'est un bel homme ; il est à l'aise dans la bonne société et inventera même une contre-danse qu'on nommera la Tracy. Il est élève de l'école militaire de Strasbourg récemment créée. Après son mariage avec la nièce du duc de Penthièvre, ce dernier le met, en 1788, à la tête du régiment de Penthièvre–infanterie dont il était propriétaire. La même année il est fait chevalier de Saint Louis et sera nommé, en 1792, Maréchal de camp qui équivaut, de nos jours, à général de brigade.

Cette carrière militaire ne l'empêche pas de gérer ses terres du Bourbonnais et de veiller à l'éducation de ses trois enfants. En 1789, il est élu comme représentant de la noblesse aux États généraux ; il se situe dans la tendance réformiste, se réunit au Tiers État le 28 juin et participe à la nuit du 4 août. Il prend part activement aux débats de l'Assemblée Constituante où il intervient à plusieurs reprises.

Comme il ne peut siéger à la Législative, il rejoint son régiment à l'Armée du Nord où il sert sous les ordres de son ami La Fayette, mais quand ce dernier, après le 10 août 1792, se réfugie chez les Autrichiens, il refuse de le suivre, démissionne et s'installe dans sa maison d'Auteuil. Il retrouve alors le salon de Madame Helvétius où il avait rencontré les intellectuels de l'époque : Cabanis, Condorcet, Jefferson, Franklin, Diderot et bien d'autres. Mais son amitié avec La Fayette le rend suspect, et en novembre 1792, il est arrêté ; le 9 thermidor lui permet d'échapper au Tribunal révolutionnaire alors qu'il devait passer en jugement deux jours plus tard. Il rejoint alors Auteuil où il poursuit ses travaux de philosophie commencés à la prison de l'Abbaye.

En 1799, il est nommé secrétaire du Comité d'Instruction publique et, à ce titre, prendra une part active à l'organisation des Écoles Centrales. Il avait été, en l'an IV, nommé membre de l'Institut dans la section des Sciences morales et politiques où ses amis idéologues sont en majorité mais la section sera supprimée, en l'an IX, par le Premier Consul. Il siège cependant au Sénat dès sa création et sera appelé à la Chambre des Pairs où il restera jusqu'à sa mort en 1836.

Sa fille épousera le fils aîné de La Fayette, son fils, marié à une arrière petite nièce de Newton sera ministre de la marine sous le Second Empire. C'est donc un notable bien installé dans la société de son temps, un homme du monde, ayant des loisirs, vivant dans un environnement intellectuel stimulant et s'adonnant à la philosophie en "honnête homme" généraliste, comme l'avaient fait, avant lui, Voltaire, Montesquieu et bien d'autres.

Le problème traité

Il est vieux comme la philosophie puisqu'il s'agit de savoir comment naît la pensée dans l'esprit de l'homme. Un des premiers, Aristote, notant que l'âme n'est pas, chez l'homme, "comme un pilote en son navire" s'était demandé comment l'âme, substance immatérielle, pouvait mouvoir la substance matérielle qu'est le corps. Le problème sera posé plus clairement par Saint Thomas qui formule le constat bien connu : "*Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in*

sensu nisi ipse intellectus"[2] . Autrement dit, l'homme, comme tout animal, ne dispose que de ses sens pour comprendre le monde, mais le mécanisme qui permet de passer du registre de la sensibilité à celui de la pensée ne relève pas de la sensibilité. Nous en ignorons la nature et nous ne savons pas, comment, à partir des sensations, on peut former des concepts.

Mais c'est Kant qui, dans *la critique de la Raison pure*, explicite de façon précise et rigoureuse les éléments de la question. Il montre que le fonctionnement de l'esprit n'est possible que s'il puise à la fois dans les sensations et les concepts : "Des pensées sans contenu sont vides, des intuitions sans concepts sont aveugles". Il reste que la nature du mécanisme qui permet leur liaison et auquel Kant donne le nom de "schématisme" nous est inconnu et sera difficilement accessible :

Ce schématisme de notre entendement relativement aux phénomènes et à leur simple forme est un art caché dans les profondeurs de l'âme humaine dont nous arracherons toujours difficilement les vrais mécanismes à la nature pour les mettre à découvert devant nos yeux ».

Ainsi, des Grecs à Kant, la philosophie sait exposer les données du problème que pose la naissance de la pensée, elle en mesure l'importance mais elle n'est pas capable de le résoudre.

À la recherche d'une solution

En 1638, Descartes, pour mettre ses idées en ordre, est à la recherche d'un fondement incontestable à partir duquel il pourra progresser. Il le découvre dans le Cogito ; l'homme prend conscience de son existence dans la pensée. Il est par essence un être pensant puisque, même s'il veut contester ce fait, la négation qu'il exprime ainsi est encore une pensée.

On peut donc, à partir de cette notion première, analyser le fonctionnement de l'esprit, en décrire les caractéristiques et en tirer des conséquences. La pensée étant liée indéfectiblement à la nature même de l'homme, le problème de son existence est, en quelque sorte, supprimé : l'homme est essentiellement pensée.

Son corps, comme celui des animaux est soumis à un déterminisme de nature mécaniste dont Descartes donne, dans la V^{ème} partie du Discours, une description qui, aujourd'hui, prête à sourire par son caractère sommaire. Pas plus qu'Aristote, il ne résout le problème de la liaison entre la pensée et le corps ; il voit dans la position centrale de la "glande pinéale" (l'hypophyse) le signe qu'elle est le siège de "l'âme raisonnable" qui peut mouvoir le corps par des moyens qui sont identiques à ceux des autres animaux. Ainsi, la simplicité conceptuelle des premiers éléments de l'édifice cartésien laisse de côté le problème de l'origine de la pensée.

Le point de départ de la philosophie de Locke se situe à l'opposé de celui de Descartes. Avant de publier, en 1692, son *Essai sur l'entendement humain* qui connut un énorme succès, il avait écrit des ouvrages d'économie et de philosophie politique ; il avait donc en vue des objectifs pratiques. Il adopte d'emblée une psychologie empirique et, contrairement à Descartes, il analyse la nature humaine à partir de ses aspects concrets et quotidiens dans toutes les manifestations de son activité. Il affirme que cette activité et l'expérience qui en résulte sont à l'origine des notions que contient l'entendement et des principes et des règles qui président à leur mise en œuvre car, dans l'esprit, rien n'est inné. Tout ce qui s'y trouve sont des "idées" qui viennent soit "des impressions faites sur nos sens par les objets extérieurs", soit de "la réflexion de l'esprit sur ses propres opérations à partir des idées de sensation". Tout le contenu de l'entendement est ce qu'édifie l'activité humaine à partir des données des sens au contact du milieu extérieur.

Reste à identifier et à décrire le mécanisme par lequel se construisent l'entendement et son contenu. C'est pour combler cette lacune que Condillac va écrire, dans sa terre de Flux à Lailly-en-Val, le *Traité des sensations*. Il se situe dans le prolongement de la pensée de Locke et proclame hautement que "la philosophie n'est plus la science d'un homme qui médite les yeux fermés, elle tient à tous les arts". L'homme, pour entrer en contact avec le monde, n'a, comme

[2] Il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait été auparavant dans les sens, si ce n'est l'entendement lui-même.

les autres animaux, que les organes des sens ; la donnée première est la sensation et le problème de la philosophie est donc, à partir de ce fondement, d'examiner comment s'édifient les grandes fonctions de l'esprit.

Condillac le fait en recourant à une sorte de parabole : l'hypothèse de la statue. Je donne la vie à une statue inanimée et la dote du sens le moins développé chez l'homme : l'odorat. Si je lui fais respirer une rose, son esprit sera entièrement occupé par le parfum et elle pourra dire : "je suis odeur de rose" puisqu'elle n'aura conscience que de cette seule sensation. Si, maintenant, elle est en présence de l'odeur d'un œillet et qu'elle garde en l'esprit la première sensation, surgira en elle le souvenir et la mémoire. Si elle fait une comparaison entre les deux odeurs naîtra alors le jugement. Si elle veut renouveler la sensation la plus agréable, elle verra apparaître le désir qui, si elle veut le satisfaire, donnera naissance à la volonté.

En considérant plusieurs sensations, elle peut en abstraire les caractères communs et former des concepts. En distinguant les états par lesquels elle passe, elle accède à l'idée de nombre, leur succession lui suggère la notion de temps et la composition de ces divers états de conscience, lui donne l'idée du moi. À partir d'un seul état de conscience, elle a pu ainsi accéder à toutes les facultés de l'entendement.

Cette construction ne prétend décrire ni l'ontogénese ni la phylogénese , elle ne vise ni l'individu ni l'espèce ; elle n'est qu'un édifice logique visant à démontrer la primauté de la sensation dans le fonctionnement de l'esprit. Elle est, dans un domaine différent, analogue à l' "homme à l'état de nature" dont parle Rousseau.

Destutt de Tracy et les idéologues.

Destutt de Tracy se réfère explicitement à Locke et à Condillac dont il se veut le continuateur. Comme eux, il cherche à savoir comment se forment les "idées", entendant par là tous les états de conscience quelle qu'en soit la nature, qu'il s'agisse des sensations, des concepts ou des grandes fonctions de l'esprit. Répondre à cette question c'est donner les bases de la science fondamentale qui embrasse toutes les branches du savoir et à laquelle il donne le nom d'"idéologie". C'est pour lui, la totalité du savoir humain et les règles qui président aux actions des hommes qui sont l'un et l'autre analysés de façon scientifique. Il la décrit comme une branche de la zoologie, affirmant ainsi la rigueur de la démarche qui doit se démarquer nettement de la métaphysique et il donne le nom d'"idéologistes" à ceux qui la pratiquent. Il distingue ainsi la science du langage qui est la grammaire générale, celle des raisonnements qui est la logique, celle du comportement qui est la morale et enfin celle qui traite de la volonté et des besoins des hommes dont une partie constitue l'étude de l'économie. Ainsi, l'affirmation de l'unité de l'esprit se double de celle de l'unité de la méthode utilisée aussi bien pour l'analyse du savoir que pour celle du comportement.

L'idéologie se présente donc comme une science de la totalité. Son objectif est le bonheur de l'homme et, puisque "penser, c'est sentir", il faut donc, pour l'atteindre, créer un environnement favorable et harmonieux qui, par l'intermédiaire de la sensation, finira par modeler la pensée. Pourtant, contrairement à Condillac, Destutt de Tracy ne fait pas de la sensation un commencement absolu, il reconnaît quatre modes irréductibles de la sensibilité : vouloir, juger, sentir et se souvenir mais, comme Condillac, à partir de ces éléments fondamentaux, il édifie toutes les déterminations de l'entendement.

Condillac avait buté sur un problème qui avait beaucoup préoccupé les philosophes au milieu du XVIII^{e} siècle : celui de la conscience du monde extérieur. Puisque je perçois la sensation en moi, comment faire la distinction entre ce qui provient de mon corps et ce qui a pour origine le monde extérieur ? La question avait notamment fait l'objet de la *Lettre sur les aveugles* de Diderot mais elle restait sans réponse satisfaisante. Destutt de Tracy, reprenant une idée de Condillac, suggère une issue : "Tant qu'on ne fait que sentir des sensations, on n'est assuré que de sa propre existence, quand on sent du désir et une résistance à ses désirs, on est certain non seulement de sa propre existence, mais encore de quelque chose qui n'est pas soi". Ainsi, je sens "l'autrement" parce qu'il s'oppose ; le monde extérieur est perçu car il résiste à mon mouvement et, plus

généralement à ma volonté. À partir de cette résistance et des quatre modes fondamentaux de la sensibilité je puis bâtir l'échafaudage des "idées" à la manière de Condillac, parvenir aux concepts, aux grandes fonctions de l'entendement et à toutes les activités humaines.

Ce système fait suite à la période révolutionnaire et s'insère dans le mouvement des idées qui se traduit, en particulier du Directoire au Consulat et à l'Empire, par les essais d'institutions nouvelles qu'on connaîtra à cette époque. Il coïncide également avec les tentatives de mise en place d'un système éducatif complet et cohérent. Seront ainsi créées, dans chaque département, les Écoles centrales où l'on enseignera les divers éléments de la Science idéologique qui pourvoit à tous les besoins de l'éducation. Destutt de Tracy, Secrétaire du Comité d'Instruction publique en a la responsabilité. Cette institution où l'on voit, à tort, l'ancêtre des Lycées, mériterait une étude particulière.

On a peine à imaginer, de nos jours, l'influence des idéologues dans la France de la fin de la Révolution et de l'Empire, alors qu'ils sont aujourd'hui presque totalement oubliés. Lorsque le Directoire crée l'Institut de France, par la loi du 3 brumaire An IV, ils entrent en force dans la classe des Sciences morales et politiques. On trouve dans cette section censée réunir les penseurs les plus réputés de l'époque : Cabanis, Garat, Guinguené, Volney et, un peu plus tard, Gerando, Destutt de Tracy et Laromiguière. Ils tiennent des séances animées et studieuses, présentent des rapports qui seront souvent publiés ou donneront naissance à des œuvres plus importantes. Leur système se complète et s'enrichit, devient plus cohérent et s'efforce de prolonger les grandes orientations de la philosophie des Lumières. De ce fait, la Section des Sciences morales et politiques se trouve en décalage avec les orientations du Consulat, elle joue un rôle de protestation discrète et de bonne compagnie, à la limite du culturel et du politique.

Leur retentissement dans l'opinion éclairée tient au fait qu'avec Destutt de Tracy, ils proposent un système méthodologiquement cohérent dans toutes les disciplines en se proposant de parvenir à un savoir global du monde et de l'homme ; c'est le couronnement de la démarche des Lumières à la fois par la convergence des perspectives mais aussi par l'unité de la méthode utilisée quelle que soit la branche des connaissances. Il faut aussi souligner le fait, assez peu fréquent, que l'idéologie connaît un début d'application pratique dans l'enseignement avec la mise en place des Écoles centrales. Cet essai montre que l'on reconnaît l'importance de l'éducation dans les institutions nouvelles, ce qu'avait proclamé hautement Condorcet mais il a affirmé aussi l'intention de bâtir une humanité heureuse, instruite et responsable d'elle-même :

> L'amour du bien et du vrai est une véritable passion. Cette passion est, je crois, assez nouvelle du moins, il me semble, qu'elle n'a pu exister dans toute sa force, que depuis qu'il est prouvé par le raisonnement et par les faits, que le bonheur de l'homme est proportionné à la masse de ses lumières et que l'un et l'autre s'accroissent et peuvent s'accroître indéfiniment.

Nous sommes donc en présence d'une pensée cohérente, globalisante, ayant l'ambition d'embrasser tous les domaines de la connaissance mais aussi, dans les toutes dernières années du siècle, officiellement reconnue. Cette suprématie ne se renouvellera pas avant l'essor de l'existentialisme vers 1950. Pourtant, ce statut assez exceptionnel sera finalement éphémère. Les raisons de ce déclin sont diverses et tiennent à des facteurs nombreux et variés.

Les idées et les systèmes philosophiques disparaissent et sont remplacés par d'autres, mais souvent ils laissent des traces et des acquis auxquels on se réfère ensuite quand le besoin s'en fait sentir ; philosopher, c'est, pour une large part, puiser dans le thésaurus que constitue l'histoire de la philosophie. Cela se vérifie peu en ce qui concerne Destutt de Tracy et les idéologues ; de nos jours, leur œuvre apparaît presque comme une curiosité dans l'histoire de la pensée et il est rare qu'on les cite dans les ouvrages contemporains. Le déclin fut d'ailleurs rapide ; dès le milieu du XIX^{e} siècle, on cessa de s'y référer et la réflexion fut presque entièrement mobilisée par le positivisme et la philosophie critique avec le succès que l'on connaît.

L'idéologie, comme on l'a dit, avait l'ambition d'embrasser toutes les activités humaines et notamment la vie sociale et les problèmes économiques. Dans ce domaine, certaines positions

de Destutt de Tracy avaient pu choquer une opinion qui, après l'épisode révolutionnaire, retrouvait, avec soulagement, les valeurs traditionnelles, souvent d'ailleurs, en les amplifiant. Il en est ainsi de son opinion sur le mariage : "On doit admettre que la plus grande partie des liens que forme l'amour ne sont pas ceux du mariage mais que, le plus souvent, ils ont pour objet de nous y soustraire et de nous en consoler". ou encore sur les malheureuses "filles-mères", motif de scandale et d'exclusion :" On devrait attribuer dans le monde, beaucoup moins d'importance qu'on ne fait aux faiblesses de celles qui n'ont pas encore subi le joug du mariage. Pourquoi donc, du seul fait qu'une pauvre fille a succombé sans que nous en sachions et, le plus souvent sans qu'elle en sache elle-même le comment, irions-nous, avant d'avoir rien examiné, la trouver si coupable ?" Il ne fait pas de doute que de telles déclarations pouvaient scandaliser la société bien-pensante de la Congrégation et de M^{gr} Frayssinous.

De plus, Bonaparte qui, dès le début, nourrissait, à leur égard, des sentiments partagés finit pas manifester son irritation. Il voit en eux des "esprits faux et vagues" de "misérables métaphysiciens", qui ont fait, par leurs théories abstraites, "plus de mal à la France que les plus dangereux révolutionnaires". C'est probablement surestimer leur influence mais cela conduit le Premier Consul, en 1803, à réformer l'Institut, à supprimer la section des Sciences morales et politiques où les idéologues étaient majoritaires et à les répartir dans les classes restantes. Destutt de Tracy se retrouvera ainsi, en 1808, dans la section Belles-Lettres et Arts qui reprendra, plus tard, son ancien nom d'Académie française.

En outre, aucun d'eux n'est membre de l'Université nouvellement créée ; ils n'ont de réputation que celle que leur valent leurs écrits et n'ont ni élèves, ni disciples. Tous disparaissent avant le milieu du siècle, Cabanis en 1808, Volney en 1820, Destutt de Tracy en 1836 et Daunou en 1840. Ce sont des généralistes, conformes au portrait de "l'honnête homme" qu'on célébrait à l'âge classique comme l'avaient été, à la génération précédente, Montesquieu, Voltaire et Malesherbes. S'ils se piquent de philosophie, ils sont aussi, à l'occasion économistes et historiens. Or, au sein de l'Université, on commence à se spécialiser et le titulaire d'une chaire ne se risque pas à empiéter sur le domaine de son voisin, on est seulement historien, géographe ou philosophe. De ce fait, un des objectifs hautement revendiqué par l'idéologie, l'unité conceptuelle et méthodologique de la connaissance, semble difficile à mettre en oeuvre et chaque secteur de la recherche revendique sa méthode propre. Ils apparaissent donc, intellectuellement, comme des hommes d'un autre âge.

Enfin commence à se manifester de façon plus visible la différence entre l'approche anglaise et la conception continentale de la philosophie. La première part des faits dans leur aspect "matter of fact", concret et pratique, la seconde se fonde sur l'analyse des concepts et s'efforce de préciser leurs rapports et leurs liaisons. En Angleterre, après Locke et Hume, on débouche sur l'économie avec Adam Smith ou sur la morale utilitariste de Stuart Mill. Sur le continent, après Descartes, Kant est traduit et commence à être connu et l'on verra bientôt surgir les impressionnants échafaudages conceptuels de Hegel et de Marx. D'un côté les concepts ne perdent jamais de vue la réalité du monde, de l'autre, ils tentent de l'expliquer à partir de l'analyse conceptuelle. Or les idéologues sont les héritiers de Locke dont ils se réclament explicitement. En France, vers le milieu du siècle, où l'on regarde vers le positivisme d'Auguste Comte et la philosophie critique de Kant, cette orientation apparaît dépassée.

Pourtant, l'obstacle sur lequel va buter l'idéologie est extérieur à la philosophie ; il tient au progrès des Sciences et l'on voit s'opérer à cette époque la distinction entre les grandes branches du savoir en même temps que les premières découvertes en chimie et en biologie. Bientôt apparaîtront Claude Bernard et Pasteur. Ces progrès en appellent d'autres et les savants prennent conscience de l'immensité infinie du champ d'investigation qui s'ouvre devant eux. Ils postulent l'unité du savoir qui correspond à celle de l'esprit humain mais elle leur apparaît comme un horizon théorique et lointain ; il en est de même au plan de la méthode car si les sciences humaines commencent à rêver de l'utilisation des mêmes techniques de recherche que les sciences "dures", la complexité des phénomènes humains ne se laisse pas contraindre. Dès lors, la tentative de l'idéologie apparaît discutable car elle ne parvient pas à prendre en compte l'infinie variété du réel.

Deux siècles plus tard, le problème de la naissance de la pensée est loin d'être résolu. Nous connaissons beaucoup mieux le fonctionnement du cerveau qu'au début du XIX^{e} siècle mais nous ne savons toujours pas comment on passe de la modification des neurones aux concepts. Les travaux menés un peu partout dans le monde et dont ont rendu compte Pierre Changeux et Sébastien Dehaene enregistrent, certes, les progrès constatés dans la description du fonctionnement neuronal mais ils soulignent aussi l'extrême complexité du phénomène de la pensée. Peut-être peut-on confirmer l'affirmation de Destutt de Tracy et des idéologues : "Penser c'est sentir" mais il reste que le passage de la sensation à la pensée n'est pas connu et que son mécanisme est vraisemblablement beaucoup plus complexe qu'ils ne l'imaginaient.

Aujourd'hui, l'idéologie est considérée comme une doctrine oubliée ; il est rare qu'on s'y réfère car ses conclusions apparaissent périmées et ne participent que rarement à la réflexion philosophique. Elle nous semble être, avec le recul du temps, une entreprise un peu naïve, quelque peu rudimentaire et, en tout cas, inaboutie. Mais, située dans son époque, elle est cependant un bon exemple de l'optimisme généré par la pensée des Lumières.

Bibliographie

Changeux J.-P. : *L'homme neuronal.*
Condillac : *Traité des sensations.*
Dehaene S. : *Les neurones de la lecture,* Odile Jacob.
Descartes : *Discours de la méthode.*
Destutt de Tracy : *Mémoire sur la faculté de penser,* Fayard.
Destutt de Tracy : *Traité de la volonté et de ses effets,* Fayard.
Locke J. : *Essai sur l'entendement humain*

DÉBAT

Gérard Hocmard : Je vous remercie personnellement de cet exposé lumineux. Je vous avais dit, lorsque vous nous avez parlé de la philosophie de Kant, qu'on aimerait avoir eu ce genre de cours en philosophie pour y comprendre quelque chose et vous nous avez fait appréhender ce qu'était une idéologie. Ce que je voudrais préciser, et je vais vous interroger là-dessus, c'est que Stendhal et son goût pour les petits faits vrais prétendait se rattacher intellectuellement à Destutt de Tracy, mais je crois savoir que dans la bouche de Napoléon être idéologue était une insulte.

Pierre Muckensturm : Stendhal est un grand lecteur de Condillac et, dans ses œuvres, il entend prendre les hommes comme ils sont et placer les rapports sociaux sur le terrain de la vérité scientifique des faits. Il est donc proche des idéologues et de Destutt de Tracy dont il sera brièvement le secrétaire à son arrivée à Paris. Il fréquentera d'ailleurs son salon d'Auteuil à la fin de la Restauration. Il y retrouvera les autres idéologues qui avaient siégé ensemble au sein de la section des Sciences morales et politiques de l'Institut. Napoléon la supprimera, car il voyait en eux des "métaphysiciens" dont les doctrines ne pouvaient être utiles à la nation telle qu'il entendait l'organiser.

D'autre part, il est amusant de remarquer que l'arrière-petit-fils de Destutt de Tracy eut, lui aussi, pour secrétaire un écrivain d'un genre différent : Georges Simenon. Il fit de Paray-le-Frésil le cadre de plusieurs de ses romans dont *L'affaire St Fiacre*.

Jacques-Henri Bauchy : J'ai été passionné par cet exposé et je me suis rappelé Sainte-Beuve tout en vous écoutant. Sainte-Beuve n'a pas consacré une vie entière à Destutt, mais il était très proche de la pensée des idéologues en général. Il y a aussi un autre personnage auquel je pense, c'est le chevalier de Parny. Il était de même très proche des idéologues avec des poèmes très voltairiens. Finalement c'était dans la foulée de l'esprit voltairien qui se perpétue. Il y a également quelqu'un qui était proche de Destutt de Tracy, c'est Benjamin Constant. Il y avait toute une école de pensée qui, d'une manière un peu agressive, se retrouve au lendemain de la Révolution à l'époque qui se termine avec le Consulat et l'Empire.

Pierre Muckensturm : Il est vrai, qu'après des premières effusions romantiques, Sainte-Beuve s'adonne à l'analyse de la littérature selon la méthode des idéologues bien que leur influence commence à décliner quand il écrit les *Causeries du Lundi.* Il me semble, en tout cas, plus proche de Destutt de Tracy que Parny dont les premières poésies licencieuses s'accordaient mal avec les préoccupations morales de l'idéologie.

Le cas de Benjamin Constant est plus intéressant bien que son cheminement soit différent de celui de Destutt de Tracy. Il arrive en effet à la philosophie politique par la littérature : les personnages de ses romans l'amènent à une réflexion générale sur l'homme et la vie en société. Il est, après Condorcet et en même temps que Sieyès, un de ceux qui rêvent de faire passer dans les faits une théorie de gouvernement. Mais, alors que les idéologues composent avec l'Empire en acceptant les postes et les honneurs, Benjamin Constant demeure dans une réserve où pointe la contestation. Même si Napoléon fait appel à lui à son retour de l'Île d'Elbe, ses réflexions sur la politique ne connaîtront véritablement le succès que beaucoup plus tard.

L'INVENTION DU WEEK-END EN ANGLETERRE ET EN FRANCE AU XIXe SIÈCLE[1]

Jean-Pierre Navailles

RÉSUMÉ

Ce n'est pas un hasard si la notion de week-end est née dans le berceau de la révolution industrielle, car elle répondait en premier lieu au souci de combattre la Saint-Lundi (Saint Monday), c'est-à-dire l'habitude de chômer volontairement le lundi. Coutume incompatible avec la discipline et la régularité qu'exigeait le système usinier. Mais l'adoption du week-end, dès la seconde moitié du XIXe siècle en Angleterre et dans les débuts du siècle suivant en France, ne se résume pas à un transfert au samedi des loisirs jusque-là pris à la dérobée le lundi .

Le recadrage des activités en fin de semaine s'accompagne d'un changement de la nature même des loisirs et de la levée progressive des interdits qui pesaient sur le sabbat victorien. À cet égard, le dimanche "continental" a certainement contribué à donner de la vie, du contenu et des couleurs, au jour central du week-end. À faire que le dimanche ne soit plus un morne interlude entre la Sainte-Touche et la Saint-Lundi, entre le jour de la paye et le jour où l'on débraye.

Week-end : "congé de fin de semaine comprenant la journée ou l'après-midi du samedi et le dimanche", selon la définition du *Robert,* qui reprend mot pour mot celle qu'en donne l'*Oxford English Dictionary*. L'emprunt de ce terme anglais s'explique par le fait que l'idée d'un jour et demi ou de deux jours consécutifs de congé est née en Angleterre, à l'époque de la révolution industrielle. Concept repris par les Français qui du même coup ont adopté l'appellation d'origine. Par souci d'expurger les anglicismes, la loi Toubon (4 août 1994) - ironiquement surnommée loi "*Allgood*" - tenta bien de lui substituer le vocable "vacancelle". Ce qui aurait donné le dialogue suivant : "Prenez-vous la navette pour votre vacancelle à Londres ? – Non, je préfère prendre le traversier". Mais la "vacancelle", n'a pas eu plus de succès que les équivalents de *jingle* (sonal), *corner kick* (jet de coin), *golden boys* (jeunes gens brillants qui s'occupent des marchés financiers), ou plus récemment de *trader* qu'on pourrait traduire par : joueur incontrôlé prêt à faire sauter la banque.

À "week-end", on peut préférer l'expression "semaine anglaise", manière de reconnaître l'emprunt sans contrarier les puristes, ou bien encore le décalque québécois, "fin de semaine", tout en sachant qu'au Canada la semaine calendaire commence le dimanche. Si bien que, dans la belle province, le début se situe au milieu de la "fin de semaine" - de quoi y perdre son latin !

Trêve d'arguties de vocabulaire. Nous allons plutôt nous intéresser à la genèse de ce rite sacralisé par les sociétés modernes. En quoi représente-t-il une innovation par rapport aux habitudes antérieures en matière de loisirs ? Son invention correspond-t-elle à un simple aménagement du temps alloué au repos ou bien à un changement de la nature même des loisirs ? Voici quelques-unes des questions auxquelles nous allons tenter de répondre. Cette étude de cas

[1] Séance du 20 novembre 2008.

étant axée sur l'Angleterre et la France de la seconde moitié du XIX[e] siècle, nous verrons en particulier ce qui caractérise l'histoire et le contenu du week-end, dans l'un et l'autre des deux pays, et les influences qui ont pu s'exercer entre eux.

Dans chaque secteur d'activité la fête du saint patron ou de la sainte patronne a longtemps été l'occasion d'un jour chômé pour la profession concernée : la Saint-Fiacre pour les jardiniers, la Sainte-Barbe pour les mineurs et les artificiers, la Saint-Honoré pour les pâtissiers, la Saint-Pierre pour les serruriers, la Sainte-Ségolène pour les sages-femmes, etc. Mais il est une fête qui ne figure pas au calendrier et que, pourtant, tous les corps de métier ont célébrée avec plus ou moins de ferveur, je veux parler de la Saint-Lundi.

I – LA SAINT-LUNDI

Dans son *Tableau de Paris* (1781-1788), Sébastien Mercier notait déjà que "tous les ouvriers chôment le lundi, c'est chez eux [dit-il], une vieille et indéracinable habitude". La coutume de fêter la Saint-Lundi, qui remonte au temps des corporations, a été favorisée par divers facteurs : l'absence de réglementation générale sur le jour de congé hebdomadaire, l'alternance de pics d'intense surmenage et de périodes de désoeuvrement pour les travailleurs des petites industries domestiques ou de sous-traitance à façon, ainsi que la revendication d'une marge de liberté individuelle, face à l'autorité patronale et aux injonctions de l'Église. Le choix de chômer le lundi et d'en faire un jour de défoulement et de camaraderie, peut aussi s'interpréter comme un défi au "jour du Seigneur" et le refus du dimanche bourgeois. C'est en outre le moment de la semaine où la paye du samedi, la Sainte-Touche, n'est pas encore totalement dépensée.

Ce sont surtout les artisans tels que les maçons, menuisiers, forgerons, serruriers, chaudronniers, typographes, de même que les tonneliers, cordonniers, perruquiers ou tailleurs, qui en perpétuent la tradition au XIX[e] siècle. Leurs outils respectifs: auge, règle, et serre-joint de maçon, établi, marteau et enclume, presse et casse d'imprimeur, permettent de les identifier dans l'iconographie populaire, comme l'illustre un pochoir des années 1850 dénonçant ce mauvais "saint" (cf. Figure 1)[2]. De la longue liste de litanies qui encadrent l'image, il suffit d'énoncer les toutes premières pour donner le ton à la fois ironique et moralisateur de la grille de lecture dont s'accompagne le dessin :

> Saint Lundi, patron des paresseux, priez pour nous.
> Saint Lundi, patron des ivrognes, priez pour nous.
> Saint Lundi, patron des mauvais payeurs, priez pour nous.
> Saint Lundi, patron des mauvais ouvriers, priez pour nous.
> Saint Lundi, patron des mauvais maris, qui battent leurs femmes, priez pour nous.
> Saint Lundi, patron des mauvais pères, qui laissent leurs enfants s'abrutir dans la fainéantise, l'ignorance et la dépravation, priez pour nous.
> Saint Lundi, patron des mauvais fils, qui laissent mourir sur la paille leurs vieux parents, sans soins, sans remèdes,sans consolations, priez pour nous.
> Saint Lundi, patron des insensés, qui ne savent pas prévoir pour la fin de leurs jours, la faim, le dénuement, le désespoir, priez pour nous […].

On ne s'étonnera pas que les métiers liés au vin figurent en bonne place parmi les zélateurs de Saint Lundi et les adeptes de Bacchus, qui sont souvent les mêmes. Ainsi les joyeux tonneliers de l'Aveyron s'emploient-ils, le lundi, à vider les barriques, qu'ils confectionnent le restant de la semaine (cf. Figure 2).

Au salon de 1878, le peintre Roger Jourdain[3] expose deux toiles qui se font pendant et contrastent dimanche bourgeois et lundi ouvrier. Tableaux que reproduit *L'Illustration* (15 juin 1878), sous la forme de gravures. La première scène, intitulée *Le dimanche*, se situe sur l'île de la Grande Jatte, entre Neuilly et Asnières. Le canot a été tiré sur la berge. On a pris les coussins du

[2] Les figures sont reportées à la fin du texte.

[3] Roger Jourdain (1845-1918) nous intéresse ici pour sa peinture de genre : parties de canotage sur la Seine, promenades sur les côtes normandes ou bretonnes.

bateau pour permettre aux dames de s'asseoir plus confortablement sans salir leurs robes et déployé une nappe pour disposer les assiettes et les provisions. Les convives en sont au dessert et s'apprêtent à sabler le champagne (cf. Figure 3).

Changement de décor avec *Le Lundi* qui montre un de ces troquets, comme il en existe tant aux barrières de Paris et en bordure de toutes les villes, au-delà des limites fiscales de l'octroi (cf. Figure 4). Les ouvriers s'y rendent, sinon pour ripailler, du moins pour s'enivrer entre hommes. Ici le champagne a cédé la place au "guinguet", petit vin d'Argenteuil ou de Belleville, qui se consomme dans les buvettes situées hors les murs. Le "guinguet", dont on ne sait trop s'il emprunte son nom aux guinguettes ou s'il leur a donné le sien.

La situation est comparable en Grande-Bretagne, où les artisans ne sont pas les seuls à délaisser leurs outils pour célébrer "*Saint Monday*". Les inspecteurs anglais du travail se font l'écho des doléances des patrons d'usine qui, en raison de l'absentéisme chronique de leurs ouvriers, doivent consacrer le lundi à l'entretien des machines. Dans les *Parliamentary Papers* (rapports parlementaires), R.H.Horne[4] souligne le manque d'assiduité, par exemple des serruriers de Willenhall qui ne se contentent pas de chômer le lundi, mais aussi le mardi, si bien que leur semaine de travail se réduit comme une peau de chagrin. Même constat de la part de Robert Baker dans son rapport de 1865[5] sur les ouvriers du textile et des poteries, qui travaillent comme des forcenés pour rattraper les jours perdus à boire et paresser. On trouve l'équivalent des "Litanies de Saint Lundi" dans le folklore anglais, avec par exemple une complainte de la région de Birmingham intitulée "*The Fuddling Day, or Saint Monday*", c'est-à-dire "le jour de beuverie, de ribote, ou la Saint-Lundi".

Aussi des deux côtés de la Manche, les Églises, les patrons, les sociétés de tempérance, les philanthropes, les médecins, sont-ils unanimes à dénoncer les effets d'une pratique néfaste pour la moralité, la production, et la santé. Un dessin de Théodore Lix retrace l'engrenage de l'ivrognerie, de la violence et de la misère (cf. Figure 5). On y voit les "chômeurs" du lundi occupés à jouer aux boules et aux cartes, tout en s'avinant à 6 sous le litre. C'est ainsi qu'ils dilapident leur argent et que le maigre mobilier du domicile familial finit au mont-de-piété ou dans la boutique du prêteur sur gages. Pire, rien ni personne n'est à l'abri de leurs accès de violence, quand ils sont pris de boisson.

Et l'on a beau manier la carotte et le bâton, bon nombre d'adeptes de la Saint Lundi se montrent irréductibles. Lors de l'Exposition universelle de Paris, en 1855, les organisateurs tenteront bien d'attirer les ouvriers, le dimanche, en leur accordant un rabais de 20 centimes sur le tarif d'entrée, ce jour-là. Mais, comme les ouvriers continuent de boycotter l'exposition, le dimanche, il faut se résoudre à reporter la réduction au lundi. Les industriels n'ont guère plus de succès, qu'ils congédient les ouvriers qui ont été absents deux ou trois lundis d'affilée, ou qu'ils octroient une gratification de 10% à ceux qui effectuent une semaine de travail complète, semaine qui, rappelons-le, est alors de 72 heures.

C'est dans la femme-épouse que les moralistes, chrétiens ou laïcs, placent leurs espoirs pour soustraire l'ouvrier à l'attrait du *pub* ou du troquet. Une toile de Jules Breton[6], justement intitulée *Le Lundi* (1858), nous en fournit l'illustration dans la veine réaliste propre à cet artiste. Le tableau représente un cabaret où trois femmes essaient de faire entendre raison, chacune d'elles à son conjoint. L'une tente de faire rentrer le buveur à la maison, l'autre refuse le verre de vin que lui tend son mari, la troisième s'oppose au chapardage d'un jambon. Deux personnages, au premier plan, semblent ne pas s'étonner de cette scène de ménage, qui n'est sans doute pas la première dont ils sont témoins. Et ce n'est pas le garde-champêtre qui y mettra bon ordre, vu son état de prostration éthylique. Son bicorne à terre, le représentant de la loi dort à poings fermés. On trouve des scènes, sinon du même tonneau, du moins sur le même thème dans la

[4] Auteur de rapports sur les industries métallurgiques en Grande-Bretagne, in *Parliamentary Papers,* 1843, vol.XV, Part II.

[5] *Parliamentary Papers,* 1865, vol.XX, p.136.

[6] Jules Breton (1827-1906), artiste réaliste qui dépeint en particulier la vie de la paysannerie et les traditions rurales.

caricature, comme par exemple "Le comptoir du père Boisanseau" de Lavrate (*Le monde plaisant*, 25-12-1880).

Pour paraphraser la formule de Jules Michelet selon laquelle "la femme est le dimanche de l'homme"[7], on pourrait dire également que l'épouse apparaît comme l'anti-lundi du mari. Or l'antidote n'agit pas toujours, ainsi qu'en témoigne la vie conjugale de Gervaise dans *L'Assommoir* : "Coupeau pouvait faire la Saint-Lundi des semaines entières, tirer des bordées qui duraient des mois, rentrer fou de boisson et vouloir la réguiser, elle s'était habituée, elle le trouvait tannant, pas davantage"[8].

De même, en Angleterre, un organe de la presse populaire comme le *Bee-Hive* attribue à la femme mariée un rôle clé dans l'amélioration de la vie ouvrière, celui de "policier moral". Mais le meilleur moyen de détourner les ouvriers des lieux de libation et de débauche, ainsi que des passe-temps cruels comme les combats de coqs ou de chiens, n'était-ce pas de leur donner accès à des activités de loisir saines et bénéfiques, au lieu de les leur interdire, le jour où ils auraient pu en profiter ? Autrement dit que le flâneur, le consommateur, ou le touriste, ne se heurtent plus à l'écriteau "*Sunday closed*", leur signifiant une fin de non-recevoir, comme ce fut longtemps le cas en Angleterre.

II – "*SUNDAY CLOSED*"

De l'avis des voyageurs qui en ont fait l'expérience sous le règne de Victoria, mieux valait éviter de choisir le dimanche pour débarquer de l'autre côté de la Manche. Ce jour-là, nous dit Francis Wey, la douane anglaise n'a pas "*la lenteur du boa qui digère*"[9] comme à l'accoutumée, puisqu'elle cesse carrément de déglutir pendant la durée du sabbat. Aussi le touriste étranger doit-il attendre le lundi matin pour récupérer sa malle laissée en souffrance dans le port d'arrivée, les bagages n'étant examinés que les jours ouvrables. Vu que les autres administrations, le commerce, les transports publics, les théâtres et les salles de concert font également relâche ou fonctionnent au ralenti, c'est une véritable maladie de langueur qui gagne l'ensemble du pays, le jour du Seigneur. La capitale semble comme anesthésiée, à faire bailler d'ennui le *bobby* de service dans ses rues désertes (*Graphic*, 30 août 1884).

Le guide touristique Conty prend d'ailleurs bien soin de mettre en garde les candidats au départ pour Londres :

> À Paris, le dimanche est un jour de plaisir et l'on pourrait dire de fatigue ; à Londres, c'est un jour de recueillement. Londres, en un mot, si animée la veille, vous paraîtra sortie d'un tombeau. A peine même trouverez-vous à déjeuner : les restaurants ou public-houses ne pouvant ouvrir qu'à certaines heures, c'est-à-dire de 1h. à 3h. et 6h. à 11h. …Vous n'aurez donc qu'une ressource, c'est d'aller, soit à l'office, soit dans les parcs…[10].

Et *Le journal amusant* (15 août 1891) invite les touristes à ne pas prendre les vessies pour des lanternes : les établissements qui ont "*spirits*" pour enseigne ne font pas commerce avec les esprits mais commerce de spiritueux.

Si l'Angleterre victorienne érige le recueillement et même l'ennui en rite dominical, elle est moins en cela l'initiatrice que l'héritière du courant "sabbatarien" qui de longue date assimile à un péché, voire un délit, toute activité autre que religieuse le jour du Seigneur, à commencer par les distractions profanes. C'est porter atteinte au caractère sacré du sabbat que chanter - si ce n'est des cantiques - lire autre chose que la Bible, faire de la musique ou du sport, le dimanche. Et le joueur de tennis impénitent doit dissimuler soigneusement sa raquette, s'il ne veut pas se faire apostropher dans la rue. Même les musées, les galeries d'art, les bibliothèques et les jardins botaniques et zoologiques restent fermés au public, le dimanche. Le droit des gardiens au repos

[7] Cité par Robert Beck, in *Histoire du dimanche de 1700 à nos jours*, Les Editions Ouvrières, 1997, p.278.
[8] *L'Assommoir*, chapitre 12.
[9] Francis Wey, *Les Anglais chez eux*, Michel, Lévy Frères, 1856, p.20.
[10] *Londres en poche*, guide Conty, 1897, p.67.

dominical servant d'alibi pour en refuser l'ouverture. Charles Dickens écrit dans *Little Dorrit* : "Tout ce qui pourrait procurer un délassement à une population surmenée, est verrouillé et barricadé. Pas de tableaux, pas d'animaux inconnus, pas de plantes, ni de fleurs rares, pas de merveilles de l'Antiquité, ni naturelles ni imitées. Tout est tabou […][11].

De puissants *lobbies*, dont la LDOS (*Lord's Day Observance Society*), utilisent tous les moyens de pression pour convaincre les détenteurs du pouvoir de mettre un frein ou leur veto à toute mesure de sécularisation du sabbat. Et les "pharisiens du dimanche" remportent plusieurs victoires spectaculaires au cours du règne de Victoria. En 1839, la police de Londres reçoit l'ordre de dévier la circulation au voisinage des édifices religieux pendant le culte ; en 1845, une loi interdit de jouer au billard dans les salles publiques ; en 1850, on supprime les foires, le dimanche, en province et à Londres, sous prétexte qu'elles sont l'occasion de bacchanales populaires ; en 1872, on ordonne la fermeture des boutiques de prêteurs sur gages[12]. Notons incidemment le rôle que jouent ces officines dans l'économie de subsistance des foyers populaires. Les grévistes, les chômeurs et les adeptes de la Saint-Lundi, tous confondus, s'y côtoyant pour déposer nippes, outils, meubles et ustensiles de cuisine, quand ils ne parviennent plus à joindre les deux bouts.

Une telle cascade d'interdits aboutit à faire du cabaret, du *pub* en l'occurrence, le seul lieu de convivialité pour un peuple en déshérence, le jour du Seigneur. Outre qu'il sert de salle de réunion aux sociétés de secours mutuel et aux *trade-unions*, le principal attrait du *pub* ou du *gin palace*, c'est qu'il est d'ordinaire plus chaud, plus confortable, plus gai que le domicile. Un coup d'œil à la soupente qu'habite l'ouvrier londonien (cf. Figure 6), suffit à comprendre pourquoi ce dernier attend impatiemment de pouvoir s'y rendre, le dimanche après-midi. De fait on peut voir des files d'attente se former bien avant l'heure légale d'ouverture des *pubs*. À remarquer parmi les clients de la première heure, la forte présence de mères de famille et d'enfants qui, munis d'un pichet, viennent chercher la bière pour arroser le déjeuner.

Jules Vallès a décrit la scène, pendant son exil à Londres : "Les trottoirs sont pleins de fillettes qui viennent chercher le pot de *stout* ou de *six ale*. Il faut les voir se dresser sur la pointe des pieds pour se hausser jusqu'au comptoir, puis retourner à la maison en essayant de ne rien verser, surveillant la bière qui danse, se cognant avec les autres en route … Minute gaie, avec un grain de naïveté, une saveur de famille!"[13]. "Une saveur de famille!", la métaphore peut surprendre de la part de Vallès dont on connaît les diatribes enflammées contre le foyer familial où l'on rosse les enfants. La scène prend une tout autre tonalité sous le crayon de George Cruikshank, car le dessinateur a croqué les consommateurs, non pas à l'entrée, mais à leur sortie du *pub* (*A Sunday in London*, 1833). La caricature pourrait d'ailleurs servir à illustrer le slogan de la ligue antialcoolique : "Quand les parents boivent, les enfants trinquent".

Dans *La Rue à Londres*, dont je viens de citer un extrait, Vallès ajoute ceci : "En Angleterre […] le dimanche, il est indécent de n'être pas triste". On pourrait multiplier les citations de la même veine. Théophile Gautier parle d'une ville morte, peuplée d'habitants pétrifiés, Victor Hugo, de tout un pays qui tombe en léthargie, un jour sur sept. Pour les visiteurs étrangers, le jour du Seigneur à la mode victorienne est de nature à les faire douter qu'il s'agisse d'un dieu de bonté.

Les illustrés satiriques, anglais ou américains, associent la question du dimanche aux conditions de vie des ouvriers. *Punch* (*Genteel Pluralist*, 1852) met en parallèle le logement du prolétaire anglais et celui du prélat anglican. Ce dernier s'interroge : "Aller à l'église et puis rentrer chez soi, comment peut-on souhaiter faire autre chose le dimanche ?" La juxtaposition des deux images parle d'elle-même. On imagine l'inconfort pour une famille nombreuse qui doit s'entasser dans une méchante pièce tout à la fois cuisine, buanderie, salle à manger et chambre-dortoir. Le climat familial ne s'en ressent pas seul, la santé également s'étiole dans un galetas, où les enfants pâtissent du manque d'air et de lumière. À l'inverse, sur l'autre image, l'ecclésiastique apparaît

[11] Charles Dickens, *Little Dorrit,* livre I, chapitre 3.
[12] Roland Marx, « *Sunday closed* », in *L'Histoire*, n°41, janvier 1982, p.91.
[13] Jules Vallès, *La rue à Londres,* 1884, Les Editeurs Français Réunis, 1951, p.7.

aussi plein de sève et de santé, que les plantes de son jardin d'hiver. Les cactus cruciformes sont, bien sûr, une allusion transparente à la profession de celui qui fait ici les frais de la satire.

De même l'illustré satirique américain *Puck* (23 août 1884) fustige les adversaires des concerts le dimanche, en contrastant la misère et le désoeuvrement de la famille ouvrière new-yorkaise, avec les excursions et les divertissements qui s'offrent aux nantis, dont fait partie le *clergyman* que l'on voit justement en partance pour une croisière (*A Picture for the Foes of Sunday Concerts*, *Puck*, 23 juillet 1884).

En Allemagne, selon l'illustré *Lustige Blätter* (cf. Figure 7), ce sont le puritain et le policier qui veillent à la stricte application de la loi, votée au début des années 1890, imposant la fermeture des commerces le dimanche. Loi "mal ficelée", d'après le titre du dessin, et loi qui met les petits commerces (buraliste, barbier, boucher, etc.) en grand danger de faire faillite, si l'on en croit les avis placardés sur les devantures et la légende :

> C'est ainsi que l'on entrave toutes les forces.
> La contrainte qui pèse sur l'industrie est grande.
> On ferme les boutiques le dimanche,
> Et seules sont ouvertes les déclarations de faillite.

[Traduction que je dois à notre consoeur germaniste, Françoise L'Homer].

Pour les Anglais qui militent en faveur d'un déverrouillage du dimanche victorien, la question des loisirs populaires se pose sous la forme d'une alternative : mieux vaut-il le *pub* ou le musée ? La presse illustrée relaie leur message en recourant au procédé qui consiste à opposer le modèle et le repoussoir, la plaie et le remède. Nous emprunterons le premier exemple à *Punch* (17 avril 1869) avec deux images en forme d'antithèse, ainsi légendées : "*The Sunday Question – The Public-House ; or, the House for the Public ?*". D'un côté, une épouse qui essaie de faire rentrer au bercail son pilier de cabaret de mari, comme dans le tableau de Jules Breton. De l'autre, la même femme, du moins présente-t-elle sensiblement la même apparence, au sein d'une famille qui aurait la possibilité de se rendre au musée le dimanche et de partager, ainsi, une distraction instructive.

Le second exemple est puisé dans *Graphic* (18 février 1879), avec deux gravures qui se font vis-à-vis à des fins démonstratives. L'une représente l'intérieur d'un assommoir, le dimanche après-midi (cf. Figure 8). Le regard et l'expression des "buveurs perpendiculaires", c'est ainsi qu'on désignait les consommateurs au bar, trahissent l'abrutissement par l'alcool. L'autre figure une scène à une exposition de tableaux, avec pour protagonistes, l'ouvrier avide de s'instruire, et le bourgeois qui se fait un devoir de l'encourager et de le guider. Ici, les visages s'éclairent d'une lueur intérieure : l'intelligence des visiteurs est en éveil. Et l'attitude des personnages suggère l'espoir d'une communication, et même d'une communion entre les "Deux Nations", pour reprendre le titre du roman de Benjamin Disraeli, *Sybil or the Two Nations* (1845). Vision sans doute idéalisée, si l'on songe à la noce de Gervaise et de Coupeau qui a l'idée de visiter le Louvre. Le cortège se fourvoie dans le dédale des galeries du musée et la visite tourne à la débandade, sous les regards narquois des habitués et des gardiens[14].

Au demeurant les motions déposées à la Chambre des communes en vue de l'ouverture des musées, le dimanche – celle de Hume, en 1842 ; celle de Walmsley, en 1855 ; celle de Dunraven, en 1881 – sont régulièrement blackboulées par les membres du Parlement. Et les visiteurs de tous âges, que l'*Illustrated London News* (12 avril 1873) montre en train de s'extasier devant les richesses du *British Museum*, sont forcément en vacance, en permission, ou bien à la retraite, car le *British Museum* restera fermé au public, le dimanche après-midi, jusqu'en 1896, soit vingt-trois ans après la parution de cette image. D'ailleurs l'ouvrier américain n'est pas mieux

[14] "Peu à peu, pourtant, le bruit avait dû se répandre qu'une noce visitait le Louvre ; des peintres accouraient, la bouche fendue d'un rire ; des curieux s'asseyaient à l'avance sur des banquettes, pour assister commodément au défilé ; tandis que les gardiens, les lèvres pincées, retenaient des mots d'esprit […]". *L'Assommoir,* chapitre 3.

partagé, ce qui ne représente en rien une consolation pour son homologue anglais. Le *Metropolitan Museum* demeure lui aussi fermé, le seul jour de la semaine où le travailleur new-yorkais pourrait s'y rendre (*Puck*, 2 janvier 1889, cf. Figure 9).

Le *lobbying* des groupes de pression "sabbatariens" n'est cependant pas toujours couronné de succès. Lorsqu'en 1855 lord Grosvenor propose au Parlement d'interdire toute vente, même de détail, le dimanche, son projet de loi (*Sunday Trading Bill*) provoque une réaction de colère dans les classes sociales les plus déshéritées. Pendant trois dimanches de suite, des attroupements monstres se forment dans Hyde Park. Le dimanche 24 juin, 150.000 manifestants conspuent et molestent la société élégante qui se pavane en calèche dans les allées du parc, avant de se heurter violemment aux forces de police. Devant la tournure que prenaient les incidents et leur ampleur croissante, le Premier ministre Palmerston préféra retirer le projet de loi sur le commerce qui aurait entraîné la fermeture des marchés (New Cut, Petticoat Lane, Brick Lane, Club Row, etc.), où les ouvriers londoniens avaient l'habitude de s'approvisionner le samedi soir, après la paye, et le dimanche matin. Comme le fera remarquer avec juste raison un journal ouvrier : "Un peu de poisson frais le dimanche matin vaut mieux pour celui qui le mange, que du poisson qui sent mauvais […] un jour autorisé" (*The Bee-Hive*, 13 janvier 1872).

On peut d'ailleurs s'étonner que le commerce alimentaire et les marchés aient été plus dans la ligne de mire de la LDOS (*Lord's Day Observance Society*) que les débits de boisson, sous réserve que ces derniers restent fermés pendant la durée des offices religieux. L'étonnante mansuétude dont bénéficiaient les taverniers tient au fait que les plus chauds partisans de la fermeture des *pubs* le dimanche étaient d'obédience non-conformiste. Aussi les anglicans de la LDOS ne soutenaient que très mollement leur revendication. En outre la LDOS prenait garde de provoquer des émeutes populaires, comme en 1855, par de nouvelles restrictions touchant au commerce dominical.

C'est aussi en vain que les "sabbatariens" vont s'efforcer d'interdire la circulation des trains d'excursion, le jour du Seigneur. Il leur faut se contenter des mesures prises par certaines compagnies de suspendre les départs pendant les heures de culte. Les adversaires du tourisme populaire ont beau imputer à la colère divine les accidents de chemin de fer qui surviennent le dimanche, comme celui du 25 août 1861 sur la ligne de Londres à Brighton (23 morts et 176 blessés), ils ne parviendront pas à endiguer la vogue des excursions ferroviaires. Et l'évolution qui s'est dessinée dans le tourisme va gagner d'autres activités qui s'offrent désormais pour meubler le temps libre. En 1894, un concert public peut se tenir, à Queen's Hall, pour la première fois un dimanche après-midi, et les fanfares militaires se produire dans les kiosques à musique des parcs londoniens. Deux ans plus tard, en 1896, le Parlement autorise la visite des musées et des galeries d'art pendant le sabbat. - Enfin ! - serait-on tenté de dire, même si certains traditionalistes dénonçaient, au contraire, l'évolution du dimanche anglais vers une forme de charivari dominical (*A Quiet Sunday in London, Punch*, 1886).

Rude bataille que celle du dimanche dont l'Angleterre contemporaine connaît encore les combats d'arrière-garde. Du moins l'époque victorienne a-t-elle vu les congés, d'abord dérobés comme la *Saint Monday,* puis concédés, et finalement reconnus par la loi, s'inscrire dans la trame de la semaine. Ce qui ne concerne pas les classes fortunées, dont la vie oisive ne passe pas pour une tare, mais pour un art de vivre avec ses passe-temps et ses rites, comme la "*church parade*" du dimanche matin. Après le service de onze heures dans les églises huppées du West End, les paroissiens, au lieu de rentrer chez eux, se rendent dans Hyde Park, afin de voir les autres et surtout de se faire voir eux-mêmes (cf. Figure 10). Mondanités auxquelles les "sabbatariens" ne trouvent rien à redire, pas plus qu'aux nuits blanches des couturières tenues de livrer impérativement la toilette des belles dames, en temps voulu pour les assauts d'élégance au sortir du service religieux. Mais voyons maintenant la physionomie qu'offre le week-end du côté continental de la Manche.

III – LE DIMANCHE "CONTINENTAL"

Il existe en France l'équivalent de la LDOS avec l'Oeuvre du repos des dimanches, fondée en 1854, dont l'action s'appuie sur la loi pour "la sanctification du dimanche", qui, le 18 novembre 1814, a imposé le repos dominical sous peine de sanctions pénales et financières. À travers son bulletin mensuel, *L'observateur du dimanche,* ce groupe de pression d'obédience catholique milite pour la fermeture le dimanche et les jours fériés des cabarets, ainsi que des foires, des marchés et des magasins. Mais le caractère religieux du jour du Seigneur est loin de susciter en France les entraves et les interdits qui s'exercent en Angleterre à la même époque. À Paris, comme dans les villes de province, rien ne bride l'ouverture des théâtres, music-halls et bals publics, qui abaissent même leurs prix d'entrée, le dimanche, dans le but d'attirer une clientèle à qui manquent le loisir et les moyens de se rendre dans ces établissements en semaine.

Temps de repos et de divertissement, le dimanche est avant tout une journée de détente dédiée à la famille (*L'Assiette au Beurre*, 22 septembre 1906). Et pour attirer les couples avec progéniture, les guinguettes de Belleville ou de Malakoff proposent des distractions aux enfants, guignol et balançoires, tandis que les adultes dansent ou s'attablent pour consommer (*L'Illustration*, 1845). Quand les parents ne font pas eux aussi de la balançoire (*Le Monde Illustré*, 1872).

Les promeneurs du dimanche voient également leur rayon d'action s'accroître, grâce à l'essor du chemin de fer qui met le bord de mer à la portée des Parisiens comme des Londoniens (*The Excursion Train Galop,* 1860). En France, le premier train dit de "promenade" puis de "plaisir" est inauguré le 13 juin 1847 entre Paris et Le Havre, et dix mois plus tard entre Paris et Dieppe. Le trajet se fait en une seule nuit, annonce la réclame ferroviaire, sans insister sur les conditions d'inconfort pour ceux qui doivent s'entasser dans des wagons à ciel ouvert. L'expérience peut se révéler grisante par beau temps, en dépit du vent, de la fumée et des escarbilles; elle est franchement désagréable par temps de pluie (Daumier, *Le Charivari*, 23 août 1853). Mais la tentation est grande de découvrir la mer, malgré les fatigues du voyage et les horaires contraignants des trains d'excursion. D'autant plus grande que les chemins de fer de l'État proposent chaque année des billets, dits "billets de bains de mer", comportant une réduction de 40% par rapport aux billets ordinaires. À la manière d'une bande dessinée *Le Rire* (2 septembre 1905) résume un dimanche à la mer avec pique-nique sur la plage ou dans les dunes.

Qu'ils empruntent un moyen de transport public, train, tram, coche d'eau, ou qu'ils puissent gagner à pied la campagne avoisinante, un des passe-temps favoris des citadins, c'est la promenade agrémentée d'un pique-nique en été. Dans les monographies qu'il consacre aux *Ouvriers Européens*, Frédéric Le Play note que l'ébéniste du faubourg Saint-Antoine, sa femme et leurs trois enfants, se rendent au Bois de Vincennes, en hiver, et dans la banlieue d'Ivry, en été. De même la famille du coutelier de Londres dont Le Play relève le budget domestique, en 1851, consacre ses seules dépenses de loisir aux parties de campagne : "Choisissant deux beaux dimanches d'été, rapporte *Le Play*, la famille tout entière, pourvue de ses provisions pour la journée, se transporte à Greenwich par les bateaux à vapeur sur la Tamise, ou par le chemin de fer"[15].

On ne s'étonnera pas que les dessinateurs satiriques de l'époque s'attachent, pour leur part, aux désagréments dont peut s'accompagner un pique-nique en rase campagne – désagréments dus aux intempéries (cf. Figure 11), à des nuisances ou des intrus (*Le Rire*, 7-8-1897), voire à des accidents (*Le Petit Journal*, 23 septembre 1906). Sans parler des papiers gras que sèment dans leur sillage certains pique-niqueurs indélicats (*Le Rire*, 28 mai 1910).

Le repas champêtre a beaucoup inspiré les peintres, les impressionnistes en particulier. Contentons-nous ici de mentionner *Le déjeuner sur l'herbe* (1863) d'Edouard Manet qui fit scandale en raison de la femme nue au premier plan, et les tableaux sur le même thème que l'on doit à Claude Monet (1865-1866) ou à Paul Cézanne (1870). Dans *The Picnic* (1876) de James Tissot, le jardin qui sert de cadre à la scène, le service en argenterie, le cake, les casquettes à rayures de

[15] Frédéric Le Play, *Les Ouvriers européens,* Alfred Mame, 1855, tome III, p.285.

joueurs de cricket, confèrent un cachet tout britannique à ce thé sur l'herbe. À la différence du *Déjeuner sur l'herbe* , qui avait suscité un tollé à cause de la femme, dont la nudité est accentuée par la présence des habits dont elle s'est dévêtue, la toile de Tissot s'attira les critiques d'Oscar Wilde qui trouvait aux personnages un aspect "*trop habillé"*. Dans ces scènes champêtres, rien n'indique, en tout cas, que les convives manifestement issus de classes aisées aient choisi un dimanche pour prendre le thé ou le déjeuner en plein air.

Si les peintres du dimanche sont légion, Georges Seurat est le seul ou, du moins, celui des grands peintres à qui la journée du dimanche reste le plus intimement associée, grâce à son tableau *Un dimanche à la Grande Jatte* (1884-1886). Le site, que nous avons déjà évoqué à propos des canotiers de Roger Jourdain, constitue une des destinations les plus prisées des Parisiens pour une promenade en famille, agrémentée d'un pique-nique. Il est facile de s'y rendre en omnibus ou en train depuis la gare Saint-Lazare.

Sur sa toile, qui fait deux mètres sur trois, Seurat a disposé une quarantaine de personnages, hommes, femmes et enfants.[16]. Les uns marchent, vus de face ou de profil, d'autres se tiennent debout, immobiles, d'autres encore sont assis ou allongés dans l'herbe. La plupart contemplent l'eau et la rive opposée. Debout au bord de l'eau, la main sur la hanche, une femme trempe le fil de sa canne à pêche ; une petite fille en robe blanche, très collet monté, avance en compagnie de sa mère qui de l'autre main tient son ombrelle. Derrière elles, deux militaires flânent côte à côte, tandis qu'un homme debout joue du cor, sans que personne n'y prête attention. On a l'impression que le mouvement est figé, le temps comme suspendu. Malgré l'ombre et la proximité de l'eau, la chaleur se fait sentir.

Le triangle de rivière qui se découpe entre les arbres est tout aussi peuplé. Plusieurs bateaux à voile se partagent l'espace avec un pêcheur, une yole à quatre rameurs, un remorqueur, et une barque traversière arborant le pavillon tricolore.

Mais ce qui caractérise le plus cette scène d'un dimanche d'été, c'est qu'elle balaie tout le spectre social, ou presque, de la bourgeoisie au petit peuple, en passant par les demi-mondaines. S'y côtoient une nourrice, deux saint-cyriens, des dames chapeautées, comme il sied aux femmes respectables, et quelques trottins "en cheveux", des messieurs en redingote et haut-de-forme, et cet homme étendu au premier plan, que sa casquette, sa pipe en argile, et son débardeur, désignent comme un ouvrier. Derrière lui une jeune femme en robe à tournure donne le bras à un élégant boulevardier, tout en tenant en laisse un petit singe. D'après l'historien d'art Richard Thomson[17], Seurat aurait réalisé là un jeu de mots visuel car, dans l'argot parisien de l'époque, une "singesse" était une prostituée. – Dans *Splendeurs et misères des courtisanes*, Balzac utilise le terme de "singeresse". – De même la femme qui s'adonne à la pêche à la ligne, passe-temps considéré comme masculin, chercherait à ferrer autre chose que du poisson. La pêcheuse serait en fait une "pécheresse".

Le tableau de Seurat est la superbe mise en image du constat que dresse John Grand-Carteret, dans son livre sur *Le XIX^e^ en France* : "Le siècle avait commencé avec ses classes maintenues isolées par la force des préjugés anciens et, inconsciemment, voici que la promenade, la recherche d'air pur et de distractions, mélange, dans une sorte de communion, gens du haut et gens du bas"[18]. L'éloge de l'effet convivial du dimanche est cependant tempéré par cette remarque lapidaire de Grand-Carteret : "Mais comme tout est à sa place le lundi !"[19]. Ce que laisse deviner l'attitude un peu raide, voire guindée, des personnages de Seurat, qui se trouvent réunis mais demeurent sur la réserve, comme s'ils s'inscrivaient dans des espaces hermétiques.

Autre scène dominicale que nous offre *Le journal illustré* (1867), avec un dimanche de novembre à la place de la Bastille (cf. Figure 12). On y retrouve un public hétérogène composé

[16] La description du tableau de Georges Seurat s'inspire largement de l'analyse qu'en fait Witold Rybczynski, dans son livre *Histoire du week-end,* Liana Levi, 1991.
[17] Cité par Witold Rybczynski, *ibid.,* p.101.
[18] John Grand-Carteret, *XIX^e^ en France,* Firmin-Didot, 1893, p.491.
[19] *Ibid.,* p.488.

de gens d'en haut, qui gravitent autour d'un joueur d'orgue de Barbarie, sans se mélanger avec ceux d'en bas, conscrits, ouvriers, bonnes d'enfants, escamoteurs, et marchandes de pommes.

Le même phénomène est observable en Angleterre, à ceci près qu'il ne se manifeste pas un jour par semaine, mais un seul jour par an, à savoir le mercredi qui précède la Pentecôte, date où se court le célèbre Derby d'Epsom. Voici ce qu'en dit Louis Blanc, exilé à Londres, après la révolution de 1848 : "Le Derby est en Angleterre la fête universelle, la fête par excellence […] qui fait vivre d'une seule vie, pendant un jour, les grands et les petit, les lords et les laquais, les grandes dames et la fruitière du coin , les hommes d'État, les procureurs, les mendiants, les éclopés, les dévots et les libertins, les sages et les fous, 'tout le monde et sa femme', comme on dit ici"[20]. Rare occasion que saisit le peintre W.P.Frith pour offrir une vue panoramique de la société victorienne, avec son tableau intitulé ***The Derby Day*** (Tate Gallery, 1856-1858). Les élégantes en robe de mousseline et les dandies à hauts-de-forme sont environnés de diseuses de bonne aventure, de *bookmakers,* de saltimbanques, de bohémiens, de soldats, de pauvresses et de mendiants. Un valet de pied s'active à disposer sur une nappe les victuailles (homard, volaille, pâté en croûte) qu'il vient d'extraire d'un panier. Les ventres creux ont une chance d'avoir les restes du pique-nique : c'est le jour du Derby ! Et, en ce jour de liesse populaire, l'inévitable prédicateur qui vitupère contre les distractions profanes a toutes les chances de prêcher, sinon dans le désert, du moins dans l'indifférence générale (***Le Monde Illustré***, 15-6-1872).

Ce n'est pas un hasard si la notion de week-end est née dans le berceau de la révolution industrielle, car elle répondait en premier lieu au souci de combattre la Saint Lundi, ou ***Saint Monday***. Coutume incompatible avec la discipline et la régularité qu'exigeait le système usinier. Mais l'adoption du week-end, dès la seconde moitié du XIX[e] siècle en Angleterre et dans les débuts du siècle suivant en France, ne se résume pas à un transfert au samedi des loisirs jusque-là pris à la dérobée le lundi . Le recadrage des activités en fin de semaine s'accompagne d'un changement de la nature même des loisirs et de la levée progressive des interdits qui pesaient sur le sabbat victorien. À cet égard le dimanche "continental" a certainement contribué à donner de la vie, du contenu et des couleurs, au jour central du week-end. À faire que le dimanche ne soit plus un morne interlude entre la Sainte-Touche et la Saint-Lundi, entre le jour de la paye et le jour où l'on débraye. Quitte à moquer, du moins dans les illustrés satiriques, l'activité physique, l'énergie, que dépensent les *joggers* et les cyclistes, le jour jusque-là consacré au repos (***L'Assiette au Beurre***, 23 août 1902, cf. Figure 13).

On peut certes voir une survivance des anciennes pratiques dans le choix, en 1871, d'un lundi pour le ***bank holiday*** du mois d'août, et du samedi pour les compétitions sportives, côté anglais; de même que dans les résistances au travail le dimanche ou le lundi de Pentecôte, côté français. Mais il est indéniable que les initiateurs du week-end, comme plus tard ceux des vacances annuelles, ont fait des émules dans beaucoup d'autres pays, auxquels il n'était pas possible d'élargir notre propos dans le cadre de cet exposé. Le week-end, fin de semaine, semaine anglaise, vacancelle, quel que soit son nom, fait désormais partie intégrante du mode de vie dans les sociétés modernes. En France, surtout depuis 1936, année où le Front populaire instaure les congés payés, dont à l'origine la durée était fixée à quinze jours par an.

Aperçu bibliographique

Beck Robert, *Histoire du dimanche de 1700 à nos jours*, Les Editions de l'Atelier, Editions Ouvrières, 1997.
Rybzynski Witold, *Histoire du week-end*, Collection Histoire, Liana Levi, 1992.
Pierrard Pierre, "La Saint-Lundi au cabaret", in *Historama*, n°2, avril 1984.
Marx Roland, "*Sunday closed"*, in *L'Histoire*, n°41, janvier 1982.
Wigley John, *The Rise and Fall of the Victorian Sunday*, Manchester University Press, 1980.

[20] Louis Blanc, *Lettres sur l'Angleterre*, 1[er] juin 1861, Librairie Internationale, 1865, tome I, p.55.

Figure 1 : Saint Lundi et ses adeptes, pochoir, années 1850.

Figure 2 : Les joyeux tonneliers de l'Aveyron, années 1890.

Figure 3 : Roger Jourdain,
Le Dimanche [bourgeois],
L'Illustration. 15 iuin 1878.

Figure 4 : Roger Jourdain,
Le Lundi [ouvrier], *Ibid.*

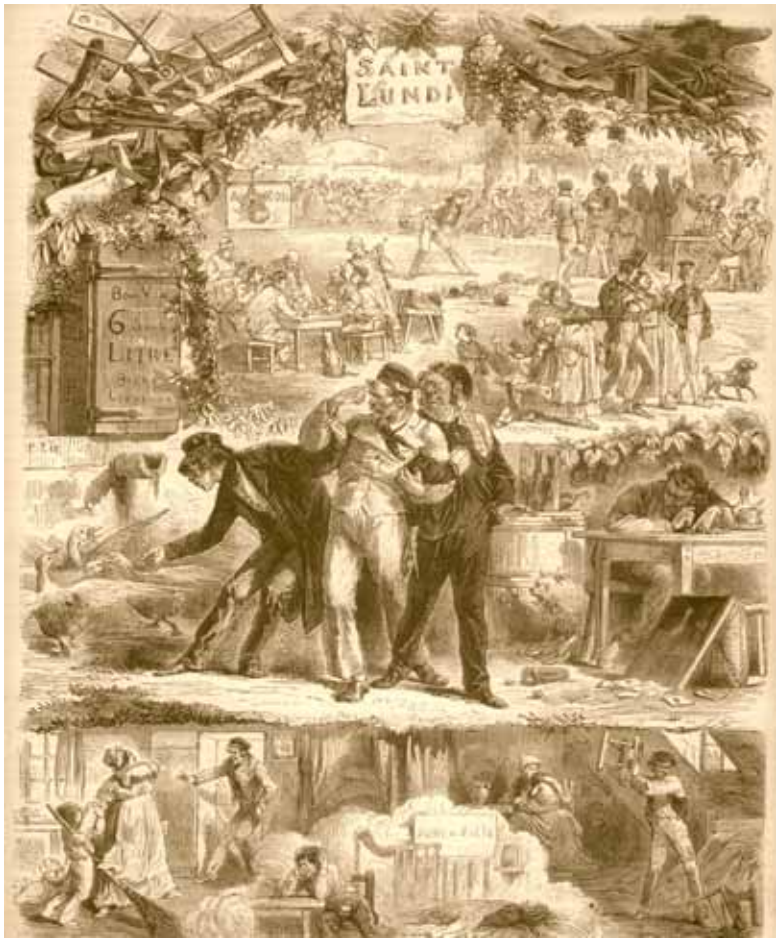

Figure 5 : Théodore Lix,
La Saint Lundi, L'Année Illustrée, 1868.

Figure 6 : Dimanche matin chez un ouvrier londonien, *Illustrated London News,* 19 mars 1875

Figure 7 : Fermeture des commerces le dimanche, en Allemagne, *Lustige Bläter,* 22 septembre 1895.

Figure 8 : À Londres, les *pubs* sont ouverts le dimanche, *Graphic,* 18 février 1875.

Figure 9 : …mais à New York comme à Londres, les musées gardent portes closes le dimanche, *Puck,* 2 janvier 1889.

Figure 10 : La *high society* dans Hyde Park le dimanche matin, 1901.

Figure 11 : Le pique-nique en déroute, George Cruikshank, 1838.

Figure 12 : Place de la Bastille un dimanche de novembre, *Le Journal Illustré*, 1867.

Figure 13 : Le repos du dimanche, *L'Assiette au Beurre,* 23 août 1902.